SERIE DE GUERRE 15 MARS 1940

# La Vie Intellectuelle

et

# La Revue des Jeunes

LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VII'

# Sommaire

15 MARS 1940

## QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. Les morts ressusciteront..... 354
H. ISWOLSKY. Réveil de la Russie chrétienne? 357
● *Le procès de Jésus. II. La critique historique*, par P.-M. BENOIT, O. P., 371.
● *Rome et la critique biblique*, par M. VILLAIN, 378.

## QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS..... Adaptation à la guerre..... 384
PAUL CHANSON. Pour un pluralisme concret. 387
● *L'Inde et la guerre*, par A. VIATTE, 406. — *Chronique sociale*, par H. GUITTON, 410.
● *La vie des journaux*, par FOLLICULUS, 415.

## FRANCE D'OUTREMER

A. CRAS, O. P. La femme dans la société annamite ..... 428
E. O'BYRNE .. Problèmes indochinois ..... 439
● *La condition de la femme noire*, par A. GARRIGOU-LAGRANGE, 457. — *L'œuvre scientifique de l'Institut français de Damas*, par P. CATRICE, 460. — *Indiens d'Amérique*, par R. RICARD, 462.
● *A travers les revues*, 463.

## LES LETTRES ET LES ARTS

ERNST ERICH NOTH. Retour à Gœthe..... 466
G. POULAIN..... George Desvallières... 483
● *Le Journal de Julien Green*, par C. DUCASSE, 488. — *Chronique dramatique*, par H. GOUHIER, 494. — *Chronique musicale*, par O. MESSIAEN, 496.
● *Campagnes de France*, par H. POURRAT, 497.
● *Le mois artistique*, 500.

## JEUNESSES

Abbé JOLY. Flot nouveau ..... 504
* * *..... Marie de Vesins (1914-1939)... 518
(Témoignage)
● *Livres d'aviation*, 520. — *Livres de formation*, 521. — *Loisirs de l'esprit*, 522.
● *Chronique de la Rue*, 524.
● *Lettres de nos amis*, 526.

ÉRIE DE GUERRE. - T. II. - N° 3 15 MARS 1940

# LA VIE INTELLECTUELLE ET LA REVUE DES JEUNES

REVUE MENSUELLE

## QUESTIONS RELIGIEUSES

HRISTIANUS. *Les morts ressusciteront.*

« Dors, ô ma Pologne, dans ce qu'ils appellent ta tombe, moi je sais que c'est ton berceau. » (LA MENNAIS.)

ÉLÈNE ISWOLSKY. *Réveil de la Russie chrétienne.*

Il ne peut s'agir de nier le mal immense qu'a fait le régime soviétique au christianisme russe. Des masses de chrétiens sont retournés, sinon à l'irréligion déclarée, du moins à une terrible indifférence. Pourtant des indices ont été relevés, depuis longtemps déjà, d'une religiosité persistante. De ces indices, rassemblés ici, on essaie de dégager les motifs d'espérance.

## QUESTIONS BIBLIQUES

-M. BENOIT, O.P. *Le procès de Jésus.*

II. *La critique historique.*

. VILLAIN. *Rome et la critique biblique.*

Réflexions d'un théologien anglican.

*Billet de Christian*

# Les morts ressusciteront

*Ils sont un certain nombre en Europe à croire la Polog morte. Les bourreaux et ceux que lie aux bourreaux la co plicité du silence font de la Pologne une prison aux por murées : il ne faut pas que l'univers encore civilisé enten les plaintes de la victime. Peine inutile : nous connaisso cet ordre qui règne à Varsovie, et bon gré mal gré les im ginations s'ouvrent à la connaissance de l'horreur. La guer germano-russe en Pologne, Varsovie tombée, les armées p lonaises détruites, avait à peine commencé : car la guer que mènent les dictatures modernes est une guerre tota d'abord parce qu'elle ne recule devant aucun moyen po hâter la victoire, mais surtout parce qu'aucune victoire la satisfait, parce qu'elle cherche à faire descendre un pe ple au rang de troupeau docile, parce qu'elle veut achev le vaincu en lui ôtant sa foi dans l'idéal et toute espéran d'avenir. Le vieux paganisme renaît, qui de force agenou lait le vaincu devant les dieux du vainqueur.*

*En Pologne occupée, une guerre implacable est déclarée l'élite de la nation. Les tyrannies ont toujours persécuté témoins de l'intelligence et de l'esprit. Il s'agit de prou par le fer et le feu qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y av de civilisation polonaise. Mieux encore, une campagne propagande plus atroce que les atrocités policières s'emple à déshonorer un peuple écrasé. Des tracts tombent de to les cieux d'Europe pour vitupérer « la bestialité » de ce qui sont livrés aux bêtes et « l'instinct sanguinaire » de ce qui perdent leur sang. Un plan méthodiquement prépa implacablement réalisé, voue les Polonais à un destin d' claves. Car la race des maîtres est seule assez noble pour p duire des guerriers, et les races inférieures sont faites po peupler d'esclaves les ateliers où se forgent les armes c guerriers.*

*Pour vaincre cette politique de cauchemar qui dévaste Europe, il importe de garder la fidélité de l'émotion et la délité de la résolution. L'indignation ne s'usera pas, la onscience ne s'accoutumera pas. Deux peuples sont en ar-nes, qui ne feront pas la paix avant qu'un certain nombre 'injustices ne soient exactement réparées. Mais révolte de conscience, décision de la volonté ne se maintiendraient as pures et intraitables sans la vigilance de la pensée, at-ntive à bien comprendre l'événement et à ne se laisser urprendre par aucun sophisme. Le moraliste chrétien doit i nommer deux erreurs trop séduisantes et capables de ous faire capituler au dedans de nos consciences : faux réa-sme et faux mysticisme.*

*Faux réalisme d'abord : les docteurs en métaphysique po-tiviste sont trop habiles à remplacer les responsabilités par es nécessités. Tous ces malheurs polonais, si semblables au l des âges divers, n'ont-ils pas la constance d'une loi de histoire ? Voisine de deux puissants Empires, la Pologne 'est-elle pas destinée, comme par une fatalité naturelle, à re la proie désignée dont le partage réconcilie des appétits, ns elle rivaux ? A quoi bon alors s'insurger contre l'inévi-ble ? Avouons que nous vivons dans une jungle sans lois, ceptons la guerre comme un fait de nature, quittons nos ndignations morales et surtout cette « nuée » d'une lutte nale, croisade contre la dernière injustice avant le paradis rrestre...*

*Céder à la brutalité subtile de ces pensées, ce serait, sous rétexte de réalisme, se convertir à la religion de la force, laisser vaincre par l'adversaire en devenant semblable à i. Les prétendues lois de l'histoire, comme l'inévitable iomphe du plus fort, ne s'expliquent chaque fois que par peur des honnêtes gens trop longtemps neutres entre le en et le mal et qui n'osent jamais être des justes exigeant droit. Si nous sommes en armes, c'est pour arracher l'Eu-pe à ce cycle infernal de la force qui fait sortir la revanche la défaite et la défaite de la revanche, pour bâtir (si tout même une fois on essayait sans tricher ?) une amitié en-e les peuples semblable à cette amitié des citoyens dans la té que nous nommons le patriotisme.*

*Le faux mysticisme est le danger inverse, et partant complice du premier : si la Pologne est à travers l'histoire la nation martyre par excellence, n'est-ce pas une vocation de la Providence qui la prédestine à la souffrance ? N'est-elle pas plus chrétienne en nous offrant une ressemblance du Christ, partagée comme lui crucifié ? Ne nous rappelle-t-elle pas que la douleur et la misère, abjection aux yeux des hommes, sont grâce et gloire au regard de Dieu ? Dans ce destin mystérieusement souffrant, ne convient-il pas d'adorer un dessein caché de Dieu ? Vaines alors seraient notre raison et notre volonté à la recherche d'une justice visible alors que s'accomplit une œuvre invisible de rédemption...*

*Un semblable mysticisme est faux parce que le fruit en est une mauvaise résignation. Dieu peut certes tirer le bien du mal et de la souffrance faire refleurir la joie. Mais la souffrance reste le mal et nul n'a le droit de préférer le mal. Notre premier devoir social, c'est l'injustice à ne pas tolérer, l'ordre humain, fraternel à établir. Le martyr ne s'évade pas d'un monde condamné, son sang délivre en espérance un monde esclave, lié par la force ; il est le baptême d'une société nouvelle. Autrichiens, Tchèques et Polonais sont par leurs souffrances les témoins de l'Europe de demain. La croix est le chemin nécessaire, la voie unique mais elle n'est pas le tout du christianisme. Le Christ n'est resté que trois jours au tombeau et la croix mène à la résurrection. Le triomphe de Pâques, voilà le mystère des mystères, le centre de notre foi...*

*Il y a peu de semaines un journal étranger raillait « l'Angleterre qui prétend combattre pour ressusciter les morts ». Nous réclamons pour nous aussi cet honneur. Nous voici constitués par les événements en redresseurs de torts (« les événements, ces maîtres que Dieu nous donne de sa main ») luttant pour la justice en même temps que pour notre existence, retrouvant la plus impérieuse des vocations. En cette veille de Pâques, nous relevons tranquillement le défi, nous qui croyons en la résurrection. Les morts ressusciteront. La Pologne vivra libre dans une Europe libre.*

CHRISTIANUS.

# Réveil de la Russie chrétienne ?

Jusqu'aux abords de la guerre, les journaux et revues soviétiques fournissaient une ample et fort intéressante information concernant la lutte antireligieuse et les difficultés de plus en plus grandes qu'elle rencontrait sur son chemin. On peut dire que les dernières années qui précédèrent la guerre, et notamment l'été de 1939, furent marquées par une série de défaites sur le front des sans-Dieu.

Aujourd'hui, un voile impénétrable a été jeté sur la vie soviétique, et nul ne saurait augurer de ce qu'il adviendra de l'évolution des forces religieuses en U.R.S.S. On peut prévoir, hélas ! qu'à mesure que les nécessités de la guerre renforceront la dictature stalinienne et que toutes les énergies du pays seront absorbées par les exigences militaires, ce qui restait de l'autonomie religieuse russe sera soumis à de nouvelles et cruelles restrictions. Néanmoins, nous savons déjà que des millions de fidèles ont offert en Russie soviétique une résistance héroïque à l'assaut des sans-Dieu, que cette résistance dure depuis de longues années et qu'elle a sauvé l'Église russe d'un désastre qui semblait irréparable. Cela nous permet d'espérer que la lutte continue, et qu'un jour viendra où nous pourrons, une fois de plus, juger des résultats acquis. Pour le moment, bornons-nous à examiner ce que fut cette lutte jusqu'en septembre 1939.

*
* *

On entendait souvent affirmer que l'athéisme militant avait pleinement triomphé en Russie soviétique. et que seuls quelques représentants des vieilles générations « contre-révolutionnaires » fréquentaient encore les églises. Quant à la nouvelle relève soviétique, entièrement forgée à

l'école matérialiste, elle ignorait tout de la religion et se montrait pleinement satisfaite du mythe communiste qui aurait remplacé le mysticisme russe séculaire.

Cependant, des observateurs plus attentifs et mieux avertis signalaient de plus en plus souvent des faits d'un tout autre ordre ; ils parlaient d'un renouveau religieux en U.R.S.S.; ils constataient l'échec de la campagne des sans-Dieu qui, après avoir connu un succès apparent, se trouvaient aux prises avec des difficultés aussi nombreuses qu'inattendues. Après vingt et un ans de persécutions, l'Église russe relevait la tête; elle sortait des catacombes, et — fait important entre tous — cette renaissance spirituelle était non seulement bien accueillie, mais *appuyée* par les masses populaires.

Au fait, cette évolution, qui s'affirma surtout en 1938-1939, s'était dessinée depuis quelques années; nous en trouvons les premiers symptômes officiellement enregistrés par la presse soviétique en 1937.

A cette époque, un recensement opéré au sein de la population soviétique mettait entre les mains des autorités staliniennes une très ample documentation quant aux croyances religieuses subsistant dans le pays, un paragraphe spécial des feuilles de recensement individuelles ayant été réservé à cette question

Ce fut après avoir étudié ce dossier que Mme Kroupskaya, la veuve de Lénine, une des plus ferventes championnes de l'athéisme intégral, lança le premier cri d'alarme, bientôt suivie par Emeliane Jaroslavsky, chef des sans-Dieu. Tous deux signalaient le fait que le recensement avait démontré la survivance des « préjugés religieux » chez un très grand nombre de citoyens soviétiques. Cette découverte fut longuement commentée par les militants de l'athéisme et servit de prétexte à une nouvelle vague de propagande antireligieuse. En décembre 1938, à la veille de préparer de nouvelles opérations de recensement[1], fixées pour janvier 1939,

1. Les résultats du recensement de 1937 ne furent jamais publiés, sous prétexte que les opérations avaient été « sabotées ». Mais il est plus probable que les statistiques en question démontraient d'une façon trop flagrante la haute mortalité de la population au cours des années de collectivisation forcée, de famine et

e *Bezbojnik* (« Sans-Dieu »), organe officiel de la lutte anti-
eligieuse, souleva une fois de plus la question, évoquant
es raisons de l'enregistrement en masse de la population
oviétique dans la rubrique des « croyants », qui avait eu
eu en 1937.

Le recensement de 1937, selon les explications fournies
ar le *Sans-Dieu*, avait été opéré le 6 janvier, qui corres-
ond au 24 décembre vieux style, c'est-à-dire la veille de
oël tel que le fête l'Église orthodoxe malgré le change-
ent de calendrier introduit par les autorités soviétiques.
e jour-là, de même que le jour de Pâques, le peuple prend
ut particulièrement conscience de la vie et des traditions
eligieuses. De plus, une rumeur aurait couru dans les
mpagnes, selon laquelle les sans-Dieu préparaient pour
jour-là « un massacre des chrétiens », tandis que les in-
oyants seraient épargnés, étant marqués du « sceau de
ntéchrist »...

Afin de se rendre compte de l'effet produit par cette ru-
eur, il suffit de se rappeler que le recensement fut tou-
urs accueilli avec méfiance par le paysan russe, qui y
yait une ingérence administrative et fiscale violant ce que
vie populaire a de plus secret et pouvant mener à on ne
it quelles mesures vexatoires.

Sous le joug soviétique, où toute presse est rigoureuse-
ent censurée et toute opinion publique canalisée d'office,
ion étouffée, ces vieilles appréhensions, ces craintes sécu-
res refoulées, renaissaient pour créer de mystérieux re-
ous. C'est dans cette atmosphère très particulière, dont
tension était accrue par la grande fête de la Nativité, que
recensement fut effectué. Mais au lieu de la « grande
ur » que les étranges rumeurs auraient pu provoquer,
es menèrent à une réaction toute différente. Le peuple
en ressentit qu'un plus grand élan de foi et célébra Noël
confessant sa religion aussi ouvertement que le lui per-
ettait le pouvoir soviétique et par la voie administrative
i lui était offerte : la feuille de recensement.

Ce fait, attesté par la presse antireligieuse, caractérise
une façon saisissante l'esprit qui régnait en 1937 au sein

ourations massives. Dans les feuilles de recensement de 1939, la
rique concernant les croyants fut supprimée.

des masses populaires, et notamment dans les campagne

Dès ce moment, les sans-Dieu ne pouvaient plus dissim ler leur échec. Ils eurent recours aux méthodes d'autocrit que employées par les organes soviétiques lorsqu'il s'ag de combler une brèche sur le front des militants. Mais cet brèche pouvait-elle être réparée ? Après vingt ans, Jaro lavsky et ses collaborateurs étaient obligés de reconnaît que la propagande antireligieuse avaît échoué. Si elle ava « mordu » sur les hommes qui avaient fait la révolutio c'est que la « génération d'octobre » avait été forgée à l' cole du marxisme militant intégral; les discours de Lénin retentissaient encore à leurs oreilles; les slogans antirel gieux avaient encore pour eux un sens révolutionnaire pr cis. Ils ne doutaient pas des « vérités » que leurs maîtr avaient implantées dans leur conscience : la religion e l'opium du peuple, l'idéologie religieuse est une supe structure de l'édifice économique, appelée à disparaître jour où le communisme triompherait définitivement, l' glise et le clergé sont un instrument de l'exploitation d masses, etc., etc.

Mais ces articles de foi officiels n'avaient jamais pénét profondément dans les vastes couches de la population, no entraînée dans la lutte de classe et pour laquelle les obje tifs du parti demeuraient étrangers. Le dogme athée, ma gré les efforts des propagandistes, n'avait pas non plus to ché les jeunes générations, qui n'avaient pas connu pathos révolutionnaire ayant inspiré leurs aînés. Ces jeun générations avaient été soumises, il est vrai, aux disciplin marxistes de l'école soviétique. Mais elles s'y étaient pliée à contrecœur; il est même permis de supposer que bien d jeunes gens, ainsi que le démontrent certains faits que no dirons plus loin, avaient cherché, par réaction contraire, *redécouvrir* le monde spirituel dont ils avaient été trop br talement sevrés.

Il avait été relativement facile de supprimer, au déb de la révolution, en pleine tourmente bolchevique, les s gnes extérieurs de la religion. On connaît les méthodes q furent employées : fermeture d'églises, destruction d'icon et d'objets du culte, emprisonnement, déportation et ex cution du clergé, transformation d'édifices religieux e clubs rouges ou musées antireligieux, organisation de pr

cessions et de farces grossières destinées à ridiculiser le culte et les prêtres, dispersion des communautés monastiques, etc., etc.

Mais cette lutte à outrance ne *trouva jamais de partisans* au sein de la population proprement dite; elle fut menée par un appareil administratif ou de parti. Il est vrai que cet appareil chercha à créer des cadres « spécialisés » et compta au début du mouvement cinq millions de sans-Dieu militants. Mais ces cadres ne purent longtemps conserver leur dynamisme; ils furent peu à peu découragés, voire démoralisés par la résistance populaire, résistance passive, mais opiniâtre, à laquelle leurs efforts venaient se briser. En 1937, l'organisation des sans-Dieu perdit plus de la moitié de ses adhérents, elle ne comptait que deux millions de membres.

D'autre part, selon les statistiques officielles, fournies par Jaroslavsky à la même époque, les organisations religieuses se révélaient aussi actives que nombreuses ; elles avaient pris la forme d'unions paroissiales, les *dvadzadki*, composées de vingt fidèles autour de chaque église demeurée ouverte au culte. Ces *dvadzadki*, dont la constitution était autorisée par la loi soviétique et qui assuraient matériellement l'existence de la paroisse [2], étendaient leurs réseaux à travers la Russie tout entière et comptaient, selon les chiffres cités par Jaroslavski, environ un million de croyants. Quant aux citoyens non organisés, mais demeurés attachés à la religion, Jaroslavski estimait que leur nombre formait les deux tiers de la population rurale et environ un tiers de la population des villes [3].

Et ce qu'il y avait de plus inquiétant aux yeux des sans-Dieu, c'est que non seulement les paysans et les ouvriers adultes, mais les représentants de la nouvelle génération montante et *même les membres de la jeunesse communiste* étaient contaminés par les préjugés religieux. Ils fréquentaient les offices, célébraient les fêtes religieuses, se mariaient à l'église, faisaient baptiser leurs enfants, et chan-

2. Au terme de la loi soviétique, une église demeure ouverte si vingt paroissiens, dont les noms sont enregistrés par les autorités, payent les frais d'entretien de cette église et du prêtre qui la dessert.

3. Jaroslavsky, *Problèmes de la Propagande antireligieuse*, 1937.

taient dans les chœurs, qui, ainsi que l'on sait, constituent un des éléments essentiels du rite orthodoxe.

Ainsi, malgré les innombrables offensives antireligieuses et une propagande intense, le christianisme était plus vivace que jamais en U.R.S.S. Prétendre le déraciner d'un seul coup (clamait Jaroslavsky), affirmer, ainsi que le faisaient les propagandistes sans-Dieu trop naïfs, que seuls les vieillards et les infirmes fréquentent les édifices du culte, et que si une église est fermée dans une localité donnée, la vie religieuse y est automatiquement supprimée, — autant d'erreurs grossières que l'autocritique soviétique se faisait à présent un devoir de dénoncer. Les erreurs étaient énumérées dans des brochures et tracts spéciaux publiés par Jaroslavsky entre 1937 et 1938, et qui recommandaient l'élaboration de nouvelles méthodes de lutte. Puisque les « procédés administratifs » (c'est ainsi que les sans-Dieu appelaient les *méthodes directes* qu'ils avaient employées jusqu'ici) avaient échoué, il fallait agir par persuasion, ne pas heurter de front les croyances populaires, mais les combattre par des arguments scientifiques.

Une tentative fut faite en même temps pour inculper le clergé d'espionnage, de relations avec des puissances étrangères ennemies de l'U.R.S.S., de participation aux complots trotzkistes; des épurations furent opérées dans ce sens, il y eut de nouveau des arrestations et des exécutions de prêtres soi-disant « traîtres et trotzkistes », mais ces mesures ne pouvaient rien contre le fait essentiel : la survivance de l'Église en U.R.S.S. et l'attirance de plus en plus profonde qu'elle exerçait sur les masses et notamment *sur la jeunesse.*

*
* *

On souligne ordinairement le fait que la recrudescence de la vie religieuse en U.R.S.S. fut déterminée par la « liberté de conscience » octroyée par la nouvelle constitution de 1937. Au fait, la charte qui devait faire de la Russie Soviétique « le pays le plus démocratique du monde » (selon l'expression de Staline) ne conférait aucun privilège nouveau dans le domaine religieux. L'ancienne constitution d'avant 1937 proclamait, elle aussi, sur papier la liberté de conscience, et nous savons ce qui en était advenu. Il est

vrai que les prêtres et les religieux persécutés n'étaient pas arrêtés en leur qualité de ministre du culte, mais comme « agents contre-révolutionnaires ». La lettre de la constitution était ainsi respectée, ce qui n'empêchait pas le clergé d'être soumis à de continuelles brimades, sans compter les ecclésiastiques fusillés ou enfermés dans les camps de concentration. De même, la liberté de conscience une fois de plus reconnue par la nouvelle constitution n'apportait rien que des adoucissements factices à la dictature idéologique antireligieuse établie en U.R.S.S. On ne saurait, en effet, parler de liberté de conscience dans un pays où le marxisme est transformé en religion d'État.

Néanmoins la constitution de 1937 avait apporté certaines modifications réelles dans la situation du clergé, en tant que la nouvelle charte confirmait le droit de vote à *tous les citoyens* soviétiques, sans distinction de classe ou de caste. Dès lors, le prêtre, longtemps considéré comme « ennemi du peuple » et « suppôt du capitalisme bourgeois », et tenu par conséquent à l'écart de la vie sociale, était assimilé aux autres sujets soviétiques. Il pouvait jouer un rôle actif, et cela précisément à un moment où les masses semblaient devoir participer, grâce à la campagne électorale qui se préparait, à la vie politique du pays.

On sait que la constitution « la plus démocratique du monde » ne devait rien changer en fin de compte à la dictature totalitaire de Staline. Les élections de 1937 ne furent qu'un plébiscite forcé, contrôlé par le Guépéou confirmant le mandat de candidats désignés en dernière heure par le gouvernement et le Parti. Il n'en demeure pas moins vrai qu'*au début* de la campagne électorale le peuple avait sincèrement cru à la réalité de cette démocratisation et avait espéré obtenir, grâce à elle, l'autonomie à laquelle il aspirait profondément. Le clergé qui prit part à la campagne électorale comprit ces aspirations et en devint en quelque sorte le champion. La presse soviétique de cette époque (automne 1937) signale non sans mauvaise humeur que les prêtres de village se chargeaient d'expliquer la nouvelle constitution et le système électoral à la population et que les paysans avaient plus volontiers recours pour ces explications à leurs pasteurs qu'aux propagandistes officiels et agents électoraux désignés par les autorités.

Dès ce moment, le rôle social du prêtre, notamment dans les campagnes, devint considérable.

Non seulement il prit part à la campagne électorale, mais également à la vie syndicale et économique. Plus instruit, mieux versé dans les questions sociales que ses paroissiens, s'étant de plus familiarisé avec les problèmes techniques et agricoles, le représentant du culte au village forme avec sa *dvadzadka* un véritable noyau de culture. C'est ainsi que se constitue peu à peu à travers la Russie tout entière un nouveau type de paroisse, arrachée à grand'peine et souvent au prix d'une lutte héroïque aux mains des sans-Dieu. Son influence est d'autant plus forte que cette paroisse ne s'appuie sur aucune force matérielle et exerce une action purement spirituelle et culturelle.

*
* *

C'est encore à Jaroslavsky que nous devons les plus récentes statistiques concernant le nombre des croyants en Russie soviétique; il l'estime à 30 millions, dont 400.000 à Moscou (communiqué officiel adressé au gouvernement le 14 mai 1939 et reproduit par la *United Press*). En même temps la presse « spécialisée » des sans-Dieu (*Bezbojnik* et *Antireligioznik*) ne cesse de mettre sous nos yeux une fort intéressante documentation concernant la vie religieuse telle qu'elle se présente actuellement en Russie soviétique.

C'est ainsi que nous apprenons que le jour de Noël 1938 on vit apparaître dans de nombreuses régions de l'U.R.S.S. des troupes d'enfants qui, selon une très vieille coutume russe, célébraient la nativité du Christ en allant de maison en maison et en chantant des noëls. Les habitants les accueillaient volontiers, écoutant leurs chants et leur offrant des friandises. Le fait émut les autorités. D'où les enfants, élevés dans les écoles soviétiques, dont Dieu avait été rigoureusement banni, avaient-ils appris ces vieux noëls? Pourquoi les habitants leur avaient-ils fait un accueil aussi favorable? Au cours de l'enquête qui fut ouverte à ce sujet, les uns établirent qu'un prêtre de passage avait appris aux enfants à célébrer le Christ; d'autres affirmaient que c'étaient les parents, imbus de « préjugés religieux », qui les avaient encouragés. Quant aux bonnes gens qui avaient accueilli

les enfants chez eux, ils déclarèrent qu'ils n'y avaient vu aucun mal; il eût été inhumain de chasser les petits chanteurs ou de les dénoncer aux autorités. De plus, celles-ci n'avaient-elles pas interdit de prendre des « mesures administratives » à l'égard des croyants, affirmant qu'il fallait agir par persuasion ?

Cet incident est bien caractéristique des difficultés que rencontrent les sans-Dieu dans leur tentative d'exercer un contrôle sur la population et de lutter contre les traditions religieuses profondément implantées dans les masses. Ces difficultés sont accrues par ces prêtres de passage, ces « popes ambulants » ou « infanterie du Christ », comme on les appelle en U.R.S.S., qui surgissent çà et là dans les localités où tout exercice du culte semble avoir été supprimé, mais où se poursuit l'activité secrète de ces pasteurs insaisissables.

Dès 1937, Jaroslavsky signalait les dangers de cette activité. Nous en trouvons également une description dans le numéro du 21 avril 1939 du *Bezbojnik*. Le prêtre ambulant, déclare l'organe des sans-Dieu, « porte son église dans sa valise »; c'est-à-dire que ses modestes bagages de pasteur errant, dont le costume ne se distingue guère de celui d'un paysan ou d'un ouvrier, contiennent les vêtements sacerdotaux et les objets du culte indispensables pour la célébration de la messe; il visite les agglomérations privées du culte, y donne la communion, y célèbre les mariages et les baptêmes, vient au secours des malades et des indigents, bénit l'eau baptismale, qui est pieusement recueillie et préservée par les habitants et qui servira à ondoyer les enfants en l'absence du prêtre. (Ces ondoiements accomplis par les parents dans les villages privés de clergé, sont signalés dans le numéro 5, 1939, de l'*Antireligioznik* et sont surtout observés en Ukraine.)

C'est ainsi qu'en fin de compte, la fermeture des églises et la dispersion du clergé local ne font qu'activer dans bien des cas la vie religieuse, en la plaçant *en dehors* du contrôle des autorités.

Il en est de même en ce qui concerne les ordres monastiques. La suppression des monastères a donné lieu à la création de communautés secrètes. Des ouvriers et des ouvrières d'usine, des étudiants et élèves d'écoles techniques, qui ex-

térieurement ne se distinguent en rien de leurs camarades, observent dans leur vie privée la règle monastique. Un de ces monastères secrets, fondé par un évêque et deux moines, fut récemment découvert à Moscou (*Bezbojnik*, n° 2, 1939.)

L'existence d'organisations de culte cachées, les pratiques religieuses observées par les jeunes gens et les enfants, l'attirance dont font preuve les membres de la jeunesse communiste elle-même pour la liturgie et les chants sacrés, sont constamment rapportés par la presse soviétique, et nous pourrions multiplier à l'infini les exemples de cette renaissance religieuse.

Les autorités sont d'autant plus impuissantes à lutter contre cette renaissance, que le clergé, qui en est l'animateur, ne ressemble en rien aux prêtres contre-révolutionnaires, suppôts du capitalisme, ennemis du peuple et avides d'argent et d'honneurs que représente dans ses caricatures grossières la propagande antireligieuse.

Que pourrait-on reprocher en effet à ces obscurs pasteurs, plus pauvres, plus menacés que n'importe quel citoyen soviétique, sauf leur fidélité à une foi qui n'est pas celle de Marx et de Lénine ? Ces prêtres qui « portent leur église dans leur valise » ou qui, s'ils demeurent attachés à leur paroisse, sont soumis à des conditions matérielles des plus précaires, observent la pauvreté évangélique la plus réelle. Leurs vêtements sacerdotaux ne sont le plus souvent que des sacs de toile marqués d'une croix primitive. Leurs calices sont en bois ou en fer-blanc. Ils ne se distinguent en rien du reste de la population, travaillent comme ouvriers ou comme modestes employés ou encore comme techniciens dans les usines et kolkhozes. Ils sont inscrits dans les syndicats où ils déploient une activité sociale féconde et éclairée. Ils sont souvent à la tête d'une organisation sportive, d'un cercle de lecture ou d'une chorale, qui attirent la jeunesse bien plus que les organisations communistes. Ils sont si populaires au village que dans certaines régions où les paysans assurent l'entretien de l'église kolkhozienne, les autorités sont incapables de les en empêcher, la loi autorisant le maintien des édifices du culte aux frais de la population.

Le paroissien, lui aussi, n'a rien de l'obscurantiste, du dévot superstitieux et étroit, fermé au progrès, que dénonce la propagande antireligieuse. Dans le numéro 14 du *Bez-*

*bojnik*, Jaroslavsky reconnaît que le croyant joint à sa piété un goût sincère de la science et du service social. Il ne représente nullement un élément fanatique, arriéré ou antisocial. De plus, avoue le chef des sans-Dieu, la religion est encore si vivace qu'il serait vain de chercher à la liquider promptement. « Il faudra, écrit-il, plusieurs fois cinq ans pour venir à bout des préjugés religieux. »

Le citoyen soviétique ne garde plus un mutisme respectueux devant les propagandistes sans-Dieu et polémise fréquemment avec les militants athées, dont les arguments pseudo-scientifiques ne lui paraissent guère satisfaisants

Un certain Tatistcheff, blessé de la guerre civile, adressait récemment au *Bezbojnik* (n° 2, 1939) quelques questions caractéristiques : Si le clergé fait preuve de nombreux défauts humains, pourquoi les imputer à l'Église ? — Pourquoi la doctrine évangélique de l'amour du prochain déplaît-elle au Parti ? — Pourquoi le Parti refuse-t-il de reconnaître que l'homme est doué d'un esprit, d'une âme, d'un élément spirituel ? — Pourquoi le Parti exige-t-il à tout prix que l'homme descende du singe ? Etc.

Les maîtres d'école se plaignent des questions insidieuses que leur posent les enfants en ce qui concerne le domaine spirituel et auxquelles les pédagogues marxistes sont bien embarrassés de répondre. La jeunesse ne se laisse guère convaincre par les tracts antireligieux et par les manuels scientifiques défendant les positions strictement matérialistes.

Il y a un dernier point qui rend l'action antireligieuse de plus en plus difficile. Malgré la cloison étanche qui sépare la Russie soviétique du reste du monde, on n'ignore pas en U.R.S.S. que les associations ouvrières catholiques (syndicats chrétiens et J.O.C.) représentent une force considérable dans le monde ouvrier d'Occident et incarnent une doctrine sociale que l'on ne saurait, certes, accuser de tendances « capitalistes-bourgeoises ».

Tout cela se concilie fort mal avec les anciens mots d'ordre des sans-Dieu, qui constatent aussi bien à l'*intérieur* qu'à l'*extérieur* du pays que le christianisme est tout autre chose qu'un instrument d'exploitation des masses par une caste réactionnaire et tyrannique.

*
* *

Dans ces conditions, il est évident que le gouvernement soviétique est obligé de modifier ses formules de propagande et la tactique de son action antireligieuse. Les anciens slogans de l'athéisme militant doivent être remplacés par une argumentation plus souple. Dans une conférence publiée dans le numéro 1, 1939, de l'*Antireligioznik*, le professeur de l'Histoire de la culture, Ranovitch, réfute avec vigueur la théorie jusqu'ici consacrée en U.R.S.S. que « le christianisme est la religion des classes des exploiteurs imposée de force au peuple ». Si les religions sont de l'opium, le christianisme est un opium qui constitue un élément de progrès. Il a joué un rôle libérateur en émancipant les esclaves, en proclamant l'égalité de tous les hommes en dehors de leur origine sociale, raciale ou nationale, en conférant une nouvelle dignité à la femme, etc.

Dans le numéro 4, 1939, l'*Antireligioznik* reprend la discussion, en déclarant qu'il serait faux d'assimiler le christianisme au capitalisme, puisque la grosse propriété n'existait pas dans les communautés chrétiennes primitives, et que les pauvres et les esclaves en faisaient partie et y jouaient même un rôle important. Les chrétiens « considéraient la propriété comme n'étant pas digne d'intérêt », ils reconnaissaient l'égalité de tous les hommes, et « l'accès du royaume de Dieu était formellement ouvert à tous les chrétiens ». Enfin, la religion chrétienne exerça un effet bienfaisant sur la famille en prescrivant la monogamie, « forme qui marque un progrès » dans l'évolution du mariage.

Plus loin, l'*Antireligioznik* s'occupe des chrétiens d'Occident, des persécutions qu'ils subissent en Allemagne, et des syndicats ouvriers chrétiens. L'organe des sans-Dieu souligne que les communistes ne sauraient s'allier directement aux chrétiens, même antifascistes, parce qu'ils prêchent une doctrine d'amour qui n'est pas conciliable avec les exigences de la lutte de classe. Mais il faut que les communistes prennent en considération le fait « que la paix et la fraternité enseignées par l'Église correspondent aux vues et aux aspirations de nombreux travailleurs ». Si le com-

munisme continue à les ignorer, il risque de perdre contact avec les masses. Les syndicats chrétiens en Occident comptent plusieurs milions d'adhérents, représentant un potentiel qui n'est pas négligeable.

Quant au « front intérieur » soviétique, l'*Antireligioznik* admet que la propagande des sans-Dieu a commis certaines erreurs et que l'attitude envers le christianisme en général et l'Église russe en particulier demande de profondes modifications. Il a été récemment déclaré en haut lieu que « l'introduction du christianisme en Russie fut un phénomène positif » dans l'histoire russe [4].

⁂

L'*Antireligioznik* marque, à n'en point douter, un tournant dans l'évolution des méthodes de lutte antireligieuse en U.R.S.S., mais il s'agit précisément d'un changement de tactique, d'une manœuvre, imposée par la situation présente, et non d'un changement d'attitude idéologique. Ainsi que le soulignent les sans-Dieu, le communisme qui prêche la haine et la lutte des classes ne saurait se rapprocher d'une doctrine de paix et d'amour.

Il est par conséquent fort douteux que les récents articles de l'*Antireligioznik* présagent une véritable révision de la politique des sans-Dieu. Il s'agit tout au plus d'un essai de compromis imposé par les nécessités intérieures et extérieures.

Ainsi que nous le disions au début de cet article, les circonstances actuelles, la guerre, l'agression, la collusion avec le nazisme païen, sont peu faites pour offrir des garanties à l'autonomie religieuse des citoyens soviétiques. Cette autonomie telle qu'elle est, telle qu'elle apparaissait du moins à la veille des tragiques événements de septembre, a été achetée au prix du sang de nombreux martyrs et de la lutte héroïque de tout un peuple. Ce serait manquer d'espérance que de penser qu'un tel effort peut être voué à une défaite même temporaire.

4. Le programme officiel des cours d'histoire, récemment publié en U.R.S.S., souligne le fait que le christianisme apporta en Russie les premiers rudiments de culture.

Le peuple russe, précipité par Staline dans une aventur guerrière qui a déjà coûté des milliers de vies humaines est exposé à de nouvelles épreuves, plus sanglantes, plu cruelles que les précédentes. Dans cette guerre que le masses russes n'ont pas voulue et qui lui inflige les plu grandes souffrances, cette âme collective, certes, ne renien pas un Dieu qu'elle a défendu pendant tant d'années. Plu que jamais ce peuple aura besoin de ses forces spirituelles plus que jamais « l'infanterie du Christ » aura à faire su ces chantiers d'une Église régénérée *mais non encore l bérée.*

Souhaitons que cette libération soit proche. Mais nou pouvons affirmer dès à présent que ce peuple russe, bie que plié sous le joug athée de la plus inhumaine des dict tures, est amené, par des voies surnaturelles de sacrifice de souffrance, vers une nouvelle et profonde spiritualité.

HÉLÈNE ISWOLSKY.

# NOTES ET RÉFLEXIONS

## Le procès de Jésus [1]

### II. — Critique historique

On a voulu critiquer la séance du Sanhédrin en vertu es usages de la procédure juive qui y seraient violés ur bien des points. Les uns en concluent que nos récits 'ont aucune valeur historique; d'autres en déduisent, au ontraire, que la séance fut effectivement entachée de ombreuses illégalités et voient là un crime de plus à ettre au compte des Juifs.

Ni l'une ni l'autre de ces conclusions ne paraît autori-ée. Et ce, à cause du caractère de nos sources : d'une art, nos informations sur la procédure juive ne nous iennent que des écrits rabbiniques, dont la rédaction st postérieure au temps de Jésus de deux siècles et plus. ls contiennent assurément beaucoup de matériaux nciens, mais il nous est à peu près impossible, dans haque cas particulier, d'affirmer que telle ou telle règle tait déjà établie à l'époque du Nouveau Testament. — t, d'autre part, si nous nous tournons vers nos récits vangéliques, nous devons concéder qu'ils n'ont pas la oindre prétention d'être des procès-verbaux sténogra-hiés. Ce sont des livres d'enseignement religieux, où s auteurs dégagent des faits l'essentiel qui intéressera urs lecteurs : pourquoi Jésus a-t-il été condamné,

1. Voir *La Vie Intellectuelle-Revue des Jeunes* du 25 février 940, pp. 200 ss.

quels furent les griefs, quel fut le motif décisif... Voilà c qui leur importe. Ils n'ont aucun souci de reproduir dans le détail les formes légales d'une séance, à laquel d'ailleurs ils n'assistaient pas, et dont ils n'ont conn que la substance par des informations indirectes. Il e trop clair que la séance du Sanhédrin a comporté auti chose que ce que contiennent les dix versets de Matthie les huits versets de Marc, ou les cinq versets de Lu

Il est donc assez vain de spéculer sur l'absence c telle ou telle formalité que nos auteurs ne mentionne pas, ou que, dans leur exposé synthétique, ils paraisse contredire. Ainsi le vote devait commencer par les plu jeunes et non par le grand-prêtre, comme il semblera dans le récit évangélique; il fallait au moins vingt-tro juges pour porter une sentence de mort; quand l témoins étaient en désaccord, leur témoignage était n (ceci, nos évangiles le supposent exactement), mais l juges ne pouvaient attester par eux-mêmes, ou alors fallait que deux d'entre eux quittassent leurs sièges remplissent formellement l'office de témoins; ils n'étaie plus dès lors comptés comme juges, ce qui suppose qu devait y avoir dès le début un tribunal de vingt-cin membres; etc., etc. Tout cela a très bien pu êt observé, mais nos récits ne s'y intéressent pas et n'a torisent dès lors aucune conclusion.

Quant à la règle de ne réunir le Sanhédrin que c jour et dans un bâtiment spécial, le récit évangéliqu bien compris ne nous a pas paru lui faire opposition.

Il est pourtant certaines prescriptions qui, si ell étaient en vigueur du temps de Jésus, ont été certain ment enfreintes. Deux surtout : pour condamner à mor il fallait deux sessions distinctes en deux jours diff rents, l'avis de la première ne recevant force exécutoi que par la confirmation de la seconde; et, d'autre par un jugement ne pouvait être rendu un jour de fête ou c sabbat, ni par conséquent la séance préalable être tenu

ne veille de fête ou de sabbat. Or il est certain que ésus ne parut qu'une fois devant le Sanhédrin, et un endredi. On peut penser que ces règles n'existaient as de son temps, ou bien que les Juifs les ont sciemment enfreintes pour aller plus vite. Le plus probable st sans doute qu'elles ne pouvaient valoir dans notre as, parce que, sous le régime romain, le Sanhédrin juif 'avait plus le droit de porter par lui-même une condamnation à mort. Ce droit était réservé à l'autorité u gouverneur, à qui le grand conseil juif devait déférer s causes capitales. Ce conseil menait lui-même l'enquête, délibérait sur la cause, prononçait un jugement, ais ce jugement n'avait pas par lui-même force exécutoire. Il devait être porté avec ses considérants au ibunal du gouverneur, qui décidait en dernier ressort. ans ces conditions, on comprend que la règle des deux ances consécutives, dont la deuxième sanctionnait la emière, devenait caduque.

Cet appel nécessaire du tribunal juif au tribunal main est une donnée d'une grande importance. Elle comme la clé juridique du procès de Jésus, la charre qui en relie les deux phases. Nul doute qu'elle est la base des récits évangéliques. Ceux-ci représentent n la réunion du Sanhédrin comme une session délibéive dont les décisions sont portées au tribunal de ate. Il faut obtenir son consentement, au besoin l'arher, pour que Jésus soit conduit au supplice. C'est à net dans les Synoptiques. C'est plus clair encore saint Jean qui dispose manifestement son récit en vue xpliquer ce transfert de juridiction. On sent qu'il st déjà heurté à une objection qui a été depuis si sout reprise : Vous voyez bien, disaient — et disent ore — les Juifs, Jésus a été exécuté par les Romains, n une peine romaine, nous n'y sommes donc pour ! — Oui, répond Jean, vous avez dû requérir le s de Rome parce que le droit de mort vous avait été -é, mais Rome n'a prêté que son bras, comme un instrument, et à contre-cœur; la volonté qui a mû

ce bras, l'esprit qui a mené toute cette affaire, c'est vous qu'il faut les chercher. Pilate a apposé le sceau de Rome, mais l'arrêt de condamnation, c'est vous qui l'avez dicté. En ce sens, on peut concéder que l'exposé de Jean est apologétique; mais apologie ne veut pas dire falsification. Même les thèses justes demandent à être mises en lumière. Or c'est ici le cas. Jean a mis en relief une situation qui était historiquement vraie.

On l'a pourtant nié, à une époque récente. En 191[illegible] un auteur juif, M. Juster, a prétendu que le Sanhédrin n'avait jamais perdu le droit de mettre à mort. La guerre mondiale survenue à ce moment, — et dans laquelle M. Juster donna noblement sa vie pour la France, — empêcha cette thèse d'attirer l'attention. Mais l'adhésion récente, en 1931, d'un célèbre historien allemand, le professeur Lietzmann, lui a donné un grand relief et une vive polémique s'en est suivie. On sent aisément la portée du débat : admettons que le Sanhédrin, au temps de Jésus, ait effectivement gardé le droit de mettre à mort; s'il l'avait exercé à propos de Jésus, il l'aurait puni de la peine juive, la lapidation, sans que Rome eût à y mettre le doigt. Or il est certain, encore une fois, que Jésus est mort par la main des Romains, sur la croix. Donc les Juifs n'ont pas usé à son endroit de leur juridiction capitale; ils ne sont pour rien dans sa mort. Et tout ce que disent les évangiles est pure fiction apologétique.

Il ne peut être question d'entrer ici dans les minuties de cette discussion historique. Qu'il suffise de dire qu'un examen impartial des données du problème semble bien confirmer l'opinion traditionnelle, partagée maintenant encore par le grand nombre des savants : Rome a bien réellement ôté aux Juifs le droit d'exécuter les peines capitales. C'est conforme à l'attitude qu'elle adopte dans toutes les provinces de l'Empire. A en juger par les inscriptions et autres documents anciens, partout le droit de glaive paraît refusé aux magistrats locaux et réservé au gouverneur romain. Déjà un édit de l'empe

reur Auguste « relatif à Cyrène montre que le gouverneur était seul compétent pour les accusations capitales où il devait lui-même juger et statuer ou bien constituer un tribunal de jurés ». Et plus tard, le rescrit d'Hadrien à Fundanus, la lettre de Pline à Trajan parlent dans le même sens. « Jamais aucun chrétien, que je sache, dit M. Bickermann [2], ne subit le supplice sur l'ordre des juges municipaux. » — Pour la Palestine, il devait en aller de même, et nous avons un texte formel de l'historien juif Josèphe concernant Coponius, le premier procurateur qui succéda à Archélaüs : il est envoyé « ayant reçu de César le pouvoir de mettre à mort » (*Guerre juive*, II, 117). — Même les textes rabbiniques ont gardé un certain souvenir de ce retrait de juridiction qui n'était cependant pas pour leur plaire. — On objecte des exécutions survenues durant cette époque, d'Étienne, par exemple, ou de Jacques le mineur, et l'on veut y voir le libre exercice du droit de mort; mais elles s'expliquent suffisamment comme des exécutions illégales, sur lesquelles les Romains fermèrent les yeux par tolérance lassée, à moins encore qu'elles n'aient eu lieu à la faveur d'une absence momentanée du gouverneur. Ceci est au moins certain pour le cas de Jacques, d'après l'historien Josèphe.

Ainsi nous maintenons comme historique cet aveu que Jean (XVIII, 31) met sur les lèvres des Juifs : « Il ne nous est pas permis de mettre à mort personne », et l'explication des évangiles sur le transfert de juridiction du Sanhédrin à Pilate garde sa pleine valeur.

Ce point est capital et aura une grande importance dans notre discernement des responsabilités. — Par contraste, d'autres détails de la procédure devant Pilate ont peu de portée et ne nous retiendront guère. Ici encore le caractère des récits évangéliques n'autorise pas

2. *Revue d'Histoire des Religions*, CXII (1935), p. 189.

à les prendre en faute sur des précisions qu'ils ont négligées de propos délibéré. Que les Juifs aient détaillé leurs griefs avant que Pilate interroge Jésus, c'est évident; et que le gouverneur ait rendu sa sentence finale dans les formes régulières, c'est-à-dire en lisant le jugement mis par écrit et en latin, c'est très probable. Mais on chercherait en vain cette exactitude photographique dans nos auteurs sacrés qui vont droit à l'essentiel, à ce qui leur paraît utile à la foi et à la piété.

Il est cependant deux péripéties plus importantes qu'ils mentionnent et dont on a mis en doute la vérité historique. On a jugé invraisemblable que Pilate envoie Jésus à Hérode. Celui-ci, hôte de la Ville Sainte pour la fête de Pâques, ne jouissait d'aucune juridiction hors de son territoire. Il ne pouvait donc rien décider sur le cas de Jésus. — C'est vrai. Mais un gouverneur pouvait très bien « mander à un tiers délégué par lui l'appréciation de la demande et le prononcé du jugement. Ce transfert d'attribution, exprimé en latin par le verbe *remittere* était indiqué en grec par l'expression technique *anapempein*. C'est précisément le mot dont Luc se sert en parlant du renvoi de l'affaire à Hérode [3] ». Pilate, embarrassé et ne découvrant aucun crime positif dans la vie de ce Galiléen qu'il ne connaît pas, aura délégué son droit d'instruire l'affaire au tétrarque de Galilée qu'il suppose mieux informé. Mais Hérode, n'ayant sans doute lui non plus rien de précis à apporter contre Jésus et se sentant méprisé par le silence de l'accusé, le renvoie à Pilate. Nous trouvons dans les papyrus des exemples de ce va-et-vient entre deux magistrats qui se renvoient mutuellement une cause. Rien que de vraisemblable en tout cela.

Quant au droit de grâce qui met Jésus en balance avec Barabbas, on a tenté de l'expliquer par certaines formes connues de la juridiction romaine, l'*abolitio* ou l'*indul-*

3. Cf. Bickerman, *loc. cit.*, p. 206.

*gentia*... Aucun parallèle précis ne semble établi entre ces procédures de tribunaux romains régulièrement constitués et la liberté de décision assez considérable d'un gouverneur dans sa province orientale. L'analogie la plus frappante a été relevée dans un papyrus : en 86-88, donc environ cinquante ans plus tard, on voit le préfet d'Égypte, Septimius Vegetus, déclarer à un inculpé : « Tu méritais d'être flagellé pour tel et tel motif; mais je te rends par grâce à la foule et je serai plus humain que tu ne l'as été... » Nous ne savons si cette foule égyptienne se réclamait de quelque coutume ou de quelque occasion extraordinaire pour demander cette grâce que le gouverneur lui accorde. C'était du moins le cas pour la Palestine, à en croire nos évangiles : chaque année, la fête de Pâques donnait au peuple israélite le droit de faire relâcher un inculpé. La coutume n'est pas attestée en dehors de nos récits canoniques, mais elle est très vraisemblable et l'on ne voit aucune raison de la mettre en doute : la Pâque rappelait aux Juifs leur délivrance de la captivité d'Égypte. En leur accordant en ce jour la libération d'un captif, le pouvoir romain ne faisait que pratiquer à l'égard de leur sentiment religieux, si exigeant et si chatouilleux, une habile politique de tolérance que cent autres exemples attestent. Il doit s'agir là d'une coutume propre à la Palestine. Pilate aurait voulu appliquer à Jésus ce droit d'amnistie; il ne l'a pas pu, on a préféré Barabbas. Il a donc dû condamner Jésus.

Soit, dira-t-on, mais vous l'avouez tout de même : c'est bien Pilate qui a condamné Jésus. Mettons que les formes légales aient été respectées; mettons que le gouverneur ait cédé à une initiative des Juifs et qu'il ne l'ait fait qu'avec peine. Il a quand même ratifié leur sentence et il n'a pu le faire sans motif! Quel fut ce motif? Malgré leurs efforts, les évangélistes n'ont pu le cacher; le titre de la croix était trop connu de tous. Or Pilate y déclare qu'il a condamné Jésus comme Roi des Juifs. C'est donc qu'il a reconnu en lui un agitateur

politique dangereux. Cet aveu ne suffit-il pas pour exonérer les Juifs ? S'ils ont demandé au pouvoir régulier d'agir contre un compatriote dont les menées subversives risquaient de les compromettre tous, peut-on dire qu'ils aient mal fait ?

Nous sommes ici au centre du débat. Après la suite des événements qui composèrent le procès, après l'examen de ses formes juridiques, il nous faudra en scruter le fond, c'est-à-dire les motifs qui ont amené la condamnation de Jésus.

Jérusalem.

(*A suivre.*)

P.-M. Benoit, O. P.

# Rome et la critique biblique

## Réflexions d'un théologien anglican

On ne connaît pas assez, dans les milieux catholiques, les efforts et le mérite de certains de nos frères séparés, quand ils essaient de comprendre les positions intellectuelles et disciplinaires de l'Église romaine.

J'en trouve une expression récente sous la plume d'un jeune patrologue d'Oxford, le Rév. Thomas M. Parker, dans un article qu'il intitule : *Rome et la Critique biblique* [1].

1. *Rome and Biblical Criticism : Some Recent Developments*, dans *Theology*, juillet 1939, pp. 14-24.

Loyalement, le Rév. Parker rappelle les désagréables surprises des exégètes indépendants, au cours des quarante dernières années.

Mettons-nous un instant dans leur mentalité.

En 1893, l'encyclique *Providentissimus*, qui énonçait les principes d'une critique apparemment plus timorée que progressive, leur semblait clore sans retour une période de tolérance où les pionniers de la science catholique commençaient de respirer à l'aise. De fait, en 1902, Léon XIII garantissait l'accomplissement de sa « Grande Charte » par la fondation de la Commission Biblique; en 1907, Pie X assimilait les réponses de celle-ci aux décrets du Saint-Office, et l'on sait sur quelles questions de premier plan ces réponses vinrent censurer les conclusions de la critique moderne. Aussi bien, cet aphorisme s'accrédita hors de chez nous : que la science biblique était, à Rome, « chose jugée ».

Toutefois, il y a mieux à faire que de taxer *a priori* d'étroitesse l'autorité de l'Église : c'est de chercher les motifs de son attitude. Et c'est à quoi s'emploie le Rév. T. M. Parker, en puisant son information à de bonnes sources [2].

Cette impression pessimiste, pense-t-il, est tout simplement exagérée, et ceux qui continuent de l'entretenir desservent inconsidérément la cause de la Réunion.

Qu'on veuille bien le remarquer, les décrets de Rome

sont rédigés en une langue juridique particulièrement exacte et précise; ils sont et ils doivent être interprétés avec une extrême rigueur. (Ceci est vrai surtout des décrets restrictifs à l'égard desquels s'applique le principe canonique : *Odia restringi, favores convenit ampliari.*)

Aussi bien des documents tels que ceux de la Commission Biblique doivent-ils être interprétés avec une littéralité qui n'est pas toujours comprise de ceux qui sont étrangers à la communion

2. Principalement J. Coppens, *L'Histoire critique de l'Ancien Testament*, édit. Castermann, 1938.

romaine et ne sont pas familiarisés avec ses méthodes. Ils veulent dire exactement ce qu'ils disent, et rien de plus.

Considérées dans cette lumière, les décisions de la Commission prennent un aspect assez différent. Très souvent, à les examiner de près, on s'apercevra qu'elles ne condamnent pas les théories qu'elles attaquent aussi radicalement qu'on pouvait le croire au premier abord. Souvent elles signifient simplement que la théorie n'est pas encore suffisamment prouvée et (par conséquent) ne doit pas être enseignée comme si elle l'était.

En historien conscient des limites de sa discipline, M. Parker a très bien compris la leçon, et plutôt que de crier à l'obscurantisme, comme il l'a si souvent entendu faire autour de lui, il énonce ce jugement de sagesse que plus d'un catholique pourrait méditer avec profit :

Les amis des études bibliques scientifiques doivent au moins être reconnaissants à la Commission de rappeler aux savants le caractère de contingence (*the lack of finality*) qui marque inévitablement tous les types de critique littéraire, biblique ou autre.

On l'a répété souvent, mais nous aimons à le relire sous une plume anglicane : ce n'est pas la méthode critique comme telle que l'Église redoute (Léon XIII, dans *Providentissimus*, s'est efforcé de la promouvoir et le seul nom de Lagrange prouve que quelque chose a été fait), mais bien les présupposés philosophiques de mauvais aloi qui, trop souvent, la sollicitent et en rétrécissent les conclusions. L'histoire de la crise moderniste a justifié cette crainte. D'une part, l'effervescence des philosophies immanentistes et, d'autre part, les tâtonnements de l'apologétique nouvelle (les méthodes de critique biblique étaient alors par trop incomplètes) empêchèrent l'Église de lâcher la bride à tous ceux qui se fussent mêlés de la défendre. L'anathème fulminé, elle se contenta, faute de mieux, d'une position de repli.

Or

la justification de cette proscription (du modernisme) devait être la floraison du grand mouvement de catholicisme intégral — théologique, philosophique, liturgique et sociologique — qui resplendit aujourd'hui dans l'Église romaine, aux yeux mêmes de ceux qui demeurent hors de ses frontières. Et cela n'eût pas été possible autrement. (Que le même résultat eût pu être obtenu par un trai-

tement plus modéré des Modernistes, nous n'avons pas ici à examiner cette question.) C'est, en tout cas, la défaite et la disparition virtuelle de la philosophie immanentiste [3] qui, *per se*, a affranchi, dans une large mesure, la critique biblique de la suspicion où elle avait été tenue à Rome.

A la faveur de cet apaisement et de ce renouveau, il est permis d'augurer une période de construction dogmatique et de développement : il en fut ainsi au lendemain de toutes les grandes crises traversées par l'Église.

Ne la voyons-nous pas déjà s'ouvrir ? Pie XI en a manifesté l'intention dans un discours vigoureux dont la portée n'a pas échappé à nos frères chrétiens. En matière d'études bibliques, disait-il, « *Nil actum, si quid agendum*... Dans la seule direction à donner à la critique (et je ne parle pas ici de la traduction des textes ou de l'étude des textes usités dans la liturgie), mais pour la critique proprement dite du texte sacré, poussée jusqu'à l'exacte compréhension des choses, il faut vraiment dire *nil actum*, parce que vraiment il reste tant à faire. » Et le Rév. Parker se plaît à signaler à son Église les prémices de cette impulsion dans le bel ouvrage dirigé par MM Robert et Tricot : *Initiation Biblique* (ouvrage de vulgarisation, ce qui est justement symptomatique). Après en avoir loué l'esprit progressif et avoir dit tout l'intérêt qu'il présentait pour les anglicans [4], il conclut :

Il y a incontestablement un changement dans l'attitude de l'autorité romaine et des études romaines vis-à-vis du problème biblique. L'attitude de précaution et de réserve demeure — très sage-

3. Cette proposition, il va sans dire, ne saurait viser M. Maurice Blondel, dont la « méthode d'immanence » est ici hors de cause et n'a subi aucune défaite. Il me semble même très regrettable que le philosophe de l'*Action* soit si peu connu outre-Manche : nos frères anglicans sympathiseraient avec cette merveilleuse expression de la pensée chrétienne si naturellement en harmonie avec leur mentalité, et bien des préjugés encore tomberaient.

4. Particulièrement dans les chapitres concernant l'inspiration et l'inerrance. M. Parker considère que le résultat des controverses des quarante dernières années a été précisément : « a clear apprehension of the real meaning of the doctrines of scriptural inspiration and inerrancy ».

ment maintenue, pensons-nous, étant donnée la nature nécessairement provisoire de beaucoup de conclusions trop hâtives, acceptées comme définitives dans les milieux non romains. Mais il y a aussi une disposition à juger que la foi n'est pas nécessairement liée à un refus absolu de considérer même la possibilité de modifier des positions enseignées dans le passé quant à la nature de la Bible et de ses différents livres, et que, si quelques-unes des théories des critiques s'avèrent aussi proches de la vérité qu'on puisse le souhaiter en ces matières obscures, l'Église ne perdrait rien à les accepter — ou plutôt à permettre leur propagation, puisqu'il serait toujours imprudent qu'elle engageât son autorité dans les conclusions finalement improuvables de la critique littéraire.

On ne saurait être plus nuancé. Et ce jugement de valeur appelle invinciblement cette réflexion : qu'il a manqué peut-être jusqu'ici, au sein de l'Église romaine, un fort coefficient d'opinion anglo-saxonne, contrepoids providentiel destiné à équilibrer les excès possibles du tempérament latin.

En m'envoyant son article, le Rév. T. M. Parker a bien voulu y joindre ces lignes de commentaire : « En écrivant ces pages, j'avais la cause de la Réunion très présente à l'esprit; je les ai écrites tout à la fois dans l'intention d'essayer d'expliquer aux anglicans la véritable attitude de Rome à l'égard de la critique biblique (chose très malentendue ici), et aussi de montrer à ceux de votre communion que tous les anglicans ne pensent pas que cette doctrine soit erronée... Je sens que j'ai traité le sujet *on the right lines.* »

Nous voulons croire que nos frères anglicans ont apprécié ce juste diagnostic, et nous remercions vivement le Rév. Thomas M. Parker de nous avoir rappelé cette condition de toute bonne méthode : qu'une intention irénique est source de clairvoyance.

MAURICE VILLAIN.

## QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS. *Adaptation à la guerre.*

La liste des décrets-lois s'allonge...

PAUL CHANSON. *Pour un pluralisme concret.*

La réorganisation de l'Europe est à l'ordre du jour. On se préoccupe ici, plus modestement, de la réorganisation de la France d'après-guerre. C'est dès maintenant qu'il faut y réfléchir, au moins pour en dégager les lignes essentielles.

## NOTES ET CHRONIQUES

A. VIATTE. *L'Inde et la guerre.*

Espoirs et échecs de la propagande allemande.

H. GUITTON. *Chronique sociale de guerre.*

Conventions collectives et délégués du personnel.

FOLLICULUS. *La vie des journaux.*

La presse et la guerre.

*Billet de Civi*

# Adaptation à la guerre

*Il est relativement facile de dire qu'on fait la guerre. I est beaucoup plus difficile de conformer sa vie et ses habitu des aux exigences de la guerre. Et cependant, cette fois-ci nous n'avons pas été surpris par l'événement. Depuis d longs mois, depuis plusieurs années, même lorsque la pai officielle régnait, on ne parlait que de guerre. L'économi de guerre était devenue le thème courant de la plupart de discussions du temps de paix. Les spécialistes avaient pos les conditions, les possibilités et les limites de cette fameus guerre totale.*

*Nous voici maintenant au pied du mur. Nous somm bien en guerre, mais pour les grands pays belligérants d moins l'épreuve totale n'est pas encore commencée. Malgr la déclaration de guerre, malgré la mobilisation, il ne s'ag encore que d'une préparation, désormais exclusive de tout autre activité, une préparation totale de la guerre totale Nous avons bien accepté en théorie les servitudes d'une pa reille entreprise, mais en pratique nous n'avons pas encor pleinement réalisé tout ce qu'impliquait cette acceptatio*

*Sans doute, nous avons tous accepté le passage de l'éta de paix à l'état de guerre. Mais ce détachement subit d'ave nos habitudes n'est point achevé.*

*Six mois ont passé. Malgré l'attente des combats, les combats collectifs ne se sont pas produits — chez nous du moins. Nous avons été presque aussi surpris par l'absence de surprise. Et il semble que nous allons ainsi pouvoir nous stabiliser dans une vie d'attente continuée. Séparés les uns des autres, les uns condamnés à la surveillance armée, les autres à la production intensive, tous sous la menace, mais reprenant malgré cet état dangereux des habitudes de demi-confort, sans avoir besoin de nous faire violence pour atteindre la victoire.*

*Cette horreur de la violence est cependant notre plus perfide ennemi, l'allié le plus sûr de M. Hitler. Aussi faut-il rendre grâce à M. Reynaud de nous rappeler périodiquement à la raison. La tâche d'un gouvernement démocratique de guerre est de lutter sans répit contre la tentation renaissante du laisser-aller. Déjà, dans la crise, il avait fallu prêcher la pénitence. A combien plus forte raison dans la guerre! La liste des décrets-lois s'allonge. Progressivement, nous nous installons dans l'économie dirigée. En temps de paix, elle faisait l'objet de discussions académiques. Désormais, il ne s'agit plus de discuter ses mérites ou ses dangers. Elle s'impose. La guerre est le plus sûr moyen de lui faire prendre racine. Et, pour se consoler, on peut se persuader que la guerre est aussi le seul but assez simple et assez précis qui puisse légitimer une direction économique rationnelle.*

*Mais en écoutant parler l'autre soir M. Reynaud, nous étions frappés de la peine qu'il se donnait pour nous convaincre de la nécessité des sacrifices. Rien ne nous a jusqu'alors manqué. Pourquoi prévoir le pire? C'est cependant le rôle du chef de prendre par avance des décisions qui ne seront comprises qu'après coup. Le chef comprend avant la troupe qui aura à exécuter. Au moment où cette dernière exécutera, elle ne comprendra peut-être pas encore...*

*Quand on lui lance la nouvelle formule : produire plus, consommer moins, la foule a du mal à se déshabituer de la formule antithétique qui fut celle du Front populaire : produire moins, consommer davantage. L'office du blé n'avait-il pas été créé pour parer aux récoltes excédentaires? La hausse des prix n'avait-elle pas été conçue comme une an-*

*ticipation de la prospérité ? L'opinion a de la peine à se persuader qu'il faut déjà en venir au rationnement et à l'immobilisation des prix. Et cependant là est la vérité. Les mesures touchant les capitaux, les changes, le commerce extérieur, ne pouvaient pas encore frapper le grand public : elles n'étaient pas à sa portée. Elles contenaient cependant en germe les mesures relatives à la consommation individuelle. C'était une fausse fierté de ne pas croire nécessaire des formules de restriction. La guerre rationnelle que nous préparons est une entreprise qui se développe d'une manière inéluctable, et dont il faut accepter au jour le jour les nouvelles exigences.*

*Ces sacrifices comportent, toutefois, une consolation. Ils ne sont demandés que pour aboutir à un état dans lequel ils ne seront plus jamais exigés. C'est là ce qui les distingue des sacrifices réclamés dans les pays totalitaires où la guerre est un leit-motiv toujours nécessaire. Chez nous, au contraire, il y a constante antinomie entre les moyens et la fin de la guerre.*

*En allant au-devant des sacrifices, les chefs responsables de notre équilibre font leur devoir. Un sacrifice accepté par avance n'a-t-il pas une autre valeur morale qu'un sacrifice imposé après coup ? Il évite pour l'après-guerre les déformations sociales permanentes et injustes que ne manquerait pas d'engendrer une politique de facilité.*

*Nous sommes assez avertis pour faire nous aussi notre devoir. Puissions-nous avoir seulement l'assurance que cette économie administrative, paperassière et forcément tracassière, ne survivra pas à la victoire qui l'aura seule légitimée !*

CIVIS.

# Pour un pluralisme concret

La réorganisation de l'Europe — et pour cause, hélas! — est à l'ordre du jour. On se préoccupe ici, plus modestement, de la réorganisation de la France d'après-guerre. C'est dès maintenant qu'il faut y réfléchir, au moins pour en dégager les lignes essentielles.

Abstraction faite d'une révision « constitutionnelle » au sens accoutumé du mot, la France de demain peut et doit « constituer » un régime pluraliste, et c'est-à-dire, d'une part, des groupements communautaires et, d'autre part, une représentation communautaire. Nous essayerons d'esquisser le schéma d'un pluralisme concret « à la française ».

La présente chronique est consacrée à l'Organisation communautaire. La suivante, si Dieu permet, traitera de la Représentation Communautaire.

## L'Organisation communautaire

### I. — De la Constitution communautaire

Qu'est-ce qu'un Corps social, un Corps intermédiaire, une Corporation, une Communauté? — car toutes ces expressions sont synonymes... La Tour du Pin répondait : un petit État, un État dans l'État.

Réponse chevaleresque, sinon même un peu cavalière. La Communauté — exception faite du cas singulier de l'Église catholique — est autonome et non pas souveraine. L'Église, quoique souveraine, n'est d'ailleurs pas

un État. Mais la Communauté n'en assume pas moin des fonctions d'utilité publique; sa constitution est d'or dre public, et n'en déplaise aux juristes, ses prérogati ves sont des pouvoirs de droit public. La Communaut n'est pas un État dans l'État, mais il y a tout de mêm un peu... de « cela ». Car l'État, s'il est le gardien sou verain des intérêts publics, n'en est pas l'unique serv teur, ni même le premier. Le Bien Commun National es une synthèse de Biens Communs Sociaux : le bien com mun domestique, le bien commun religieux, le bien com mun culturel, le bien commun professionnel ou économ que, etc. Exprimer, promouvoir, garantir chacun de ce biens communs spécifiques, voilà la fonction des Com munautés. Ce n'est pas une fonction politique, ma c'est une fonction publique, ou, si l'on veut, d'utili publique, transcendante en tout cas à la mission du dro privé.

Cette fonction d'ordre public appelle intrinsèquem une « constitution » d'ordre public. Oh ! pas à la F culté, bien sûr ! Entre autres hérésies juridiques, n étudiants professent que l'État — Sa Majesté l'État — est le seul pouvoir constitué, la seule collectivité qui a droit aux faveurs et aux honneurs de la rubrique const tutionnelle. Le Droit administratif s'occupera des dépa tements, des communes, des établissements publics d'utilité publique. Quant aux familles, aux Églises, a universités, aux professions, etc., en un mot quant a Communautés, on renvoie ce *vulgum pecus* au berc du Droit privé, réserve faite de certaines clauses d'ord public dûment légalisées par le bon plaisir de l'État qui ne sont d'ordre public que parce que Sa Majes l'État l'a décrété, jusqu'à ce qu'il décrète le contrai La vérité, c'est que de même que l'État, pour les mêm raisons que l'État, toutes les sociétés humaines ont dr au bénéfice des assises « constitutionnelles ». — La co titution de l'Église est un chapitre du Droit constitutio nel, et soit dit sans offense aux États contemporains, chapitre est le plus ancien de tous. Que si la Comm

nauté possède une véritable constitution, elle exerce *pso facto* de véritables pouvoirs de droit public, le pouoir gouvernemental, le pouvoir législatif et le pouvoir udiciaire.

La Communauté investit sa hiérarchie et administre son patrimoine corporatif, non moins sacré que celui des ndividus. La Communauté formule sa législation, cette « *privata lex* » où La Tour du Pin se flattait de trouver l'étymologie du « privi-lège ». La Communauté institue a magistrature propre, laquelle prononcera des sentenes de droit public, sanctionnées par la police de l'État, e « bras séculier ». Le Pluralisme, c'est tout cela, c'est u moins tout cela, car on le reconnaît à ce signe formel l'une pluralité de pouvoirs sociaux qui sont de véritales autorités de droit naturel, tout autre chose, par onséquent, qu'une concession ou une délégation de l'État.

*A contrario,* ce qui spécifie le totalitarisme, c'est l'Éat omnicompétent et omnipotent qui ne connaît pas l'autre pouvoir que le Pouvoir politique — le SIEN. Si l'État totalitaire avoue — provisoirement — ses frontièes territoriales, il n'avouera jamais ses frontières sociaes, les Rubicons communautaires qui, depuis l'avènement du christianisme, ont ceinturé le Foyer, l'Église, l'Université, la Corporation, tous les corps sociaux dont es pouvoirs limitaient et délimitaient le pouvoir de l'Éat chrétien.

La Tour du Pin, dont le génie accueillait volontiers expression paradoxale, écrit que l'État n'est qu'un Mécanisme » au service des « Organismes » que sont es Communautés. La vérité sera moins péjorative. L'Éat, lui aussi, est un organisme, et dont il n'est pas uestion de contester la primauté souveraine. Mais, de même que les Communautés ne sont en définitive que es Protectorats de la personne humaine, l'État n'est, en ernière analyse, que le Protectorat des Communautés. es Communautés contribueront au Bien Commun Naonal, mais à la motion de l'État pluraliste et commu-

nautaire, ce Bien Commun National se redistribuera au profit des Communautés, et tout justement sous la forme de pouvoirs et de libertés; car « la liberté d'une association subordonnée consiste à posséder en soi-même la cause de son action, conformément à sa nature « (Taparelli, *Droit Naturel,* I, 298).

Cela dit, hâtons-nous d'en venir au concret qui met tout au point, disait l'abbé Bremond. Nous avons rappelé le schéma de la Constitution communautaire. Il s'agit maintenant de constituer les Communautés — à la manière française.

## II. — De la constitution des Communautés

Il convient d'y travailler sur un double plan, la propagande, disons mieux l'apostolat parmi nos concitoyens mobilisés ou « civils », et la requête aux pouvoirs publics. A propos de chacune de nos Communautés, nous nous poserons donc deux questions : Comment gagner l'opinion ? Comment alerter le législateur ?

### § I. *La Communauté domestique*

L'Évangile a restauré la constitution rationnelle de la Communauté domestique, la monogamie indissoluble; la chrétienté l'annexait au Droit public intangible et sacré — celui de l'Église catholique.

De nos jours, le malheur des temps nous oblige à regagner ce procès chrétien. Procédons en chrétiens, et faisons-nous tout à tous. Voici, par hypothèse, un marxiste; il est féru de matérialisme historique, on dirait plus objectivement de transformisme historique. Ce marxiste professe notamment que le régime d'appropriation des instruments de production — une superstructure juridique — doit évoluer avec la consistance de ces mêmes instruments de production : l'infrastructure éco

nomique. Jusque-là notre marxiste a raison, témoin le contexte des Encycliques. Faisons donc observer à l'interlocuteur que si l'Église professe l'intangibilité — quant à l'essentiel — de la constitution matrimoniale, c'est tout simplement parce qu'au rebours de nos instruments de production, nos instruments humains de reproduction n'évoluent pas. Le processus de la procréation est le même qu'il y a cent mille ans, et pour élever un enfant, il faut encore et toujours de vingt à vingt-cinq ans. Marx a très bien vu que l'outillage médiéval étant d'usage individuel, la propriété personnelle de l'artisan corporatif avait été rationnelle, inéluctable et, tout compte fait, bienfaisante. De là, soit dit en passant, l'hommage éclatant — trop peu connu — de Karl Marx au régime corporatif et même au régime féodal. Mais étant donné la constitution statique de la chair et du cœur — l'infrastructure de la procréation —, il est rationnel que sa superstructure juridique, la monogamie indissoluble, corresponde au processus artisanal de la génération, de l'élevage et de l'éducation domestique. Témoin l'expérience soviétique, la désorientation léniniste et les réorientations staliniennes.

Voici maintenant, romantique ou non, le théoricien de l'amour libre et du mariage purement consensuel. Montrons à ce défaitiste inconscient de la liberté, d'une part l'artillerie lourde du législateur et d'autre part le foyer chrétien, cette ligne Maginot. Lorsque Jésus dit : « L'homme ne séparera pas ce que Dieu a uni », à quel homme s'adresse-t-il ? A l'homme privé d'abord, cet époux qui ne divorcera pas. Mais ensuite, et non moins impérativement, à l'homme public, au législateur ! C'était déjà délimiter l'État. Quinze siècles durant, l'Église allait être, devant le Rubicon du Foyer, la sentinelle inexpugnable. Henri VIII d'Angleterre a divorcé; l'Église a préféré perdre un royaume, elle a sauvé des millions et des millions de foyers en maintenant la « Constitution » de la Communauté domestique.

Le mariage indissoluble est une contrainte, mais libé-

ratrice : garde la règle, la règle te gardera. Non seulement tes enfants, mais toi-même. Lorsque l'homme n'est plus le chevalier de la *domus,* il est le mercenaire de la *civitas,* et si les travailleurs de la Russie soviétique ont pu récupérer quelques libertés personnelles — le petit champ domestique, l'épargne domestique, le salaire familial, l'inviolabilité du domicile —, c'est dans la mesure où « l'émancipé » du Plan quinquennal a voulu se réengager au service du Foyer.

Abordons-nous le Français moyen qui ne sait pas grand'chose et comprend à peu près tout, c'est d'abord un dévot de la liberté et de l'égalité. Puisque tous les contrats, estime-t-il, se concluent librement, pourquoi pas le contrat conjugal? Prions notre ami de chausser ses lunettes; à défaut, passons-lui les nôtres. Le contrat « librement » conclu, cela remonte aux calendes libérales ! Du contrat de travail au contrat de vente des vins ou des blés, de l'engagement militaire à l'engagement administratif, que de contrats se concluent sous le signe « constitutionnel » d'une charte de droit public !... On peut encore aménager les entournures, mais le vêtement contractuel est d'abord un tout fait... C'est à prendre ou à laisser.

Si tous les métiers ont maintenant leur « statut », pourquoi pas le métier d'époux et de père de famille? Vous vous engagez pour « la durée des hostilités », et cela vous paraît normal. Lorsque vous contractez un mariage, vous devriez vous engager pour la durée de votre vie au service de la communauté domestique. Non point, certes, fâcheuse association d'idées, pour éterniser les hostilités domestiques, mais tout simplement pour satisfaire à l'ordre des choses, pour atteindre les fins que vous vous proposez, l'indéfectible amitié, la procréation et l'éducation des enfants, la consolidation de vos droits personnels qui s'étendront désormais aux dimensions de la famille, selon l'admirable leçon des Encycliques. Car le toit, c'est le pantographe du droit personnel.

Mais avec l'opinion, c'est le législateur qu'il faut con-
ertir, ce législateur qui, depuis 1884, a jeté au sort des
eux parlementaires — pas toujours innocents — la tu-
ique sans couture du mariage indissoluble. L'idéal, ce
erait l'abrogation pure et simple du divorce, mais le
age ne brûle pas les étapes, même aux chemins de Da-
nas — ou de Rome.

Mieux vaudrait, croyons-nous, instituer deux régimes
égaux « du » mariage, puisque nous avons bel et bien
lusieurs contrats « de » mariage.

Lorsque deux époux se marient à l'église, on dit que
e prêtre les marie. C'est une erreur. Ils ont été les mi-
istres du sacrement qu'ils se sont respectivement admi-
istré. Ils ont librement et délibérément opté pour le
nariage indissoluble, et l'Église ne fait que constater
fficiellement cette option. Elle est publique et solen-
elle. Pourquoi le Droit civil ne la retiendrait-il pas,
bstraction faite de son contenu religieux ? Les non-
hrétiens et les incroyants pourraient d'ailleurs opter
our le régime de l'indissolubilité, devant Monsieur le
Iaire. Chaque régime matrimonial aurait son statut
espectif, telle dotation de droits et de devoirs pour ceux
ui se prêtent, telle dotation pour ceux qui se donnent.
'ette justice distributive, qui choquerait-elle aujour-
'hui ? Aujourd'hui que, tout en commémorant l'aboli-
on des privilèges, nous avons établi le privilège du
ère de famille nombreuse (allocations, démobilisations
nticipées), le privilège de la mère au foyer, de la femme
n couches, de l'héritier du domaine agricole — et même
es époux qui promettent fidélité aux champs ?... Il se-
nit tout aussi rationnel de récompenser — n'ayons pas
eur des mots — les époux qui ne fondent pas le foyer
ur le sable des promesses résolutoires, mais sur le ro-
ner des serments résolus [1].

1. Le Code de la Famille rend immédiatement remboursable le
êt agricole aux jeunes époux lorsque ceux-ci divorcent. C'est
ne prime indirecte à la fidélité.

Cela fait, il resterait à réaménager ce qu'on appell assez improprement le pouvoir paternel, et qui n'est qu le pouvoir domestique, synthèse à définir du pouvo paternel et du pouvoir maternel, sinon *per accidens* c pouvoir de l'aîné des enfants.

Bornons-nous à souligner ici, sans préjudice de certa nes amodiations fiscales, successorales — et électoral — l'urgente nécessité d'instituer le pouvoir « scolaire des parents, extension implicite de leur pouvoir « dome tique ». Nous préciserons davantage à propos des Com munautés universitaires.

## § II. *Les Communautés ecclésiales*

Les Églises — le mot n'est pas confessionnel, ma institutionnel —, les Églises, ces assemblées qui se so « constituées », ont été les témoins indéfectibles du pl ralisme. A telle enseigne que pour retrouver leur vérit ble visage, il a suffi du miroir grossissant des États tot litaires. On n'imaginait pas que ces « autorités » fortement « constituées » pussent être les suprêmes r fuges et les derniers bastions des libertés humaine Mais le déluge totalitaire a submergé les groupemen inconstitués, les partis, les syndicats, les journaux, l entreprises libérales, etc., alors que les Églises — par que constituées — ont bravé la tempête et, malgré l' varie, ont continué de voguer à la façon de l'Arche Noé !

Abordons derechef notre Français moyen, l'enfa chéri du libéralisme. Ce qui l'offusquait, c'était la p tention de l'Église à je ne sais quelle reconnaissan concordataire... Quoi! est-ce que la Religion n'était p une question de conscience, donc une affaire privé Cette Église, une intruse au théâtre des personnag juridiques, cette Église autoritaire et même souverai elle avait une figure insolite — voire insolente... pape, les évêques, les curés et les moines, que dial

faisaient-ils dans cette galère du Droit constitutionnel ? L'évolution communautaire a fait ses coups de théâtre, tout a changé, les personnages et les décors — comme le château maudit que d'un signe de croix fait crouler Parsifal...

Cet État libéral, qui ne reconnaissait que les individus et les conglomérats poussiéreux des associations privées, cet État libéral a reconnu les syndicats professionnels et même les syndicats de fonctionnaires. Les associations d'utilité publique ont fait leur entrée sur la scène du Droit public, cependant que les établissements publics se costumaient — Caisses d'épargne, Bureaux de bienfaisance — en établissements plus décentralisés de Droit public. C'était hier, la République une et indivisible s'en prenait au statut religieux des Alsaciens-Lorrains. Aujourd'hui, M. Chautemps confirme leurs franchises « personnalistes » nonobstant la douloureuse émigration « territoriale ». Ce n'est là que l'avant-scène ou la scène du théâtre institutionnel. Pénétrez dans les coulisses. C'est tantôt le Ministère et tantôt le Parlement qui consulte les syndicats viticoles, les Anciens Combattants, les Académies, les associations natalistes ou familiales — ou les Missions catholiques.

Autrefois — un autrefois tout proche — les Concordats s'intégraient vaille que vaille au Droit international public, comme si l'Église était un État ou je ne sais quel super-État. Il fallait bien classer ces conventions déconcertantes, et le juriste s'en tirait toujours avec le rectificatif bon enfant des *sui generis*. A présent, tout est simplifié. Les Églises sont des Communautés, et l'Église catholique est une Église souveraine. Quant aux Concordats, ce sont des Chartes communautaires, sortes de contrats collectifs spirituels qui déterminent le statut ecclésiastique et civil des évêques, des clercs et du laïcat. Le statut des viticulteurs, des producteurs de blé, des fonctionnaires — des médecins demain —, chacun trouve aujourd'hui normal qu'il soit réglé non plus d'autorité par les Pouvoirs publics, mais par des négocia-

tions étatico-communautaires entre le Pouvoir politique d'une part et, d'autre part, telle ou telle institution plus ou moins « reconnue ».

« Les relations compliquées de l'Église et de l'État ne forment pas un phénomène merveilleux, une antilogie sociale. C'est, au contraire, un fait commun qui s'observe chaque fois qu'il y a complication de fins » (Taparelli, II, 482). Adieu le droit commun, même amodié par les ingénieux offices du Conseil d'État... Adieu ce casse-tête — et ce casse-cou — des candidats « bien-pensants », la distinction casuistique entre les lois laïques, les lois laïcisantes, les lois laïcistes et ces bonnes lois de tout repos qui ne sont plus que des lois de laïcité... Adieu les campagnes intempestives et les débats inopportuns... Le Culte public, les Biens d'Église, les Congrégations, l'Enseignement, l'Action catholique, le Mariage chrétien peut-être — pourquoi pas? — tout cela se règlera par voie concordataire, conformément au catéchisme, pardon... au code communautaire.

## § III. *Les Communautés judiciaires*

Les trois Pouvoirs, disait Montesquieu, doivent être séparés. Nous le redisons tous et nous l'avons tellement redit que la plupart des Français sont convaincus que les trois Pouvoirs de la Démocratie française sont bel et bien séparés. Il faut donc non seulement éveiller, mais secouer l'opinion, lui rappeler certains scandales qui ne remontent pas aux calendes monarchiques, l'orienter vers le régime judiciaire de la Démocratie anglaise, où l'indépendance des magistrats est légendaire.

Il faut aussi représenter à tant d'aveugles, qui n'ont des yeux que pour ne point voir, que nous avons déjà certaines ébauches de Communautés judiciaires. La magistrature consulaire, par exemple, est investie par les commerçants; la magistrature des prud'hommes est mandatée par un collège paritaire de professionnels. C

sont là de véritables magistrats de droit public, leur compétence est de règle et leurs arrêts sont exécutoires. Pourtant, aucun de ces magistrats n'est à la main de l'État. Ce n'est pas tout, car le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Le moins étatisé, le moins étatisant en tout cas de nos prétoires, c'est ce Conseil d'État dont l'indépendance est proverbiale et dont le protectorat est inestimable. C'est au Conseil d'État, soit dit en passant, que nous devons cet accord paraconcordataire qui métamorphosa les Cultuelles en Diocésaines.

Si l'on veut bien se souvenir que tous les fonctionnaires auront demain leur statut, que les magistrats bénéficient de l'inamovibilité et du privilège de juridiction, que les professeurs de l'Université, enfin, sont déjà protégés contre l'avancement ou la rétrogradation discrétionnaires, on s'apercevra que, sans nous mettre en frais d'imagination, nous trouverions dans notre droit positif ou coutumier bien des éléments de reconstitution des Communautés judiciaires, ces Communautés qui pendant des siècles, et face à l'absolutisme de la Monarchie, se sont si fièrement intitulées des « Cours souveraines ».

## § IV. *Les Communautés universitaires*

Avant la Grande Guerre — et ceci se passait dans des temps très anciens — nous brandissions un drapeau qui me paraît assez malencontreux, la Proportionnelle scolaire. Il fallait élargir le débat aux dimensions des libertés culturelles et non pas uniquement des libertés cultuelles. Ce sont tous les citoyens, en effet, croyants ou incroyants, qui ont droit au protectorat de la Communauté universitaire. Professeurs et parents, élèves et étudiants, voilà le Corps universitaire, une société de fait, un « milieu », comme dit le R. P. Renard, un « milieu » qui possède un droit naturel à se constituer en « communauté », réserve faite du contrôle équitable de l'État. Le Souverain Pontife vient de nous rappeler une fois de plus que la Famille est antérieure à l'État. L'U-

niversité l'est aussi, s'agissant des États européens, toute l'Histoire en témoigne éloquemment. La culture est humaniste, non pas antinationale, mais supranationale. Il y a des fonctions incompatibles, et la merveille historique de l'Évangile, c'est ce départ entre le Pouvoir ecclésiastique et le Pouvoir civil où Fustel de Coulanges discernait l'acte de naissance des libertés spirituelles. Si nous voulons la contre-épreuve, reprenons le miroir grossissant des États totalitaires. Qu'est-ce aujourd'hui que la culture, au pays de Gœthe et de Beethoven, au pays de Borodine et de Tolstoï?... On ne transplante pas l'arbre de l'Esprit dans les futaies de l'État. Le déraciner, c'est le condamner à mort. Il n'y a pas de culture étatiste. La séparation de l'École et de l'État, voilà donc le mot d'ordre pluraliste qui inclut mais dépasse la consigne confessionnelle. Ici comme ailleurs, demeurons réalistes et tâchons d' « analyser » certaines réalisations trop souvent inaperçues ou sous-estimées. Faites connaître autour de vous la loi de 1919 sur l'apprentissage obligatoire, cette loi si différente de la législation de 1882 sur l'écolage obligatoire. En 1882, c'est l'établissement du monopole de fait. En 1919, c'est l'intégration administrative, neutres ou confessionnels, de tous les établissements reconnus. L'État n'est que collecteur et contrôleur. Il perçoit la taxe d'apprentissage, en répartit le montant entre les établissements agréés et contrôlés. Pourquoi ne pas instituer un régime analogue en matière universitaire?

A la taxe d'apprentissage correspondrait un impôt scolaire, chaque famille payant pour cinq enfants au prorata de ses revenus, — les travailleurs bénéficiant de certaines allocations scolaires, complément rationnel des allocations familiales. Ainsi, le père de famille serait aidé quant à l'accomplissement de son devoir — et non plus exonéré comme aujourd'hui, ce qui est à la fois un leurre, puisque les contribuables paient l'enseignement prétendu gratuit, et une offense à l'honneur domestique, puisque les parents ne paient plus le pain spirituel de

:urs enfants, alors qu'ils ont l'orgueil de payer leur ain corporel, fût-ce avec le moyen des allocations fami- ales.

Les lois sociales nous ont accoutumés aux secrets de compensation, de la péréquation, de la perception pu- lique et des reversements « privés ». Par ailleurs, la écentralisation des établissements d'utilité publique ermettrait la désétatisation des Facultés de l'État, tout omme l'officialisation des associations d'utilité publique utoriserait la reconnaissance des Facultés libres. Il va e soi que je brosse un schéma rudimentaire et que le gislateur aurait à réviser notre droit positif. Magnifi- ue occasion de convier les États généraux du Corps niversitaire : le professorat, les associations de parents 'élèves et les associations d'étudiants. Une Charte uni- ersitaire aurait tôt fait de s'élaborer ainsi, le Pouvoir gislatif se réservant d'homologuer ce quasi-concordat ntre l'État souverain et l'Université autonome.

## § V. *Les Communautés culturelles*

Ce sont les associations reconnues d'utilité publique, quelques mots suffiront à leur endroit. La loi de 1901 mporte des mesures d'exception à l'égard des congré- ations. Le temps les a dévaluées, grâce à Dieu. Un oncordat réglerait équitablement la question.

S'agissant des autres associations, voici le schéma de révision communautaire :

1) Reconnaissance objective des associations requé- ntes et non plus « octroi » de faveurs selon le bon aisir de l'État.

2) Classement judicieux des associations reconnues lon l'objet (utilité philanthropique, scientifique, spor- ve, etc.) et selon le ressort (utilité nationale, régionale municipale).

3) Discrimination du statut communautaire selon la asse assignée; personnalité juridique intégrale, dégrè- ments fiscaux, etc.

## § VI. *Les Communautés économiques*

Le lecteur nous saura gré de n'évoquer que par pré-térition les redites et banalités d'usage, touchant la faillite du capitalisme et la nécessité d'instituer un régime d'économie communautaire.

Voici le schéma — immédiat et concret — du processus institutionnel.

1) Recensement économique dans le cadre des Régions économiques : professionnels et producteurs, syndicats et entreprises.

2) Inscription obligatoire des professionnels à tel syndicat de leur choix; inscription des membres des entreprises — chefferie, maîtrise, personnel — aux Secteurs de production de la Région économique.

3) Constitution à la Région : *a*) de Conseils professionnels émanant des syndicats; *b*) de Conseils communautaires émanant des entreprises.

4) Constitution, par les Conseils professionnels régionaux, de la Confédération Nationale de la Chefferie et de la Confédération Nationale du Travail.

5) Constitution, par les Conseils communautaires, de la Confédération Nationale de l'Économie.

6) Octroi progressif à toutes ces Communautés constituées des trois Pouvoirs : le Pouvoir administratif (gestion des institutions sociales), le Pouvoir législatif (chartes de travail et chartes de production) et le Pouvoir judiciaire (Tribunaux du travail et Commissions d'arbitrage).

L'essentiel, ici comme ailleurs et peut-être plus qu'ailleurs, est de ne point mettre la charrue devant les bœufs, de ne pas commencer par définir tout de go les attributions précises de ces Communautés, ce qui n'est au pouvoir de personne, fût-il un Newton de l'astronomie économique. L'Économie ne doit être ni dirigée, ni planifiée, mais, tout d'abord, « constituée ».

## Conclusions

Nous nous étions promis de constituer un pluralisme oncret à la française. Y sommes-nous parvenus, quant l'essentiel ?

Les fonctions éminentes de l'organisme social sont fonction domestique, ecclésiastique, judiciaire, uni-ersitaire, culturelle et économique.

A chacune de ces fonctions est désormais affectée une ommunauté « constituée » qui exerce de véritables ouvoirs de droit public, des pouvoirs « communau-ires ».

*Ipso facto* — c'est ce que nous voulions — la compé-nce de l'État est délimitée, abstraction faite de sa pro-re constitution politique.

S'agissant de gouverner, de coordonner, de protéger de distribuer les droits personnels, nous n'avons plus faire au monisme de l'État totalitaire, mais au plura-sme de la Nation communautaire.

A quoi bon ? s'éploreront les libéraux impénitents, uisque de toute façon, d'ordre de l'État ou d'ordre des ommunautés, la liberté de l'individu sera bel et bien glementée.

Sans question. Mais s'il y a des entraves liberticides, y a des lois libératrices. Thomas d'Aquin définit la loi mme une règle de raison, formulée par l'autorité com-tente en vue du bien commun. Cette règle de raison saurait être dégagée par une seule autorité, d'une rt à cause de la complexité et de la diversité des acti-tés sociales, d'autre part du fait que certaines fonc-ons gouvernementales sont incompatibles : A César qui est à César, aux Communautés ce qui est aux ommunautés, à Dieu ce qui est à Dieu.

Le chef-d'œuvre social de l'Évangile, c'est la trilogie l'il a posée dès l'abord : Église, Famille, État, trilogie e la chrétienté devait tout naturellement développer

jusqu'au pluralisme, les Communautés n'étant, au fon que de grandes familles sociales.

Bergson voit dans le christianisme le passage « clos » à l'ouvert : il n'y a plus ni juif, ni grec, romain, ni barbare, vous êtes tous frères en Jésu Christ. C'est incontestable. Mais sous l'angle instit tionnel, il serait tout aussi vrai d'avancer que le christi nisme a marqué le passage de l' « ouvert » au « clos le judicieux cloisonnement de la Société totalitaire, constitution d'une pluralité de sociétés au sein de la S ciété, chacune de ces sociétés ayant ses frontières jouissant du privilège de la « clôture », selon le m canonique des communautés monastiques.

Pas de liberté sans clôture, la clôture du Foyer, clôture de l'Université, la clôture de la Corporation pr fessionnelle, etc... Ce qui garde le miel, ce n'est pas ruche, c'est l'alvéole.

C'est parce que la Communauté est une clôture qu'el est une autorité libératrice, étant donné que cette cl ture garantit sa compétence, stimule sa bienveillance spécifie ses fonctions.

Pourquoi l'Église est-elle compétente en matière re gieuse? Parce que sa hiérarchie est clôturée. Donnez l'Église une constitution civile, faites nommer les évêques par les fidèles, ou pis encore par le suffrage indiff rencié des citoyens, comme y prétendait la Révolutio votre Église cessera d'être une clôture, et que sera compétence?

Pourquoi le Corps professionnel est-il bienveillan Parce qu'il se compose des gens de même métier, qu est donc une clôture, lui aussi, et que, toutes choses égales par ailleurs, « l'autorité particulière connaît mieu ceux qui lui sont soumis et s'en occupe davantage (Taparelli, I, 297).

Pourquoi enfin, pourquoi cette autorité « communa taire » est-elle intrinsèquement et extrinsèquement émancipatrice?... Parce que, de par sa structure intrinsèqu son homogénéité « prédispose sa hiérarchie à procur

e bien social, alors même qu'en raison de ses passions, elle serait tentée de déroger » (Taparelli, I, 481). La Communauté est une quasi-Fraternité, une pseudo-Confrérie, et, selon la juste observation de La Tour du Pin, orsque des frères se proposent une règle, ils ne s'imposent qu'un minimum de contraintes.

Marx et Proudhon prétendaient abolir l'État et sa police. Cette utopie caricature une profonde vérité, à savoir que les institutions sont d'autant plus rationnelles qu'elles exigent moins le soutien du droit pénal : « Le grand art du législateur, a dit J.-B. Say, doit être non pas de vouloir que l'on fasse, mais de faire que l'on veuille. » Au sein de la Communauté, la bienveillance est bilatérale, un commandement tutélaire, une obéissance empressée.

Ce n'est pas tout. Extrinsèquement, étant donnée la spécificité de ses fonctions, et par conséquent la délimitation de ses attributions, la Communauté, par définition même, échappe aux déviations du totalitarisme. La Communauté économique s'ordonne aux intérêts privés; ses règles ont pour fin la richesse et le bien-être et non point l'établissement et la perception des impôts. Elle résistera donc, au besoin, aux prétentions abusives de la fiscalité totalitaire, alors que le confusionnisme communiste dévoue le producteur à toutes les exactions du « quinquennalisme ». Que si la Communauté abuse pourtant de ses propres pouvoirs, l'individu pourra recourir à l'arbitrage du Pouvoir politique, en appeler de l'autonomie mal informée à la souveraineté mieux informée, procédure que le totalitarisme exclut par définition même. C'est tout autre chose, par conséquent, que d'être tyrannisé par le Moloch de l'État totalitaire ou d'être gouverné par le pluralisme de l'État communautaire. Pour défendre la personne humaine, il ne suffit pas de promulguer une « Déclaration des Droits de l'Homme », la déclaration des droits du pot de terre en face de l'État pot de fer.

Montesquieu professait à bon escient que le seul Pou-

voir est capable d'arrêter le Pouvoir : « Lorsqu'un même droit, reprend Taparelli, est commun à des ordres de citoyens, à la Noblesse, par exemple, au Clergé, aux Universités, ces ordres, qui réunissent au droit la puissance de le soutenir, deviennent en réalité, par la nature même des choses, de véritables corps politiques et des garanties de libertés pour le peuple » (I, 467).

La justice distributive crédite les droits et non pas les forces, nous le proclamons hautement, mais en ce bas monde, il convient que la distribution des forces corresponde à la distribution des droits. L'État dispose de l'armée, de la police, de la législation et de l'administration. C'est bien le moins que les Communautés disposent d'une autorité constituée défendue par le bastion de la Propriété communautaire.

Michelet disait que l'homme appartient corps et âme à l'État, ce qui était reconnaître le totalitarisme démocratique du *Contrat social* et préparer les voies au totalitarisme dictatorial du bonapartisme ou du nazisme.

Mais la vérité, c'est que « la Société n'est qu'un moyen destiné à venir en aide aux individus, et non pas une fin proprement dite. Lorsqu'on affirme que le bien privé de l'individu doit être subordonné au bien social, on entend parler d'un seul individu par rapport à tous les autres. Mais il est fort à propos d'ajouter aussitôt que la mesure du bien social est le bien qui rejaillit sur l'ensemble des individus, ce qui écarte les utopies platoniciennes de ceux qui font de l'État une idole, un Moloch dévorant ses adorateurs, et qui n'hésitent pas à exposer les peuples à tous les hasards, pourvu qu'ils obtiennent le bien-être de l'État » (Taparelli, I, 305).

Pratiquement, c'est le Droit communautaire — lui seul — qui peut ajuster les droits de la personne aux droits de la collectivité, car il « pluralise » les pouvoirs et fonde l'autorité sur le service objectif des besoins, des aspirations et des intérêts que la vie ne réduit pas au commun dénominateur du politique.

Au concret — comme toujours — le problème n'en est

pas moins complexe et délicat. Les Communautés ressemblent à des États, mais elles ne sont pas des États. Il s'agit donc de les articuler, de les intégrer à l'État : « La société subordonnée doit conserver sa propre unité, de manière à demeurer unie à la société générale, et celle-ci doit travailler à son unité propre, de manière à ne pas détruire l'unité de la société subordonnée » (Taparelli, I, 292).

C'est toute la question de la « Représentation communautaire » à quoi nous consacrerons notre prochaine chronique.

PAUL CHANSON.

# L'Inde et la guerre

Plus on s'éloigne d'Europe, et plus nos questions européennes se discutent en fonction d'intérêts particuliers. La perspective se brouille, c'est assez naturel pour nous aussi, les questions d'Extrême-Orient n'ont-elles pas reculé, depuis la guerre, dans un lointain prodigieux, même aux yeux de ceux qui s'y intéressent et ne jugent pas indifférent qu'elles soient résolues dans un esprit d'équité ? Ce qui nous occupe avant tout, c'est de savoir leurs incidences sur notre propre destin. Je voudrais examiner à ce point de vue, successivement, les affaires des Indes et celles du monde sino-japonais.

On connaît les données du problème indien : un territoire immense, aussi peuplé que notre continent, où se coudoient les races et les croyances les plus diverses; des princes, qui tiennent à leurs prérogatives, à côté de provinces britanniques; des mystiques et des sorciers; un petit nombre d'intellectuels aussi cultivés que nous, et impatients de se gouverner eux-mêmes, auprès d'une masse illettrée; des castes fermées; des haines religieuses : pays de tous les contrastes, sans oublier celui qui demeure le plus saisissant, la passivité de ces trois cent cinquante millions d'hommes sous l'autorité de quelques milliers d'Anglais qu'ils n'aiment pas... Un parti le Congrès, demande l'indépendance, ou tout au moins le statut de Dominion; on le lui a promis, sans préciser l'échéance; périodiquement, il est question de la hâter mais toujours les rivalités indigènes constituent la pierre d'achoppement.

Cette situation n'allait-elle pas se prêter merveilleusement aux pêcheurs en eau trouble ? Il n'en a rien été. Le docteur Schacht, parcourant les Indes l'été dernier, n'a rencontré nulle part qu'un accueil glacial. C'est que le

ongrès, dans son ensemble, n'est pas un parti révolu-
onnaire, mais réformiste et démocratique : un seul de
es membres influents, M. Subhas Chandre Bosc, a paru
nté par l'hitlérisme, et son attitude lui a coûté la prési-
ence du Comité central, qu'il assumait; Moscou pou-
ait fasciner davantage, et le pandit Jawaharlat Nehru,
ntre autres, ne se montrait pas tout à fait insensible,
aguère, à la mystique du Front populaire, mais Nehru
omme ses associés restent les disciples de Gandhi, et
omment imaginer abîme plus profond que celui qui
épare l'apôtre de la non-violence et les terroristes rou-
es? Staline le sait bien : il parle de Gandhi avec le
ême mépris outrageant que de M. Léon Blum; Nehru
omme Léon Blum ont pu croire un instant que Staline
enait à eux, mais se sont libérés lorsqu'ils ont vu qu'il
agissait au contraire de les attirer à lui... Le drame
hèque, le drame polonais, ont suscité l'horreur géné-
ale; le premier mouvement a été de mettre l'Inde entière
u service de l'Empire britannique contre l'agression.
Le second mouvement a été moins bon. L'occasion ne
offre-t-elle pas, se sont dit les congressistes, de poser
os conditions, et n'obtiendrons-nous pas, en marchan-
ant notre concours, la réalisation immédiate de notre
rogramme? Que l'Angleterre montre sa sincérité. Elle
t se battre pour la liberté des peuples, qu'elle nous
ccorde la nôtre. Nous sommes prêts à nous aligner à
s côtés avec toutes nos ressources, mais nous enten-
ons en décider nous-mêmes, comme l'ont fait le Canada,
Afrique du Sud, bref les Dominions; en nous l'accor-
ant, accélérez l'exécution de vos promesses. Telle est la
bstance des résolutions adoptées à Wardha le 14 sep-
mbre et le 9 octobre. Elles devaient provoquer une
ise assez sérieuse.

Il ne dépendait pas de l'autorité britannique, en effet,
leur donner entière satisfaction. En admettant, comme
est probable, que le Congrès représente la majorité des
tellectuels hindouistes, encore reste-t-il d'autres élé-

ments qui ne sauraient être négligés. Le Congrès vise l'unification du pays par la disparition des principauté indigènes : or les rajahs, comme en 1914, se sont mi immédiatement à la disposition de la Couronne, dans u bel élan de loyalisme. Et surtout, avant d'accepter la lo du nombre, les soixante-dix millions de Musulmans ex gent des garanties : toute politique qui les soumettra aux deux cent cinquane millions d'hindouistes éveillera dans l'Islam entier de profonds ressentiments.

« L'Inde veut oublier le passé de conflit et tendre s main en camarade. Mais elle ne peut le faire que comm une nation libre et en termes d'égalité... Son invitatio au gouvernement britannique est adressée au nom d tous ceux qui dans le monde croient à la paix, à la liberté à la démocratie » (Résolution du Congrès). — « L'As semblée musulmane estime... que le système démocrat que parlementaire de la constitution présente a échou et est entièrement inadapté aux conditions et au génie d peuple, et par conséquent... que tout le problème de l constitution future de l'Inde fût revu dans son ensemb et que le gouvernement britannique ne dût prend aucun engagement en principe ou autrement sans l'ap probation et le consentement de la Ligue musulman pan-indienne... » Pris entre ces revendications contra dictoires, que vouliez-vous que fît le vice-roi, sinon d'a journer le débat à des temps plus sereins, et de confron ter, en attendant, les parties adverses, afin de voir s' existe quelque terrain d'entente provisoire?

Ah! monsieur Hitler, comme votre méthode est plu aisée! comme vous auriez vite fait de sabrer, sans vou soucier des brailleries ou des chamailleries des peuple inférieurs! Comme un bon petit camp de concentratio vous mettrait à la raison les récalcitrants! Mais comm aussi « l'impérialisme britannique » diffère du vôtre Devant les menaces de désordre, le vice-roi lord Linlit gow a tenu bon; dans les provinces où les ministère congressistes démissionnaient, il a gouverné par décret: il n'a pas cessé, cependant, de préparer une solutio

avec une persévérance que le *New York Times* qualifiait de « most statemanslike », très digne d'un homme d'État. Et il trouve dès à présent sa récompense dans la confiance de ses partenaires. Résumant la situation, il y a quelques semaines, il confirmait que le seul obstacle au statut de Dominion tenait au désaccord parmi les partis politiques des Indes; et Gandhi de répondre : « Je n'ai pas perdu foi dans la Grande-Bretagne. Je crois à la dernière déclaration de lord Linlithgow. Je crois en sa sincérité. » Un tel acte de foi, sous la plume d'un tel homme, constitue le plus beau certificat que nation coloniale ait jamais reçu.

La politique anglaise, aux Indes, a pu avoir ses inconséquences et ses torts. Et la complexité du problème donnera lieu sans doute, longtemps encore, à des heurts. Si l'Angleterre a devancé la France dans la mise en valeur des terres vierges, elle n'a pas toujours fait preuve de la même psychologie dans ses rapports avec les indigènes. Mais elle s'inspire du même idéal humain. M. Goebbels peut bien nous objecter les Indes : qu'il y aille voir. Qu'il y apprenne le secret de régner par la persuasion, de faire progresser les races sujettes sans brûler les étapes, d'élever la discussion sur le plan moral dans le respect de l'interlocuteur. Qu'il y prenne, chez Gandhi comme chez lord Linlithgow ou jadis chez lord Halifax, des leçons de décence et de civilisation. Ou plutôt, qu'une armée soviétique encadrée par ses officiers apparaisse aux frontières afghanes : qu'elle débouche, par impossible, sur le col de Khyber; qu'elle appelle la péninsule à la liberté : sauf quelques rares agitateurs et quelques tribus de pillards encore insoumises, l'unanimité se ferait pour la repousser, et les plus fougueux apôtres de l'indépendance ne seraient pas les derniers à comprendre que le « raj » britannique vaut infiniment mieux pour eux que les « Führers » hitléro-staliniens.

AUGUSTE VIATTE.

## CHRONIQUE SOCIALE DE GUERRE

# Conventions collectives et délégués du personnel

Il est heureusement beaucoup question de collaboration sociale depuis le début de ces hostilités. A la réunion de son comité national confédéral, le 14 janvier dernier, la C.G.T. a affirmé sa nouvelle orientation. Les patrons avaient signé en vaincus les accords Matignon, voici qu'à l'appel de M. Dautry les salariés ont signé avec bonne humeur les accords Majestic. La guerre a obligé le syndicalisme à réformer son langage et ses habitudes. Au lieu de s'opposer, il veut désormais collaborer, travailler en commun avec les patrons humains et compréhensifs.

C'est qu'il n'y aurait pas de conquête sociale véritable dans un monde international périodiquement victime de nouvelles oppressions. Et la victoire qui purifiera ce monde suppose évidemment l'harmonie sociale intérieure au sein des nations qui mènent le bon combat. Tous les Français peut-être autrefois opposés l'ont senti. Le gouvernement a ratifié ce sentiment. Le décret-loi du 10 novembre, publié au *Journal officiel* du 16 novembre, a notamment adapté aux nécessités de la guerre deux des institutions qui contribuent au règne de la bonne entente sociale : les conventions collectives et les délégués du personnel.

*
* *

Les conventions collectives demeurent en vigueur pendant la durée des hostilités. Pourquoi, en effet, aurait-on renoncé en temps de guerre aux avantages certains présentés par

s accords librement conclus entre les membres de la ofession ? La convention collective n'est-elle pas la source plus sûre du droit professionnel moderne ? Sans doute n élaboration n'a pas toujours été sans quelque heurt intérêts opposés. Mais c'est ce qui fait après coup sa va-ur. Chaque partie a défendu loyalement sa cause. De cette scussion parfois ardente, il est résulté un traité qui n'a s la fragilité des décisions imposées par la force. De telles cisions ne peuvent, en effet, se maintenir que par cette rce qui leur a donné naissance.

La convention collective puise, au contraire, dans la li-rté des consentements recueillis le principal de son effi-cité. La consécration que l'État vient donner après coup à convention en la rendant obligatoire pour toute la profes-on ne fait que renforcer une valeur qui tient à l'accord s intéressés. L'État n'est pas créateur de droit. Il se borne reconnaître un droit qui se dégage d'abord au sein de la ofession organisée.

La guerre a-t-elle modifié cet état de choses ?

Le propre d'une convention librement formée est de pou-ir être librement révisée. Si les organisations intéressées uvent, malgré l'état de guerre, se réunir, confronter leurs uveaux points de vue et conclure librement un nouvel cord, alors rien n'est changé au régime du temps de paix, condition toutefois qu'il ne s'agisse pas d'établissement vaillant pour la défense nationale.

Mais cet idéal du temps de paix est malheureusement xception du temps de guerre. La guerre, qui est une reuve de force, oblige à réintroduire la notion même de ntrainte dans un domaine où elle devrait normalement re absente. Le gouvernement responsable de la victoire méfie alors de tous les changements qui risqueraient de rturber l'équilibre des forces nationales. Il ne veut pas sser s'opérer sans lui une modification des conditions du vail.

A cet effet, les établissements industriels sont, comme en tière de bénéfices, répartis en deux secteurs. Dans le sec-ur libre, comprenant les établissements ne travaillant pas ur la défense nationale, la révision des conventions col-tives est possible, mais elle ne l'est plus librement. Elle alors ou provoquée ou imposée. La révision ne peut être

provoquée, à la demande d'une des parties intéressées, « qu si l'économie du contrat a été bouleversée par des circon tances *imprévisibles* ». C'est ici l'application d'une notio qui a fait couler beaucoup d'encre en droit administratif celle d'imprévision. La guerre est par excellence une épo que où règne l'imprévision. Les contractants n'ont jama pu tout prévoir. C'est pourquoi, si l'imprévision se réalis une demande de révision est adressée à une commission su périeure dont la composition est calquée sur celle de la Co Supérieure d'arbitrage du temps de paix. Comme cette com mission ne comprend que des fonctionnaires de marqu l'État est seul juge de l'opportunité de la révision. Sa doute la commission peut-elle impartir un délai aux orga nisations intéressées pour se mettre d'accord sur les clauso nouvelles qu'elle a élaborées. Mais, en fin de compte, la d cision appartient au ministre du Travail. Aucun recou n'est admis.

La révision peut être aussi imposée d'office par le mini tre lorsque les clauses d'une convention lui paraissent in compatibles avec les nécessités de la production.

Enfin, dans le secteur de guerre comprenant les établi sements travaillant pour la défense nationale au sens stric la révision des conventions collectives est purement et sim plement prohibée. Les conditions du travail sont stabilisée à la date du 1er septembre 1939. Seuls les ministres intére sés pourront les modifier après avis de la commission sup rieure. Ici l'équilibre qui paraît le plus sûr à l'État est u équilibre statique, excluant la libre intervention des pa ties en cause.

Ainsi l'idéal représenté par la convention collective n'e plus exactement respecté au fur et à mesure que l'on pass de la révision spontanée à la révision provoquée ou imp sée, et surtout à la révision prohibée. Il n'y a pas là de qu se scandaliser. L'économie de guerre ne peut pas exalter l libertés. Elle ne veut cependant pas les anéantir. Elle do surtout les discipliner.

Mais là où la profession est dépourvue de ses membres l plus actifs, les discussions qui précèdent la conclusion d'u accord et qui font sa valeur future deviennent difficiles. I où ces discussions resteraient possibles, elles pourraient ri quer de perturber la production. La paix sociale qui do

égner en temps de guerre internationale est donc une paix ont l'État fixe les conditions. L'essentiel est que les intéssés sachent adhérer à ces conditions qu'ils n'ont cependant pas eux-mêmes discutées. Cette libre adhésion supplée nsi en quelque sorte aux discussions qu'ils reprendront ne fois la paix totale établie.

*
* *

Est-ce à dire qu'en dehors des révisions amiables des conentions collectives, le Code du travail de guerre n'ait pas nservé un rôle à la collaboration active entre patrons et ıvriers ? Heureusement pas. Le décret-loi du 10 novembre en effet réaménagé une institution de liaison sociale qui t précisément née pendant la dernière guerre : celle des élégués du personnel.

C'était en 1917. Le lointain prédécesseur de M. Dautry, . Albert Thomas, répondant alors aux désirs du Comité nfédéral des syndicats, avait prescrit l'institution des dégués dans les fabrications d'armement. Le contact humain rmanent entre les chefs d'usines et les travailleurs avait ru une des conditions indispensables au rendement. institution n'avait pas eu un succès immédiat et général. fallut attendre le décret-loi du 12 novembre 1938, un des crets promulgués au lendemain de Munich, pour voir reître l'importance des délégués. Le décret-loi de 1939 met ı au mandat des délégués actuellement en fonction, mais n'est pas du tout pour mettre en sommeil une institon qu'il reconnaît bienfaisante. C'est pour modifier le ode de représentation.

Jusqu'alors les délégués étaient élus par leurs pairs. Démais ils ne le seront plus. Les délégués en fonction comenaient dans leurs rangs des hommes qui, « ouvertement de façon déguisée », se réclament encore des formations mmunistes dissoutes par le décret du 26 septembre. D'au- part, et pour les raisons mêmes qui ont poussé à la moîcation du statut des conventions collectives, le gouvernent n'a pas cru possible de procéder à de nouvelles élecns. Le principe électif ne convient pas au temps de erre. Les électeurs sont dispersés, et là où ils restent

groupés les compétitions électorales pourraient être un source d'agitation.

Pour maintenir l'institution, pour la purifier, sans fai jouer le principe de l'élection, le décret-loi a fait appel a principe de la désignation par les soins de la ou des organ sations ouvrières légales les plus représentatives. La désign tion est faite pour la durée des hostilités dans tout établi sement occupant au moins cent salariés, à raison de tro titulaires et trois suppléants jusqu'à mille salariés. Les dél gués devront n'avoir appartenu à aucune des formatio communistes dissoutes.

Leur mission n'a pas changé. Ils restent les traits d'unic entre les salariés, les salariants et l'inspection du travai Ils transmettent les doléances. Ils veillent à l'hygiène et à sécurité. En un temps où la production devient plus ex geante, et où on ne parle que de rapidité et de rendemen il importe qu'à aucun moment, surtout dans l'accélératic de l'effort, on n'abuse de la personne des travailleurs.

Ce nouveau régime des délégués semble donc appelé maintenir une collaboration agissante entre les membr de la profession. Faut-il cependant se féliciter avec le go vernement d'avoir substitué le principe de la désignation celui de l'élection ? Cela dépendra de la manière dont se appliquée la formule ambiguë d'organisation la plus repr sentative. Que tout le pouvoir professionnel soit désorma canalisé à travers l'institution syndicale, nous ne nous refusons pas, à condition toutefois que le pluralisme sync cal soit toujours respecté. En tout cas, si le Führer ava espéré trouver dans certains syndicalistes des alliés invis bles, destinés à désagréger par le dedans le pays qu'il n'o pas encore attaquer par le dehors, il doit s'apercevoir a jourd'hui de sa bévue.

*
* *

La guerre a eu l'heureux effet de calmer les antagonism sociaux. Il ne faudrait pas croire cependant qu'elle les a supprimés. Si les syndicats ont changé de tactique, c'e pour ne pas compromettre la conduite victorieuse des hos lités. La notion de nation l'emporte sur l'idée de class Cette éclipse pourrait ne pas être définitive. La collabor

ion de guerre ne doit pas être évidemment une façade rompeuse derrière laquelle les oppositions d'intérêts ou de oints de vue reparaîtraient aussitôt le péril extérieur surnonté.

Si la voix professionnelle a dû se taire, ce n'est évidemnent qu'à regret et pour le temps seulement où ce renonement est indispensable au salut national. Mais comme les ations alliées combattent à l'extérieur pour l'idéal que le rai syndicalisme défend à l'intérieur, cette identité d'obectifs est tout de même le meilleur gage de la victoire umaine d'où dépendra la valeur du monde de demain.

HENRI GUITTON.

# LA VIE DES JOURNAUX

## La presse et la guerre

On pouvait se demander si la guerre soutenue contre une utocratie qui tient tout en mains, presse comprise, n'oblierait pas un gouvernement français à prendre, lui aussi, evant l'événement des mesures totalitaires. On ne pourait pas jurer que nul n'y a pensé; il y avait là une tentaon forte; on y a résisté, avec raison, croyons-nous, parce ue l'on a fort bien compris qu'en France l'opinion se displinait mieux par elle-même, avec quelques directives, ue par les voies officielles.

La guerre nous a donc laissé notre presse, sauf des modications de publication et de présentation dont nous donerons les principales caractéristiques. Les disparitions, res dans la presse quotidienne, furent plus nombreuses armi les revues; mais, comme nous le verrons plus loin, our un bon nombre l'éclipse fut de courte durée.

A Paris, la presse quotidienne se retrouva presque au complet. On signalerait des disparitions comme celle de *La République*, de M. Émile Roche, regrettable parce qu'elle apportait au concert politique sa note particulière. Plus importantes ont été les disparitions, mais par voie de suppression, celles-là, de *L'Humanité* et de *Ce Soir*. Elles étaient inévitables et nous ne les regretterons pas. On remarquera que la chute des feuilles avait été plus abondante en 1914 : la guerre porta le coup dernier à notre antique et si respectable *Gazette de France*, à *l'Aurore*, au *Gil Blas*, à *l'Autorité*, au *Soleil*, à *l'Univers* (celui de l'abbé Lecigne). Plus heureux que tous ces journaux, *Le Rappel*, avec Edmond du Mesnil, suspendu à la déclaration de guerre, put reparaître avant la fin même des hostilités pour un sursis de quelques années.

En province, où les conditions de la presse sont différentes et relativement meilleures, la plupart des journaux firent face à des difficultés assurément nombreuses, mais point insurmontables. Des situations imprévues se présentèrent : *L'Abeille de Ternoise*, par exemple, ne put paraître parce que son imprimerie se trouvait sans ouvriers ; un journal qui comptait cent neuf ans d'existence, *Le Courrier de l'Allier*, à Moulins, suspendit sa publication parce que son directeur et la grande majorité de ses ouvriers étaient mobilisés. Ailleurs, des situations locales amenèrent des dénouements plus rapides qu'il n'était prévu. On n'a d'ailleurs pas manqué de courage : à Nantes, où le quotidien catholique *L'Écho de la Loire* disparut non à la mobilisation, mais au début de janvier 1940, on le remplaça en quelques semaines par un nouveau quotidien catholique *L'Éclaireur de l'Ouest*.

Sauf réapparitions possibles, la guerre n'en fut pas moins fatale à une cinquantaine environ de journaux de province.

*
* *

Une des revues qui semblent emportées par la tourmente s'intitulait : *Vivre d'abord*. Encore en faut-il les moyens. Autorisés à durer, la situation matérielle des journaux pesait et pose toujours les problèmes les plus redoutables.

Les nécessaires économies de papier firent ordonner de

mpressions de pages allant du tiers à la moitié du papier
nployé avant la guerre. Il reste à nos journaux quatre
ges, et ils peuvent paraître certains jours sur six : gros
ogrès sur 1914, où tous les journaux furent réduits à
ux pages, où la *Patrie* en 1917 se tirait sur format de pa-
er à lettres pour ne pas augmenter son prix de 10 cen-
nes.

Mais la guerre amena une disparition brusque et quasi
nérale de la publicité industrielle et commerciale. Les
ites d'une politique socialisante se firent terriblement
ntir, les grosses entreprises se trouvant sans réserves ou
bituées à tirer des ressources d'une autre voie que l'appel
public. Il ne resta guère aux journaux, pendant quel-
e temps, qu'une publicité d'État, utile et patriotique,
ais insuffisante à elle seule.

D'autre part, le prix du papier s'éleva brusquement dans
s proportions massives. Les journaux servis par abonne-
ent eurent à souffrir d'une manière sensible de la désor-
nisation des services postaux qui suivit la mobilisation.
s quotidiens arrivant par paquets avec cinq ou six jours
retard, cela n'est supportable qu'aux colonies ! Enfin, les
ouvements de populations désorganisèrent la clientèle
acheteurs. Malaise le plus momentané de tous, mais en-
e désagréable et coûteux.

Ajoutons la censure, compliquée de la concurrence de la
lio.

La censure n'avait pas trop gêné la vente des journaux
ndant la guerre de 1914. Théoriquement, l'existence du
mmuniqué interdit à chaque journal de donner des in-
mations personnelles ; il semble donc qu'ils vont être
ıs identiques: Mais point. Les journaux entourèrent le
nmuniqué de considérations stratégiques, par des rédac-
ırs plus ou moins militaires[1]. Ensuite, et presque sur-
ıt, chaque journal avait sa tribune morale d'où le lecteur
endait la bonne parole : et on sait le retentissement des
icles d'Albert de Mun à *L'Écho de Paris* ! Quelques repor-
es et le feuilleton faisaient le reste avec l'habitude et ce

. Henry Bidou, pour être civil, n'en fut pas moins l'un des
illeurs.

besoin de lire le journal qui est parfois une heureuse for de la paresse (ou de l'emploi agréable du loisir).

Au début de la guerre de 1914, bon nombre de journa coûtaient encore un sou, centième partie de la journée travail d'un ouvrier non qualifié aussi bien que du p d'un poulet; on achetait volontiers le journal d'infor tions et le journal d'opinion à Paris, comme en provi un journal parisien et un journal local. Aujourd'hui, journaux sont à 50 centimes, et si ce prix est insuffis pour les faire vivre, le public estime, à tort ou à rais qu'il est trop lourd pour une simple et rapide lecture.

Son abstention lui est alors d'autant facilitée qu'il re les nouvelles directement et avec une rapidité plus gra par la radio. La radio s'est trouvée, quant à elle, imméd tement centralisée entre les mains de l'État dès la décl tion de guerre, selon un mouvement préparé depuis lo temps. Les postes privés devaient disparaître; s'ils réu rent à se garder en position active, ils durent transme les mêmes informations que la radio d'État. La T.S.F. d nait donc l'instrument préférentiel du pouvoir; cet ét nant moyen de communication reçut la primeur des gra discours de la guerre; les chefs d'État utilisèrent avec dilection cette tribune sur l'innombrable, plutôt que tribunes classiques du parlement, des banquets ou des clarations à la presse.

Certes, un régime de la radio improvisé à la déclara de guerre et confié à des hommes débutants risquait de satisfaire le public, ce qui fut en effet; considérons p tant qu'un public insatisfait à la radio peut néanmoins un public comblé... Ne pouvant offrir des programmes donnés et attachants, les dirigeants de la radio n'en saient pas moins du zèle pour donner beaucoup, comme repas improvisé fait amener sur la table les denrées d halle. Déclarations, reportages, messages, la radio satu l'auditeur des actualités de l'instant. Ajoutez à cela émissions étrangères, certains écoutant volontiers les i mations données par la Suisse, l'Italie et la Belgique surtout les informations données en français par la B. anglaise, réputées avec raison comme les meilleures la forme la plus précise et la plus agréable.

Le journal a — heureusement pour notre hygiène i

ctuelle — des moyens de lutter; ces moyens se sont trou-
s réduits par la guerre. Ce que coupe la censure dans les
nissions radiophoniques est invisible; le journal étale ses
ancs : je sais bien qu'il n'en est pas toujours fâché, car il
onne ainsi l'impression de dire des choses importantes ;
utefois, quand des articles entiers disparaissent (*L'Écho
u Centre*, de Blois, connut ainsi un blanc magnifique sous
titre : *Éclaircies*), quand les deux leaders de Léon Bailby
de Fernand-Laurent sont coupés, du titre compris jus-
u'à la signature non incluse, dans le même numéro du
*our*, quand telle page du *Courrier Audomarois*, à Saint-
mer, est blanche à peu près aux deux tiers, le lecteur n'é-
rouve pas toujours qu'il en a pour son argent.

Ajoutez une censure spéciale des clichés, sans doute né-
ssaire, mais qui fut des plus gênantes parce que sa tâche
fficile la rendait aisément excessive.

Or, les journaux, disposant de peu de réserves, furent
bligés à de lourdes économies, outre celle de leur réduc-
on de format. Le *Journal des Débats* supprima son nu-
éro du dimanche. Presque partout les collaborations exté-
eures furent suspendues. Au *Temps*, par exemple, on
terrompit le feuilleton littéraire d'André Thérive, les
ronniques musicales et cinématographiques d'Émile Vuil-
rmoz. Économies sans doute nécessaires, mais tout autant
ineuses, puisque après la contrainte de la censure elles
ivaient le journal d'une bonne part de ce qui constitue sa
ysionomie personnelle. L'Association de la Critique litté-
ire intervint intelligemment et utilement. Nos journaux
nt déjà si envahis par la matière que la suppression de
urs rares ouvertures intellectuelles était profondément dé-
orable.

Dans une guerre comme celle qui est aujourd'hui enta-
ée, comment ne pas penser que la presse française nous
orésente à l'étranger, et que toute diminution qu'elle
bit limite notre influence et donne des arguments contre
us ? Notre presse est déjà loin d'être suffisante sur le plan
ternational. On ne peut que déplorer ce qui l'affaiblit
core.

*
* *

Ces perspectives dangereuses ne sont pas restées inaper-
es. Certaines agences étrangères ne les ont que trop soi-

gneusement notées, fût-ce avec un accent de pitié. M. A chimbaud, député de la Drôme, déposa un rapport à sous-commission des Finances, assez alarmant pour que texte intégral n'en ait pas été publié, et qu'on ait dû contenter d'un résumé d'ailleurs édifiant. M. Archimbau déclarait que si la situation continuait, dans six mois l'im mense majorité des journaux français serait en voie de di parition... Pessimisme, certes, mais qui n'est pas sans fo dements. Quelques mesures ont été prises ou le seront q peuvent éloigner le péril; encore faudrait-il le conjurer. serait dangereux que la presse, réduite d'un certain non bre de ses unités, risquât d'être monopolisée sous un c deux groupes.

Nous devons dire que les journaux menacés se sont, dan l'ensemble, bien défendus malgré les économies pénibl que nous avons signalées. La magnifique cause que guerre actuelle leur donne à défendre les a, en général, bic inspirés. Sans doute, nous n'avons pas retrouvé un journ liste qui ait conquis l'autorité nationale d'un Albert c Mun ; nous n'aurons peut-être pas non plus l'équivale d'un effort comme celui que fit Maurice Barrès, et ceux q le décrièrent devraient comprendre aujourd'hui combien nous manque. Mais on dirait volontiers que la moyenne e meilleure. Presque toutes les rédactions se sont renforcé et rehaussées.

Les grands journaux d'informations ont, comme d'hab tude, accepté stoïquement l'épreuve de guerre sans rie faire sentir de leurs angoisses. Les journaux d'opinio esquifs moins bien mâtés, n'ont pas craint d'appeler l'aide. *L'Époque*, de M. de Kérillis, engagée dans une vo particulière et hardie, a fait des appels de fonds que l' vant-guerre connaissait déjà et que la situation rendait pl pressants. *L'Ordre* a vécu en réduisant son format. *La Vi toire* a fait de même. C'est dans l'autre guerre que Gusta Hervé réussit le plus magnifique saut périlleux qu'on a jamais vu dans la presse, en transformant son journal *L Guerre sociale* et en lui donnant le titre alors prophétique hardi de *La Victoire*. Le converti de cette époque n'a pl maintenant qu'à persister.

*L'Aube*, réduite à deux de ses petites pages, a été sout nue par le courage énergique de Francisque Gay et de s

ɔonnés-coopérateurs : à *L'Aube*, la plupart des lecteurs ·cepte de payer son journal au prix *réel*, qui n'a rien de ɔmmun, hélas ! avec le conventionnel abonnement[2]. *Nou-l Age*, où Georges Valois poursuit des buts moins chan-ɛants, semble-t-il, que les circonstances qui entourent son ·tion, et qui a repris sa publication quotidienne en jan-er, cherche volontiers dans la pénible vie de la presse 'opinion des arguments pour ses conceptions. Je ne suis ıs sûr que M. Georges Valois, qui a fait ses preuves de ɔnstructeur, soit ici dans la vérité des affaires. Quand il agit des journaux, il est curieux que les esprits les plus alistes perdent parfois pied, à cause de l'enchantement u sens propre) où la presse les jette, et peut-être aussi ırce qu'ils n'ont pas réuni quelques éléments essentiels primordiaux des antécédents historiques de la question.

*
* *

Les grands hebdomadaires ont pu jusqu'ici résister vic-rieusement à la crise; outre diverses raisons particulières chacun, ils répondent à un besoin de lecture qui demeure ès vif, et qui est la forme la plus noble du besoin de sen-tion si impérieux à notre époque; cette recherche de la nsation à un degré plus inférieur n'est-elle pas ce qui nne leur clientèle à des journaux brutalement faits images, comme *Match* ? Un autre magazine illustré, qui est pas *l'Illustration*, a fait sa publicité en annonçant 'il offrait aussi de quoi lire. Il n'est pas sûr que ce soit ı argument pour sa clientèle.

Les grandes revues qui avaient déjà passé la guerre de ı4 affrontent celle-ci avec résignation dans le courage.

2. Que l'on ne voie pas ici une adhésion à la théorie un peu apliste du *prix de revient*, auquel on devrait vendre un journal. mment calculer ce prix de revient, puisqu'on ne sait pas combien exemplaires on vendra d'un numéro, et que la vente même pend du prix, sans compter d'autres éléments peu réductibles chiffres ? Ce n'est que par période que l'on peut établir ce qu'a ıté un journal, et quel déficit en résulte. Encore est-il inexact de ·ler de déficit, quand un bénéfice moral a été obtenu. Habi-ɔns-nous à ne pas voir selon les moments tantôt le journal nme n'étant pas une affaire, tantôt comme n'étant que cela.

Elles pensent pouvoir résister en se repliant un peu : livra sons moins importantes, et publication moins fréquent pour quelques-unes.

Parmi toutes les revues existant en septembre 1939, u bon nombre ont commencé par penser à suspendre leu publication, et puis se sont aperçues que leurs lecteurs lo attendaient.

Il est difficile de parler dès maintenant des revues disp rues : celles qui continuent ont suspendu une partie d leurs services de presse et se publient ainsi dans l'ombre d'autres, après interruption, reparaissent. De l'une de disparitions les plus sensibles jusqu'ici, celle de *La Revu des Lectures*, il est difficile de croire que cela soit définiti Les journaux de nos mouvements catholiques ont dan l'ensemble tenu, avec diverses répartitions.

*Les Annales* ont laissé place à *Conferencia*, mais cela s serait produit même s'il n'y avait pas eu la guerre. Tou passe, et nous ne sommes plus au temps où *Les Annal* tiraient à 100.000 exemplaires, au temps où on leur prêta 500.000 lecteurs... C'est de *La Revue des Lectures* que vin une réaction assez vive, vers 1912 ou 1913, contre ce énorme succès où le public catholique entrait pour un grosse part... Mais ce n'est point de là qu'est venu le pér pour *Les Annales* : c'est de l'évolution rapide des jeun mœurs à laquelle elles ont pu travailler un peu, mais qu a emporté la juste mesure qu'elles essayèrent de garder.

L'hécatombe a été considérable, et ce n'est pas bon sign du côté des journaux spécialisés, des journaux corporati et commerciaux. Le cinéma a perdu la plupart de ses r vues, hors celles de vulgarisation. La presse radiophoniqu disparut tout entière, à l'exception de *Choisir* qui ne ma qua point un numéro et de la *Semaine radiophonique* r venue à la vie après quelques mois. Pour cette catégorie d journaux, leur disparition venait du manque de matière la radio française ayant cessé de composer comme auparavant des programmes suivis, et les programmes étrange n'arrivant point à cause des déficiences du service posta *Choisir*, journal d'abonnés et qui a en dehors des program mes tout en ensemble d'idées à servir, put résister à cau de l'esprit qu'il représentait.

Ici on peut noter un incident curieux, et dont la port

passe son objet. Obéissant à une tendance, par ailleurs frénée, de création d'entreprises industrielles d'État, cer-ns services radiophoniques avaient cru possible la fonda-on d'une sorte de journal officiel de la radio, exploité sous firme de la Direction de la Radio et de la présidence du onseil. Cette tentative, qui parut imprudente et grosse de enaces, échoua à la veille de la publication du premier uméro. Les contribuables l'ont échappé belle ! Où nous ènerait une presse d'État qui tendrait à s'emparer de tous s domaines ?

Pendant que tous ces problèmes s'agitaient, on voyait aître de nouvelles publications ; *Notre Combat* est plutôt ne collection de brochures sur des sujets d'actualité pu-iée par l'éditeur Denoël, comme l'abbé Mugnier à Langres publié sur des sujets plus généraux ou moraux des *Notes tholiques du temps de guerre* ; il faut signaler aussi *La evue des questions de défense nationale*, *Monde libre*, *Col-boration*, *Nous chrétiens*, organe de « Pour l'Unité », etc.

Mais c'est la presse de circonstance qui s'est surtout dé-loppée selon un phénomène devenu courant. Si ce phé-omène est connu et constaté, je crois qu'il n'a pas encore é suffisamment formulé comme observation générale : ujourd'hui, tout groupement provisoire ou durable tend avoir son journal comme il a son argot. C'est un besoin exprimer des sentiments communs et de s'y confirmer. De là étaient venus, dans l'autre guerre, ces pittoresques urnaux du front, pittoresques et fantaisistes comme leur xistence même. On avait essayé de créer un *Bulletin des rmées de la République*, officiel et largement répandu; ce *ulletin des Armées* ne se lisait guère, car il ne répondait u'à une conception théorique. Au contraire, on fit bon ccueil aux journaux sans prétentions tirés à la polycopie ous un titre qui comportait presque nécessairement le lembour, avec dessins à la diable, *Le Tord-Boyaux*, *L'An-e rouge*, *Bouciboula*, *En 5-7*, etc. M. André Charpentier en est fait l'historien avec son *Livre d'or des Journaux du ront*.

Cette génération spontanée de « canards » de 1914-1918 ar il s'agit spécifiquement de *canards*) a naturellement oussé des rejetons. Sans doute, les mêmes raisons qui ont it surgir ces journaux dans l'autre guerre se retrouvent,

avec en plus celle d'une longue immobilité. L'exemple jou aussi, et certains de ces journaux du front ont toute un organisation qui en diminue quelque peu la spontanéite On en comptait déjà soixante-douze au 15 janvier, dont *L Tortillard*, *L'Anticafard*, *L'Écho de Bétonville*, *L'Écot d Canon*, *'Nue Génie*, journal des sapeurs, etc... On voit qu'il sont dans la tradition. C'est d'une sympathique expansion

Plus originaux, en ce qui concerne la presse de guerre sont les « journaux de maison »; le *Petit Parisien* publi pour ses mobilisés *Patati Patata*, qui utilise soigneusemen dans son titre le sigle usuel du journal *P. P.* ; un autr grand journal imprime aux mêmes fins son *Petit Par Soir*. Nous ne serions pas étonnés que cette pratique s'é tendît. Dans des circonstances récentes, nous avons conn des journaux de maison malheureusement moins sympa thiques. Le même *Petit Parisien* avait alors *L'Inter P. P* qui fournirait une page curieuse aux historiens des ques tions professionnelles et sociales, et dont ce n'est pa l'heure de parler.

C'était le même temps où circulaient des journaux d'u sines polycopiés, échappant malheureusement à la règle d dépôt légal.

Ces journaux polycopiés ont servi de modèles aux publi cations clandestines qui essayent de circuler aujourd'hui et parmi lesquelles se rencontre un succédané de *L'Huma nité* portant son titre. Ces publications cherchent surtou leur chemin parmi les ouvriers des usines, et elles son vite étouffées, personne ne se souciant de les voir trouve dans ses mains. On voit que l'habitude de la liberté de l presse n'empêche pas qu'on retrouve vite les pratiques d la presse clandestine, laquelle dans l'espèce est assez hon teuse.

*
* *

Que les journaux et les revues subsistent, c'est fort bien Qu'un public important de lecteurs s'en félicite et les suive c'est encore mieux. Ce public ne tendra-t-il point pourtant avec les difficultés de la vie et les hausses successives, ave l'acedia des mois où la guerre aura péniblement duré, s'affaiblir ?

Il y aura toujours un public pour certains journaux, qui ne sont pas nécessairement les meilleurs. On est un peu navré de voir pendant la guerre augmenter sensiblement le tirage de journaux comme *Le Canard enchaîné* ou *Le Merle blanc*, dont la fantaisie et le faux scepticisme déguisent l'esprit démolisseur. La faiblesse du journal, du journal en soi, est qu'il réussit d'autant mieux qu'il flatte les sentiments des lecteurs; pourquoi le pamphlétaire triomphe-t-il ? C'est parce qu'il attise les haines au profit d'une cause présentée comme juste et généreuse, et qu'il flatte ainsi à la fois les mauvais sentiments et les bons.

Les lecteurs clairvoyants étant malgré tout les plus nombreux dans la foule, les journaux pamphlétaires qui ont eu le plus gros succès n'ont atteint que des minorités. Que font les autres ? Ils croient devoir se désintéresser de la presse, sous prétexte qu'il existe de tels journaux malsains; et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils abandonnent les vrais journaux dont le rôle est de servir la vérité sans autre passion qu'elle-même.

Un de nos meilleurs journalistes d'aujourd'hui, M. Léon Poncet, directeur de *La République de l'Isère*, a lancé à ce propos un appel en faveur de la presse catholique, qu'il faudrait citer. M. Léon Poncet remarque que tout le terrain abandonné en 1914-1918 par les disparitions de journaux ne fut que difficilement retrouvé, ou pas du tout; qu'il faudrait pour renouveler pareil effort des sacrifices plus lourds que pour se maintenir; et persuadez-vous, conclut-il, que le danger extérieur conjuré, pour refaire une France grande et forte il faudra donner aux cerveaux une pâture autrement substantielle que celle que lui sert une presse quotidienne amorphe quand elle n'est pas dissolvante.

Tout Français sérieux devrait penser à cela. Et prendre sa part dans la défense des grandes idées en se disant qu'il a le devoir strict de contribuer à maintenir quelques-uns des châteaux-forts intellectuels qui consolident en temps de guerre comme en temps de paix les principes et les formes de notre civilisation.

FOLLICULUS.

# LIVRES

JEAN TIRLOY, **Le chômage des jeunes salariés.** Société anonyme d'édition et d'imprimerie du Nord.

Il existe trois sortes de chômeurs. Il y a d'abord les vieux qui ne peuvent plus travailler : ceux-là relèvent de l'assistance. Viennent ensuite les hommes mûrs qui ont perdu leurs occupations : la sollicitude des pouvoirs publics veille parcimonieusement sur eux. Il y a enfin les jeunes qui n'ont jamais travaillé : ils sont généralement ignorés. N'ayant pas occupé d'emploi, ils ne sont mentionnés dans nulle statistique, ils ne peuvent même pas s'inscrire au chômage. La misère physique appelle la dégradation morale. Ils ont perdu toute raison d'être à leurs propres yeux, ils deviennent un danger pour la société.

Seuls les pouvoirs publics peuvent apporter au chômage des jeunes quelque solution. En réalité, les remèdes sont de deux sortes : les uns sont d'ordre intérieur, les autres de caractère international. Sur le plan intérieur, il est en effet surprenant de constater à la fois l'existence de jeunes chômeurs et la pénurie de main-d'œuvre qualifiée. Il suffirait donc de répartir convenablement les jeunes entre les métiers. Le problème du chômage des jeunes se rattache ainsi à celui de l'organisation de la profession. Les organismes corporatifs devraient indiquer annuellement le nombre d'apprentis nécessaires à la relève des vieux ouvriers. Chaque profession formerait ensuite son contingent dans les écoles techniques. Les jeunes seraient assurés ainsi d'un métier; et l'industrie, de travailleurs spécialisés. Resterait-il encore des jeunes sur le marché du travail ? Ce n'est guère probable. Le problème du chômage des jeunes rejoindrait alors celui du chômage en général. Il faut améliorer la répartition du travail. Revue de l'âge d'admission, création de retraites anticipées, réduction de la durée de travail, autant de solutions possibles. Mais de telles mesures sont trop coûteuses dans un régime de concurrence pour un pays isolé, elles doivent être adoptées simultanément par l'ensemble des nations industrielles. Au lendemain de la guerre, le chômage sera de nouveau général et menaçant. Ce sera peut-être l'heure des solutions internationales.

Le livre de M. Tirloy apporte sur « le chômage des jeunes salariés » de multiples précisions. L'auteur n'a reculé devant aucun des difficultés de l'expérimentation. Il s'est fait chômeur parmi les chômeurs; c'est un témoignage qu'il apporte. Cela seul suffirait à donner à son œuvre la valeur d'un document. Mais pourquoi faut-il que M. Tirloy cède de temps à autre à la mode pour imputer au libéralisme toutes les misères de ce monde ? Existerait-il un pays qui soit encore fidèle au libéralisme ? Ces discussions de doctrine sont, en vérité, aussi stériles qu'irritantes. Ceci n'est d'ailleurs qu'un détail dans une étude courageuse et opportune.

R. CASTANIER.

# FRANCE D'OUTRE-MER

## *PROBLÈMES HUMAINS D'EXTRÊME-ORIENT*

Les peuples d'Indochine ne sont pas des primitifs. Si la France peut apporter aux problèmes indochinois — démograghiques, économiques, sociaux — le secours d'une maturité politique et sociale acquise, elle ne les résoudra efficacement que si elle sait s'appuyer sur les éléments toujours vivants d'une civilisation humaine aussi antique que la sienne. La mission impériale de la France requiert d'elle un sens de l'humain respectueux des neutralités les plus disparates en même temps que convaincu de leur identique vocation : pour tout dire, un sens *catholique* de l'humain.

C'est l'enseignement commun de ces deux études, appliquées à des objets différents : leur convergence nous paraît instructive.

A. CRAS, O.P. *La femme dans la société annamite.*
L'idéalisation poétique de la femme.

E. O'BYRNE. *Problèmes indochinois.*

## *NOTES ET CHRONIQUES*

A. GARRIGOU-LAGRANGE. *La condition de la femme noire.*

P. CATRICE. *L'œuvre scientifique de l'Institut français de Damas.*

R. RICARD. *Indiens d'Amérique.*

A TRAVERS LES REVUES

*Le R.P. Aupiais et le « devoir colonial »* (Univers).

# La femme dans la société annamite

## L'idéalisation poétique de la femme

L'étude qui suit n'a point la prétention d'envisager tous les aspects d'un sujet extrêmement vaste, complexe comme tout ce qui est humain — singulièrement comme tout ce qui se rapporte à une société en pleine évolution. Il est bien certain que le levain d'importation occidentale provoque dans la pâte asiatique une fermentation qui attaque partout la structure traditionnelle de la vie sociale. La condition de la femme est en train d'évoluer — comme toutes choses — en Indochine. Une réaction individualiste contre les disciplines ancestrales remet en question tous les dogmes jadis incontestés, et un mouvement féministe se dessine. Toutefois, ces tendances féministes sont encore relativement peu accusées. Les idées nouvelles révolutionnent les esprits dans une élite importante du monde masculin; elles pénètrent beaucoup plus lentement dans une fraction proportionnellement bien plus réduite du monde féminin. C'est depuis peu que l'instruction moderne commence à se distribuer largement aux jeunes filles.

La femme est donc encore en Indochine, d'une manière générale, dans tous les milieux et non pas uniquement dans le milieu populaire, un facteur de fidélité à la tra-

lition, un gage de persistance de la mentalité traditionelle. De plus en plus, désormais, très certainement, cet tat de choses perdra de sa force. Mais enfin, pour le noment, c'est ainsi.

Et c'est pourquoi, laissant de côté pour l'instant le problème des conflits d'idées et de tendances qui se osent en Indochine par suite de la symbiose franconnamite — et qui ont leur forme particulière dans le omaine de la psychologie féminine —, on peut encore tudier la place traditionnelle de la femme dans la société nnamite sans pour cela faire simple œuvre d'historien voquant des choses mortes. Le passé demeure en Indohine bien vivant.

Le modeste essai que voici n'a point voulu exposer bstraitement le code des coutumes ou des lois qui domient la vie féminine au pays d'Annam. Pour comprendre es institutions des peuples étrangers, il faut surtout les bserver du dedans, par un recours incessant à la psyhologie; il faut tenter de percer le mystère des consences et montrer leurs réactions aux influences sociales, celles de la géographie humaine. Il faut s'efforcer de tuer les problèmes sur un plan franchement humain et ans la vie.

Dans cet esprit, l'on se propose d'étudier sommaireent l'idéalisation de la femme dans la poésie annamite u plus généralement dans la représentation poétique que s Annamites se font de la femme; ainsi sera-t-on préaré à étudier la théorie du mariage; puis, guidé par la sychologie, l'on pourra aborder la question de la contion de la femme mariée.

Cette ébauche n'aurait pas manqué son but, si elle ouvait aider à percevoir, sous les formes du cas très articulier de la femme annamite, un problème humain d'intérêt universel.

*
* *

Une jeune fille annamite est une créature toute menue. Je ne dis pas petite, puisque petit et grand sont toujours des appréciations relatives. Or l'Annamite ne donne pas tellement l'impression d'être petite, elle n'a rien d'une courtaude pataude; elle est mince, élancée comme jonc ou saule — mises à part quelques matrones bien nourries à l'automne de leur existence.

A la campagne, vous rencontrez ces paysannes fragiles trottinant sur les « digues » ou chaussées en talus qui traversent la plaine deltaïque. Elles vont d'un pas rapide, portant sur l'épaule, suspendus aux deux extrémités de leur fléau, des fardeaux incroyables, qu'un jeune homme vigoureux de chez nous transporterait à peine quelques mètres. Mais les fillettes, là-bas, de bonne heure prennent l'accoutumance de cette tâche rude assignée aux femmes. De bonne heure, elles s'habituent à porter les légumes ou le riz au marché, à ramener dans leur paire de touques l'eau qu'elles ont été chercher au puits voisin. Dès l'enfance, elles acquièrent l'art savant d'équilibrer leur charge et de battre l'air en un rythme régulier du bras laissé libre qui leur sert de balancier.

Elles vont encore, agiles et souples, sur les diguettes de boue qui découpent la rizière inondée. Leur silhouette fine anime la plaine nacrée, leur ombre légère passe sur les miroirs d'eaux où se reflète la délicate ciselure des bambous frissonnants ou bien encore l'architecture fantaisiste des rochers qui émergent du sol en réplique aux constructions fantastiques de la baie d'Along. Elles vont rieuses et bavardes, vaillantes au dur labeur. Leur pied nu se pose sûr et s'agrippe aux sentes traîtresses o

glisse infailliblement le malheureux « civilisé » en chaussures aventuré.

Elles portent le pantalon et leur tunique brune descend un peu au-dessous du genou. Elles sont coiffées du gracieux chapeau conique. A leur vue, l'Européen errant dans la campagne est frappé par l'impression d'un contraste inusité chez nous entre le caractère pénible du travail des champs et la constitution de cette miniature d'humanité. Et les hommes aussi dans l'ensemble sont minces et d'une apparence qui nous semble chétive. Toutefois, la nature fait bien les choses, et ces corps aux proportions réduites ne comportent pas de superfluités embarrassantes. La musculature est nerveuse; l'agilité et l'habileté sont une force à défaut d'embonpoint.

Il n'était pas vain de s'attarder à décrire ces caractères physiques, car ils ont leur transposition dans le domaine moral. Dans l'ensemble, le peuple est non point brutal ou grossier, mais aimable et doux, poli et bienveillant. Ceci déjà nous permet de conjecturer que la situation de la femme en Indochine s'en trouvera relevée par rapport à ce qu'elle est en d'autres pays de l'Orient où la vie est plus rude, ou bien chez les Musulmans amis de la violence. En règle générale, les Annamites n'aiment point la violence, ils méprisent comme une indécence la brutalité et la colère. Ils préfèrent à l'occasion recourir aux armes de la ruse et du calcul secrètement tramé.

Quiconque au pays d'Annam — ou pays du « Sud pacifié » — quiconque a pu jamais avoir affaire aux gens de la plus basse condition aura été frappé de ces manières d'une urbanité parfois cérémonieuse, en général sincère, et où se révèlent la douceur et l'instinct du respect de soi-même, le goût de voir la raison présider à toutes les affaires humaines. Entendez parler les gens du peu-

ple : pour peu qu'ils se surveillent, ayant à faire figure dans un groupe ou parlant avec des étrangers, sans effort ils trouvent le secret d'une délicatesse raffinée; gens polis, qui se donnent à l'accoutumée un maintien remarquablement noble.

Le peuple donc — en dépit d'un certain laisser-aller sans affectation, en dépit d'une certaine simplicité de manières que rend parfois comme aux Napolitains le climat nécessaire, — échappe à la vulgarité, d'autant plus aisément, pourrait-on dire, que la nature en ce pays construit l'être humain avec un minimum de matière, de pâte charnelle. Que dire alors de la jeune fille de haute caste et dont l'éducation l'a préservée des rudes travaux — qui tout de même flétrissent vite le visage de la paysanne et dès vingt-cinq ou trente ans en font à l'ordinaire une créature sans âge.

Une poupée fragile et gracieuse, un bibelot de jade, un être au charme d'enfant. On ne saurait s'étonner de retrouver ces caractères dans les descriptions que la poésie fait de la jeune fille idéale, belle « comme l'orchidée au printemps et le chrysanthème à l'automne ».

Voici comment le plus fameux des poèmes annamites nous décrit « Vân », autrement dit « Nuage » (c'est le nom d'une des héroïnes).

(Nous empruntons sa traduction à M. Phàm Quynh, auteur d'une petite brochure très intéressante sur la poésie annamite.)

*Vân est d'une grande distinction de manières,*
*son visage a le disque parfait de la lune,*
*et ses sourcils se développent avec une grâce harmonieuse.*
*Quand elle rit, sa bouche est comme une fleur,*
*et quand elle parle, on dirait des perles qui s'échappent de ses lèvres.*

*Les nuages les plus sombres le céderaient à la couleur de ses cheveux,*
*et la blancheur de la neige au teint de sa peau.*

Et de Kiêu, l'héroïne principale, il est dit :

*Ses yeux sont limpides comme les eaux en automne*
*et ses sourcils ont la grâce des montagnes au printemps.*

Une jeune femme morte en pleine jeunesse, c'est

*une branche de fleurs parfumées*
*brisée en pleine saison de printemps,*
*une fleur tombée, entraînée par le courant.*

Voici maintenant comment un jeune paysan loue la une fille qu'il désire épouser, énumérant les clichés qui permettent de retrouver en sa belle le canon de la auté féminine (nous avons essayé de traduire en suint le texte de très près) :

Un. — *J'aime ces mèches de cheveux que vous laissez pendre queue de coq;*
Deux. — *J'aime votre conversation enjouée, pleine de charme;*
Trois. — *J'aime, quand vous riez, les petites fossettes de vos es, rondes comme deux sapèques;*
Quatre. — *Je vous aime pour vos dents laquées, plus noires e le jais* [1].
Cinq. — *J'aime les amulettes suspendues au bord de votre sage;*
Six. — *J'aime votre chapeau conique et ses cordons à pompons s;*

. Les Annamites, jusqu'à ces derniers temps, avaient cette ange coutume de se faire laquer les dents. On ne sait d'où leur t l'idée de cette mode, que n'ont point les peuples voisins. On horrifié quand pour la première fois on voit le sourire des namites s'ouvrir sur le four béant de cette dentition endeuillée. c'est un comble si la bouche est ensanglantée par la chique ge de bétel... Cependant, il faut le dire, beaucoup d'étrangers abituent au spectacle, et finissent par trouver jolie la rangée de dents, noires comme pépins de pomme cannelle!

Sept. — *Je vous aime pour votre conduite toujours sage avisée;*

Huit. — *Je vous aime pour votre bouche si gracieuse, surto quand vous parlez;*

Neuf. — *Je vous aime parce que vous êtes libre et seule;*

Dix. — *Je vous aime pour ces yeux qui trahissent l'amour quelqu'un...*

Ces textes sont significatifs. Tout d'abord ils mo trent que la jeune fille annamite sait inspirer des sen ments poétiques respectueux et ceci permet de bien aug rer de la situation honorable qui lui sera faite dans société.

De plus, par leur qualité littéraire, si l'on y prê attention, ils préparent à comprendre un milieu, groupe social dont la caractéristique principale est, se ble-t-il, l'atténuation des notes personnelles au pro des caractères communs, la prépondérance du social s le personnel.

La poésie ici, la poésie orientale est impersonnel Elle traduit des sensations très simples, aptes à ê perçues par beaucoup, elle est une monnaie d'échang elle est capable de circuler de bouche en bouche et d mouvoir profondément, certes, de remuer les âmes j que dans leurs retraites cachées; mais elle ne parvie pas à éclairer les inaccessibles replis de la psycholo individuelle comme il arrive parfois quand l'intuiti soudaine de la vie consciente en ce qu'elle a d'ineffab de particulier, d'irréductible, dans un être humain nous est extérieur, par un phénomène d'écho, nous rév soudain à nous-mêmes en nous découvrant nos ser ments.

La poésie annamite est celle des lettrés imbus de lit rature et de rhétorique chinoise : celle-là est souv froide et d'un genre convenu qui fait penser aux prod

ons les moins heureuses de la Renaissance française, - ou bien c'est la poésie populaire, le folklore paysan, lus spontanée, moins guindée, moins savante, mais tou-ours procédant d'une psychologie très simple, dénuée u sens du particulier.

Et cependant, il n'est pas douteux que cette poésie nnamite, dans ses meilleures productions, d'une part tteigne au sublime quand elle touche aux grands thè-es de la vie humaine et de son mystère, d'autre part, le a pour nous le charme de son exotisme, l'intérêt de ous révéler ce qui peuple la pensée, l'imagination de ens bien différents de nous, hommes pourtant.

Il faut remarquer aussi le recours constant — tout à it typique — à des comparaisons empruntées à la ature. On pourrait insister longuement sur ce point, et étude des thèmes champêtres illustrant la poésie orien-le conduirait à de surprenantes conclusions.

Peut-être les Annamites, plus spontanés, moins rai-onneurs, plus sentimentaux, moins policés que les Chi-ois, ont-ils eu plus encore que leurs maîtres le sentiment la nature. En tout cas, ils ont de fort jolies descriptions es clairs de lune, ils évoquent en termes gracieux les onversations du vent du soir avec la fleur des champs; s chantent avec tendresse les nuages, la montagne et eau, personnages indispensables de tout « son-thuy » paysage. Ils aiment aussi associer la nature à leurs ntiments, comme étant le cadre familier de tout ce qui asse dans leur conscience : telle cette complainte si uvent citée — et qui évoque un petit poème provençal :

*Montagne élevée!*
*Ah! Pourquoi haute à ce point, ô montagne!*
*La montagne cache le soleil,*
*Et je n'aperçois plus mon bien-aimé.*

Toutefois, par suite de l'influence que la Chine a

exercée dans la formation spirituelle de l'Annam, il fau dire ceci des Annamites comme de leurs maîtres : évo quant constamment la nature, ils ne semblent pas tou jours en avoir tant perçu la beauté qu'ils ne cèdent a souci d'accorder la vie humaine à l'harmonie universelle Si l'on n'est pas averti, on est dérouté par ces associa tions d'images qui ne semblent pas appelées par l'aff nité poétique des choses de la vie humaine et de la nature Un poème chinois demande [2] :

*N'est-ce pas une belle fleur,*
*la fleur du cerisier sauvage ?*
*Ne sent-on pas sa modestie,*
*à voir le char de la princesse!*

Le rapport, on l'avouera, est difficile à saisir.
Un autre poème fait une parabole :

*C'est la pie qui a fait un nid,*
*ce sont ramiers qui logent là,*
*cette fille qui se marie,*
*avec cent chars accueillez-la.*

*C'est la pie qui a fait un nid,*
*ce sont ramiers qui gîtent là,*
*cette fille qui se marie,*
*avec cent chars escortez-la* [3].

Un Occidental aurait quelque peine à deviner qu'il e exprimé ici qu'une princesse dont la vertu est semblab à celle des ramiers est digne de venir partager la d meure du prince — que l'on compare à la pie — et d' voir part à sa dignité.

Il faudrait pouvoir analyser plusieurs de ces poème

2. Trad. Granet, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine.*
3. Trad. Granet, *ibid.*

l'on arriverait aisément à la conclusion que M. Granet xprime en ces termes dans un ouvrage consacré à l'éude du *Livre des vers* :

Si l'on choisit des images naturelles pour exprimer les sentients, ce n'est point tant qu'on sente la beauté de la nature, est plutôt parce qu'il est normal de se conformer à la nature.

Qu'on lise ce petit poème bien connu des Annamites si souvent cité par les lettrés :

*Le pêcher, comme il pousse bien,*
*qu'elles sont nombreuses ses fleurs,*
*la fille va se marier,*
*il faut qu'on soit femme et mari.*

*Le pêcher, comme il pousse bien,*
*qu'ils ont d'abondance ses fruits,*
*la fille va se marier,*
*il faut qu'on soit mari et femme.*

*Le pêcher, comme il pousse bien,*
*Son feuillage, quelle richesse!*
*la fille va se marier,*
*il faut qu'on soit mari et femme* [4].

Quel rapport entre le tendre pêcher et la jeune fille? eut-on suggérer un rapport entre l'impression de force une et de beauté qui se dégage de l'arbuste et le charme e la jeune fille? — Ce n'est pas tant cela; mais comme pêcher pousse et grandit selon la logique interne de perfection naturelle, ainsi faut-il que la jeune fille se conforme » à ce que l'ordre des choses humaines attend elle, en se mariant.

Où l'on pourrait d'abord, dit encore Granet, être tenté de voir e intention artistique, il y a peut-être une intention morale.

4. Trad. Granet.

De ce nouveau point de vue, on comprendrait déjà mieux pourquoi les thèmes champêtres ont tant d'importance et si peu de variété.

Nous touchons du doigt à ce qui est peut-être fondamental dans l'explication de la mentalité orientale : l'intuition d'une continuité de la nature à l'homme; la persuasion innée que la vie humaine est tout entière dominée par des lois vis-à-vis desquelles comptent pour peu de chose des inclinations qui seraient particulières aux individus; le sens d'une subordination de l'individu au groupe, en vue de la réalisation dans le groupe d'un ordre qui fasse écho à l'harmonie cosmique. La conscience de l'occidental l'oppose à l'univers, l'occidental se détache de l'univers pour le dominer. La conscience de l'oriental le rattache à l'univers pour l'incliner à se conformer à l'ordre universel. De même que la poésie d'essence personnelle est le plus souvent sacrifiée au profit des thèmes aux intentions philosophiques ou morales, de même la vie sentimentale est orchestrée par des considérations où le sentiment individuel n'a point la première part. Et il est surprenant de voir jusqu'où cette mentalité influe sur la théorie du mariage... Ce sera l'objet d'une seconde étude.

A. Cras, O. P.

# Problèmes indochinois

Nous avons étudié, dans un article de *La Revue des Jeu-es*[1], les caractères permanents de l'Indochine qui décou-nt du régime de son climat et de ses eaux, la formation e son sol, de ses montagnes et de ses deltas, enfin la très rande diversité de sa population dans laquelle cependant peuple annamite, beaucoup plus prolifique que ses voi-ns, a pris une prépondérance grandissante.

Pour nous rendre compte de l'évolution de l'union indo-inoise après cinquante ans de paix française, nous exa-inerons aujourd'hui les plus importants problèmes de heure actuelle : le problème démographique en premier eu, qui est le plus grave et dont la solution commandera évolution économique de la colonie que nous étudierons nsuite; nous examinerons enfin les rapports des deux civi-sations en présence, la civilisation annamite et la civilisa-on française.

## I. — Problème démographique

Dans la bigarrure extraordinaire de peuples formant la pulation de l'Indochine, la France a apporté d'abord la ix et l'ordre. C'était chose fort nouvelle pour eux, dont s sanglantes révolutions intérieures n'interrompaient ême pas les querelles extérieures.

L'effet premier de cette paix fut de raffermir dans ses ontières le peuple cambodgien en train de disparaître et uquel nous nous sommes efforcés de redonner une natio-

1. Numéro du 10 juin 1939.

nalité en ressuscitant le souvenir de son grand passé et le sentiment de son caractère originel.

Il en a été de même, à un moindre degré, pour les autres minorités ethniques que notre tutelle a voulu protéger équitablement.

En ce qui concerne le peuple annamite, on rappelle que dans toute son histoire la question du surpeuplement a joué un rôle essentiel. C'est le surcroît de population qui l'a poussé, après s'être formé dans le delta du Tonkin, à entamer sa longue lutte contre le Champa et à conquérir, soit par force, soit par colonisation, tout l'Annam actuel, puis une grande partie de la Cochinchine. L'intervention française a marqué d'abord une stabilisation de son essor. Mais avec la sécurité et de meilleures conditions d'hygiène, les qualités prolifiques du peuple annamite n'ont fait que s'accentuer et il éclate maintenant dans ses limites. Sa population, de beaucoup la plus nombreuse : 17 millions d'habitants environ sur un total de 23 millions, n'occupe cependant que les plaines maritimes, soit le dixième à peine de la superficie totale de l'Indochine.

*La situation.* — Il est indispensable de citer quelques chiffres pour préciser cette situation démographique. Bien que les statistiques soient évidemment assez peu exactes dans un pays où l'état-civil est d'institution récente, elles suffisent cependant à indiquer un ordre de grandeur et à donner des moyennes relativement précises.

Les derniers recensements ont enregistré les chiffres suivants pour la population totale :

| | |
|---|---|
| 1921 | 18.000.000 |
| 1926 | 20.500.000 |
| 1931 | 21.450.000 |
| 1936 | 23.030.000 |

Pour une superficie de 741.240 kilomètres carrés, la densité moyenne ressortait donc en 1936 à 31 au kilomètre carré, ce qui n'a rien d'excessif puisqu'elle est de 76 en France et de 320 à Java. Cependant la répartition de la densité suivant les différents pays est déjà plus significative. On trouve en Cochinchine 71 habitants au kilomètre carré, 17 au Cambodge, 38 en Annam, 4 au Laos, 75 enfin au Tonkin. Dans

è dernier pays, on rencontre des densités kilométriques de 54 et 676 dans les provinces maritimes de Nam-Dinh et hai-Binh et, au contraire, de 6 et 3 seulement dans celles e Son-La et Lai-Chau, qui sont parmi les plus montaneuses.

En comparant les chiffres des derniers recensements, on eut constater, en outre, que le taux moyen annuel de l'exédent des naissances sur les décès est de 13 o/oo, ce qui onne un accroissement total d'environ 300.000 âmes penant chacune des quinze années prochaines et de 400.000 nsuite. Pour le Tonkin seul (115.700 km²), et à peu près niquement pour les provinces maritimes, cet accroissenent est de 100.000 habitants par an.

S'imagine-t-on ce que représentent des densités de 600 à 00 au kilomètre carré, qui sont parmi les plus fortes du lobe, dans un pays exclusivement agricole, où le sol luiême est d'une fécondité médiocre puisque le rendement noyen de la rizière, malgré plusieurs récoltes par an, n'est ue de 1200 kilos de riz à l'hectare.

Dans son livre sur les *Paysans du Delta tonkinois*, M. Pierre ourou a démontré que « la population paysanne vit à la mite de la disette et de la misère ». Les Tonkinois, comme 'ailleurs les Annamites du Nord, sont à la fois sous-alimens et sous-occupés. J'emprunte quelques chiffres à l'excelnte analyse de cette situation qui a été faite par M. Paul ernard dans son livre *Nouveaux aspects du problème écoomique indochinois* [2].

Sur une surface cultivée de 1.200.000 hectares, le delta du onkin contient 7 millions d'habitants. Si on admet qu'un illion d'entre eux vit du commerce ou du louage de servis, ce qui est certainement un maximum, les six autres illions tirent leur subsistance de 1.200.000 hectares. Une mille, soit cinq personnes en moyenne, doit donc se nourr sur un hectare, c'est-à-dire avec 2000 kilos de paddy, roduction moyenne d'un hectare. La consommation est de 0 kilos par tête, soit 1250 kilos par an. Il reste à vendre, our subvenir à tous les autres besoins des cinq personnes endant un an : 750 kilos de paddy, soit, aux cours actuels : 0 francs environ.

2. Sorlot, 1937.

Les Services Agricoles estiment, d'autre part, que la culture d'un hectare de rizière à deux récoltes demande 200 journées de travail effectif par an. Les cinq personnes qui l'occupent peuvent fournir, en tenant compte des femmes et des enfants, quelque 840 journées. On ne peut pas dire cependant qu'il y ait au Tonkin trois chômeurs pour un travailleur; tous travaillent, mais le travail humain est gaspillé. M. Gourou note qu'il est commun de voir trois hommes attelés à une herse conduite par un quatrième. L'irrigation des rizières se fait presque toujours à l'écope et au panier.

En Cochinchine, la terre est exploitée souvent sous forme de fermage ou de métayage et non par faire-valoir direct comme au Tonkin. Sur les terres d'extension au moins, une famille de fermiers de cinq personnes occupe normalement 5 hectares qui produisent 7000 kilos de paddy (1400 kilos à l'hectare avec une seule récolte au lieu de 2000 kilos au Tonkin avec deux récoltes). Le propriétaire gardant la moitié de la production, il reste aux fermiers 3500 kilos dont, après déduction de 1250 kilos pour leur consommation, ils peuvent vendre 2250 kilos, soit 1500 kilos de plus qu'au Tonkin.

On ne fait, en Cochinchine, qu'une seule récolte par an; il ne faut donc normalement que 70 journées de travail par hectare et par an (au lieu de 200 pour les rizières à deux récoltes du Tonkin) pour assurer la culture. La famille peut fournir 840 journées alors que 350 seraient seulement nécessaires pour les cinq hectares. Il y a donc ici encore un gaspillage de matériel humain.

Reste cependant que la situation du fermier cochinchinois est bien meilleure que celle du paysan tonkinois. Pour que celui-ci pût accéder aux mêmes conditions très modestes de vie, il faudrait que la population agricole du Tonkin fût réduite de six à quatre millions d'hommes en donnant à deux millions d'entre eux la possibilité de vivre ailleurs ou d'autre chose. La surface actuellement en culture pourrait être mise en valeur d'une façon aussi intensive.

Tel est le problème que le temps ne fait qu'aggraver puisque, ainsi que nous l'avons vu, la population ne cesse de s'accroître, et au Tonkin en particulier, de 100.000 âmes par an.

M. Gourou, à l'issue de son étude extrêmement documen

ée, conclut que le mal est sans remède et qu'il importe onc de prendre garde de porter atteinte à la stabilité mo- ıle et sociale que sa civilisation traditionnelle a donnée au aysan tonkinois :

En ce pays trop peuplé où la terre ne saurait nourrir les paysans eaucoup plus généreusement qu'elle ne le fait aujourd'hui, il 'est pas permis d'espérer que l'aisance matérielle puisse un jour égner. Mais l'homme n'a pas que des besoins matériels : la civili- ation traditionnelle a su donner au paysan un équilibre moral et ocial qui manque à bien des sociétés plus évoluées que des progrès xclusivement matériels ont plongées dans le désarroi. Cette civili- ation traditionnelle lentement adaptée à des nécessités nouvelles eut seule donner à un peuple sympathique et irrémédiablement nisérable la part de bonheur à laquelle il a droit : en dehors 'elle on ne trouverait que désordre et désespérance.

*Les causes.* — Cette civilisation traditionnelle, que Gou- ou place si haut, est justement à la base même de la si rande fécondité du peuple annamite. Il est donc nécessaire 'y insister un peu, d'autant plus que nous en étudierons lus loin les rapports avec la civilisation française.

La civilisation annamite dérive directement de la civilisa- on chinoise qui lui a été apportée, comme nous l'avons ı, au Ier siècle avant J.-C. Elle constitue une armature so- ale très solide, extrêmement traditionaliste, dont les élé- ıents essentiels sont la famille et la commune, toutes les eux dans le cadre paysan.

La famille est fondée moins sur les liens du sang que sur participation à la vénération des mêmes mânes : la piété liale des enfants envers leurs parents est à la base de toute morale annamite, et le culte des ancêtres en est la seule éritable religion. Chaque maison possède dans la pièce rincipale un autel des ancêtres : les plus pauvres ont au oins une étagère; le culte est rendu aux ascendants des nq dernières générations par le fils aîné, sous forme d'o- ations : libations de riz et de vin, prosternations et prières ıi ont pour but, dans une sorte de communion des vi- ınts et des morts, non seulement de demander aux ancê- es la protection pour la famille vivante, mais surtout de s honorer, leur assurer tout ce qui est nécessaire dans ur vie de l'au-delà; privées de ces hommages, les âmes

errantes de ces ancêtres mènent une vie douloureuse et se vengent sur les vivants.

C'est donc un grand malheur pour un Annamite de ne pas avoir de descendant. C'est l'origine de la polygamie, ou plutôt des concubines qui ne sont prises, au moins en principe, que pour avoir des enfants, la première épousée restant toujours la femme légitime. De là vient aussi la pratique de l'adoption : un Annamite peut adopter un enfant qui n'est pas l'aîné d'une autre famille et n'a pas, par conséquent, à rendre le culte de ses propres ancêtres; cet enfant prend alors les mânes de son père adoptif. De même, la jeune fille qui se marie cesse d'appartenir à la famille dont elle est issue pour prendre les ancêtres de celle où elle entre.

Le village qui groupe à l'étroit, derrière son enceinte de bambou, les familles annamites est encore plus caractéristique de cette civilisation. Bâti le plus souvent à l'écart des routes et des fleuves, c'est le véritable cadre de la vie paysanne. Les communes villageoises s'administrent elles-mêmes, selon un droit coutumier encore oral. Elles sont si jalouses de leur autonomie que l'on a pu dire que la loi de la coutume primait la loi du roi.

Les habitants sont divisés en deux classes : les inscrits, propriétaires d'une parcelle de terrain ou qui payent l'impôt, et les non-inscrits, pauvres ou nouveaux venus. Le conseil des notables, qui sont choisis parmi les premiers, gouverne la commune, répartit l'impôt, maintient l'ordre et veille à l'entretien des routes et des digues.

La commune possède des terres : les unes peuvent être simplement louées et le revenu affecté à l'entretien des pagodes, écoles, etc.; les autres, terres de distribution (cong dien) inaliénables, sont réparties entre chaque inscrit selon des modalités traditionnelles d'attribution. Elles jouent le rôle d'une assurance collective contre l'imprévoyance ou la pauvreté, et permettent à chaque inscrit d'avoir une parcelle à cultiver. Ce sont ces terres de distribution qui donnent à la commune une cohésion particulière et attachent l'indigène à son lieu natal.

En Cochinchine où la terre libre était vaste, le cong-dien n'est plus qu'une terre de location au profit du village; le caractère de distribution a disparu, et il en est résulté la création d'une classe de fermiers (ta-dien) dont la fixation

la terre est un des problèmes particuliers de la Cochinhine, mais qui, cependant, sont en moyenne plus à leur ise que les inscrits des villages du Tonkin ou du Nord nnam où le cong-dien traditionnel a persisté avec ses aractères absolus de biens communs et inaliénables distriués périodiquement.

Un tel cadre social extrêmement fermé, tourné uniquenent du côté de la terre, a façonné le caractère du paysan nnamite dont toute l'ambition demeure bornée à l'acquiition d'un lopin de rizière familial qui fera de lui une pete notabilité villageoise pouvant espérer une place de prééance à la pagode.

Son caractère a reçu également l'empreinte du climat, uelquefois violent, mais aussi généreux, qui amène périoiquement l'eau à la rizière et semble lui donner une fellité perpétuelle. Jusqu'à ces dernières années, il ne savait uère cultiver que le riz et seulement par irrigation. L'uage du fumier lui est complètement inconnu, et il répugne l'effort que fournissent tous les paysans du monde pour edonner à la terre sa fertilité.

L'Annamite reste donc attaché à la vie médiocre de sa ommune natale par instinct autant que par nécessité : ors de son village, il est instable, désorienté, et il n'aspire u'à y retourner. Il accepte tout au plus de louer pour quelues mois ses services, et la fête du Têt qui est la fête des ncêtres le voit revenir chaque année, parfois de très loin, son village pour honorer les siens. Ce n'est que très lenement que les grandes industries du Nord ont pu créer une ain-d'œuvre spécialisée.

Le culte des ancêtres, l'attachement à sa part de rizières ommunales sont donc à l'origine de la multiplication et e l'entassement du nha-qué sur sa terre natale. Mais il s'y oute une misère matérielle et physiologique qui ne lui ermet pas d'aller ailleurs. Avec l'augmentation de la pulation, les terres communales sont en effet devenues trop etites, et depuis plusieurs générations les Annamites sont ous-alimentés : ils sont incapables de résister à la maladie uand ils sont transplantés dans une région insalubre. 'est pourquoi ils ont tellement peur du paludisme auquel s sont sujets dans les montagnes et les forêts.

Si nous donnons raison à M. Gourou lorsqu'il défend la

civilisation annamite, nous ne pouvons pas le suivre lorsqu'il conclut que le mal de la surpopulation est sans remède. En étudiant l'évolution économique de l'Indochine nous passerons en revue les efforts qui ont été faits, au contraire, pour améliorer la situation et ceux vers lesquels doit s'orienter actuellement l'effort français.

## II. — Évolution économique

*Travaux d'hydraulique agricole.* — Le premier moyen qui a été entrepris pour donner à la population des ressources suffisantes a été d'augmenter dans le pays même l'étendue des superficies cultivables et d'en améliorer le rendement.

Tout d'abord, le renforcement des digues des fleuves du Tonkin, dont les travaux se sont accélérés surtout depuis 1927, permet actuellement d'assurer une protection à peu près définitive contre les inondations dévastatrices du delta. L'ensemble de ces digues représente un volume de 80 millions de mètres cubes environ, dont 15 millions entrepris depuis l'intervention française.

Sont plus directement productifs les nombreux réseaux d'irrigation construits ou perfectionnés au Tonkin et en Annam. Quelques-uns sont très importants : il suffit de rappeler le barrage du Day d'une longueur de 260 mètres qui assure une retenue maxima de neuf mètres. Ils ont eu pour objet non seulement d'irriguer des terres nouvelles mais aussi de permettre deux récoltes annuelles là où on ne pouvait en faire qu'une. Ces travaux, tant au Tonkin qu'en Annam, ont porté sur 400.000 hectares; l'augmentation de production obtenue ou escomptée est de 513.000 tonnes de paddy; ils auront coûté un peu plus de 34 millions de piastres.

Ces gros travaux d'irrigation sont complétés depuis quelques années seulement par des travaux plus modestes effectués en collaboration avec la population, tant pour leur conception que pour leur exécution, et connus sous le nom d'aide à la rizière : petites digues de retenues d'eau, canaux d'irrigation, etc. Ils sont effectués principalement en Annam, et leur prix de revient peu élevé permet d'en escompter un rendement intéressant.

En Cochinchine, les grands travaux d'hydraulique ont surtout consisté dans le creusement d'un réseau serré de canaux assurant à la fois les communications par voie d'eau, le désalunage, l'irrigation et le drainage des terres. Depuis 1886 jusqu'à la fin de 1936, 58 millions de piastres ont été dépensés pour le draguage de 200 millions de mètres cubes, la création de 1400 kilomètres de voies principales et de 670 kilomètres de voies secondaires qui ont permis la mise en culture de plus de 2 millions d'hectares. La superficie des rizières est passée de 328.000 hectares à 2.442.000 hectares, et l'augmentation de production du paddy atteint 1.100.000 tonnes.

Les travaux en cours en Cochinchine comportent l'aménagement d'un nouveau casier de 23.000 hectares destiné à recevoir 4000 familles du Tonkin. Le « casier tonkinois » pourrait d'ailleurs sans grande difficulté être porté à 170.000 hectares. Nous parlerons plus loin de ces projets d'immigration.

Au Tonkin et en Annam, les travaux prévus notamment sur le programme de 1931 sont maintenant achevés. Le gouvernement général, que préoccupe l'alimentation des populations, a mis à l'étude un nouveau programme dont la réalisation permettra l'aménagement de 500.000 hectares et une production supplémentaire de 550.000 tonnes de paddy. Les travaux ne pourraient être terminés qu'en 1948. A cette époque, la population du delta tonkinois atteindra 8 millions d'hommes sur lesquels 7 millions environ vivront uniquement de leurs récoltes si l'industrie n'en occupe pas plus qu'aujourd'hui. La récolte totale de paddy au Tonkin sera de 2.800.000 tonnes : elle n'assurera donc à chaque famille de cinq personnes que les 2000 kilos de paddy dont elle disposait déjà en 1900. Les travaux effectués de 1900 à 1948 n'auront donc apporté aucune amélioration à la situation : ils auront seulement empêché le mal de s'aggraver.

Remarquons que pour obtenir le même résultat il suffirait que cet excédent de population pût acheter à la Cochinchine, qui est largement exportatrice, ces 550.000 tonnes de paddy en se consacrant à d'autres travaux que ceux de l'agriculture, et par exemple à l'industrie. Cette idée ne se fait jour que bien timidement encore auprès de nos pou-

voirs publics et le remède principalement envisagé à l'heure actuelle est l'émigration.

*Émigration.* — Le moyen n'est pas nouveau. Il est la continuation de l'œuvre de conquête entreprise par les Annamites depuis plusieurs siècles et que notre occupation a arrêtée. Il est la suite surtout des encouragements constants donnés par les empereurs d'Annam à la colonisation individuelle, et surtout à la colonisation de groupes. Il faut rappeler, à cet égard, l'œuvre réalisée peu de temps avant la conquête par le mandarin Nguyen Cong Tru et continuée par le P. Six dans les coins de mer du bas delta tonkinois. Plus près de nous on rappellera, parmi d'autres expériences, le transfert par les missionnaires, dans l'île de Phu Quor, de 2000 Tonkinois, tentative d'abord heureuse et qui ne se termina par un échec que parce que l'administration de la Cochinchine commit la faute de transférer ces colons dans une région malsaine, non aménagée, où ils ne trouvèrent pas des conditions d'existence analogues à celles de leur pays d'origine. Les leçons de ces expériences ont été maintes fois dégagées.

Il importe que le territoire sur lequel seront amenés les colons soit, au préalable, très sérieusement prospecté et assaini, pourvu d'eau potable et autant que possible propice à des cultures diverses et à l'élevage. L'émigration se fera par familles rurales, et celles-ci seront groupées suivant leur lieux d'origine afin de reconstituer des villages avec leurs cadres naturels de notables. Il sera utile que la maison commune, noyau de chaque village, soit construite à l'avance et qu'un service médical avec infirmeries soit prêt à fonctionner. Enfin, il est nécessaire d'aider les colons au début par des distributions de plants et de graines et en leur procurant des moyens de travail complémentaires pour parfaire l'aménagement de la région colonisée par exemple, afin de leur assurer des gains immédiats. Mais il y a lieu d'éviter des subsides individuels qui seraient très rapidement gaspillés.

Avec ces précautions, une émigration massive de Tonkinois vers la Cochinchine doit réussir. Mais cette colonisation est très onéreuse.

Le prix d'installation en Cochinchine d'une famille de paysans tonkinois, en y comprenant l'aménagement préala-

et les avances nécessaires, a été évalué entre 175 et piastres à l'hectare, soit 900 à 1000 piastres pour la fa-lle. Le paiement des redevances assurerait la rentabilité emprunts émis pour couvrir ces dépenses. Mais, en rai-des ressources limitées de la colonie, les déplacements population ne pourront s'effectuer que sur une longue riode de temps. Les programmes les plus optimistes fixent 10.000 le nombre d'habitants qui, financièrement, pour-ent être transplantés chaque année. On a vu plus haut pour compenser l'accroissement des populations du nkin, il faudrait en transplanter une centaine de mille. C'est pourquoi, à la colonisation en terres basses de Co-nchine, qui peut se faire d'une façon massive, doit s'a-ter la colonisation en terres hautes qui commence d'ail-rs à se développer à titre individuel dans les moyennes hautes vallées du Tonkin, sur le plateau du Tra-Ninh et tout sur les plateaux Moïs. Il importe, cependant, que ent respectés les droits des autochtones cambodgiens et tiens.

Le problème ici est plus délicat que précédemment, puis-le milieu et les cultures seront pour les colons diffé-ts de leurs lieux d'origine. Il exige donc une étude préa-le beaucoup plus poussée pour le choix des terrains, les ssibilités d'assainissement et leur mise en valeur. Il exige ssi que soit appliquée méthodiquement une véritable po-que agricole pour laquelle la colonisation officielle, ali-ntée par les emprunts de la colonie, pourrait être consi-rablement aidée par une colonisation privée : missionnai-, entreprises de plantation, etc.

On a parlé enfin d'une émigration annamite vers d'autres onies françaises où la main-d'œuvre est peu abondante, on cite à ce propos le succès de la main-d'œuvre tonki-se dans le Pacifique. Il faut remarquer que ce n'était pas une véritable colonisation, mais un simple recrutement main-d'œuvre, pour la plus grande partie masculine et c des contrats temporaires. Il serait beaucoup plus diffi-de convaincre des familles entières de l'utilité d'un part définitif. Les difficultés sont ici beaucoup plus consi-ables et le prix de revient serait très élevé. Il ne semble que ces émigrations soient possibles avant une prépara-n de plusieurs années.

*Politique agricole.* — Le programme de colonisation Cochinchine aura pour effet d'augmenter sensiblement production du riz exportable de cette colonie. Pour un pr gramme comportant l'établissement de 20.000 individus p an, à raison d'un peu plus d'un individu par hectare, surplus exportable augmenterait de 30.000 tonnes chaq année, déduction faite de la consommation sur place. Il fa prévoir que ces quantités trouveront sur les marchés ex rieurs un placement de plus en plus difficile, même à l'i térieur de l'Empire français. Les producteurs métropolitai de blé se sont déjà plaints vivement de la concurrence q le riz indochinois fait aux céréales secondaires pour l'a mentation du bétail. Quoi qu'il en soit, les quantités de exportées ont baissé considérablement de 1936 (1.780.000 to nes) à 1933 (1.064.000 tonnes). La hausse des prix a heure sement plus que compensé cette baisse.

C'est pourquoi il importe que soient développées des c tures nouvelles. D'ailleurs, si le riz restera toujours la p duction essentielle des deltas, la colonisation en ter moyennes et hautes exige que le paysan annamite s'habi à une technique agricole plus variée.

Il a toujours redouté les forêts dans lesquelles il souf gravement du paludisme en raison de son peu de résista physique, dans lesquelles aussi ses superstitions placent génies les plus divers. Les collines qui dominent les plai du Tonkin et de l'Annam ont donc été complètement dé dées par des incendies répétés : seul y pousse le fame tranh (imperata), l'herbe à paillotte annamite. Le pays qui cultive les rizières dans les vallées y met le feu à la de la saison sèche pour obtenir pendant quelques jours pousses tendres qui serviront à l'alimentation de son bét Le feu gagne tous les ans sur la forêt que la brousse re place. Le régime des rivières, surtout en Annam où le pentes sont accentuées, tend à devenir torrentiel et l étiage de saison sèche s'abaisse. La culture des rizières, d les plaines même, peut en devenir difficile.

Il faut donc apprendre aux indigènes à respecter la fo qui régularise le débit des cours d'eau. L'Administratio entrepris dans certaines provinces une campagne qui pa porter ses fruits et devrait être généralisée.

Les pâturages permanents, à peu près inconnus à l'he

tuelle, devront remplacer la méthode barbare des incen-
es de brousse et l'élevage pourra ainsi être développé.
Les Annamites apprendront en même temps la technique
la fumure par fumier naturel et aussi par fumier artifi-
el ou semi-artificiel, qui peut justement être produit à
on marché en raison de l'abondance de la main-d'œuvre.
exemple des Indes anglaises montre les résultats que l'on
ut obtenir dans cette voie.
La technique générale ainsi améliorée, il sera possible
introduire des cultures nouvelles adaptées à chaque ré-
on. Quelques-unes existent déjà depuis longtemps, le
éier par exemple, il faudra en améliorer les méthodes; le
aïs, plus nouveau en Indochine, a pris déjà un dévelop-
ment considérable parce qu'il est très rapidement rému-
rateur et qu'il trouve sur le marché français une protec-
on un peu artificielle; c'est pourquoi, comme pour le riz,
culture ne devrait être étendue qu'avec une augmenta-
on parallèle de la consommation intérieure.
Il est inutile d'énumérer ici les diverses autres produc-
ons agricoles qui sont à l'étude dans les stations d'expéri-
entations.
Il faudra un très gros effort et une grande persévérance
la part des Services Agricoles pour vaincre les routines
namites. Le Gouvernement général se doit d'ailleurs de
utenir ses Services ainsi que les Stations de recherche,
ème en période de crise, et leur assurer des budgets suffi-
nts.
Cependant l'Administration ne peut tout faire et doit en-
urager et même aider les efforts privés : il est nécessaire
'elle modifie son état d'esprit actuel et qu'elle admette la
laboration des entreprises privées au lieu de suspecter
ut effort dit « capitaliste ». Les sociétés de caoutchouc se
nt efforcées de « fixer » leur main-d'œuvre, recrutée en
nnde partie au Tonkin sous une forme contractuelle et la
nsformer en main-d'œuvre libre. Si ces sociétés étaient
ées, elles pourraient préparer l'installation de familles
tières et non des seuls travailleurs dont elles ont besoin.
e plantation européenne peut d'ailleurs servir de noyau
cristallisation : elle met au point des méthodes cultura-
, parfois à très chers deniers ; autour d'elle des paysans
lablissent qui suivent ces méthodes et dont la production

peut être achetée et écoulée par la plantation, après trait ment si nécessaire. Aux Indes Néerlandaises, certaines pla tations européennes de thé achètent ainsi les cueillettes d'u grand nombre de planteurs indigènes et les traitent dar leurs usines suffisamment équipées, avec leurs propres pr ductions, faisant ainsi vivre toute une région.

En Indochine même, sans qu'aucun effort particulier e été fait dans ce sens, les plantations de thé du Kontum d viennent un noyau de colonisation annamite. La collabor tion de l'Office de colonisation et de l'Inspection du trava avec ces sociétés pourrait donner des résultats beaucou plus efficaces et rapides.

*Artisanat et industrie.* — Aussi coordonné qu'il soit, l'e fort tendant à coloniser les moyennes et hautes régions d l'Indochine sera insuffisant pour résoudre le problème d mographique en raison de l'augmentation beaucoup tro rapide de la population du delta tonkinois. C'est pourqu les pouvoirs publics s'orientent-ils également vers le dév loppement de l'artisanat, afin de donner un supplément d même un autre moyen d'existence à une certaine partie d la masse rurale, en particulier celle qui gravite autour d centres un peu importants.

L'artisanat est à peu près inexistant à l'heure actuell C'est au Tonkin qu'il est le plus développé (11 o/oo de population contre 5,3 o/oo au Cambodge et 4,3 o/oo en C chinchine). M. Gourou note d'ailleurs que les profits d artisans sont extrêmement réduits : trois cents par journ de quinze heures à fabriquer des cabas, cabas de coule pendant le jour, cabas noirs dans la soirée !

L'extrême modicité de ces profits provient de la gran dispersion des artisans qui travaillent sans directives : p de crédit à leur compte pour se procurer des matières pr mières, irrégularités dans la qualité des fabrications, déla de livraison fantaisistes.

Le Gouvernement général a mis en projet la création d'u Office indochinois de crédit artisanal afin de remédier cette situation. Ce projet prévoit l'obligation pour les ar sans de se grouper en sociétés coopératives, le crédit éta distribué par l'intermédiaire de celles-ci préalablement af liées à l'Office central.

Le système de la coopérative est particulièrement pr

ans notre administration indochinoise; la théorie peut en re discutée, et pour ma part je préfère la véritable corporaon; l'essentiel est que, pratiquement, il tende vers l'organition de la profession en y introduisant la discipline, la olidarité des membres et des possibilités de standardisation es produits.

Le rôle de l'Office et des coopératives sera considérable : ventaire général de la production artisanale, — recherche es perfectionnements à apporter aux techniques, — achat n commun des matières premières, répartition des comandes avec délais de livraison rigoureux, standardisation conditionnement des produits, attribution d'avances ganties par la livraison d'objets fabriqués, emballage, expéitions, stockage des objets les plus demandés, enfin recherne et développement des débouchés.

Pour cette réalisation, le gouvernement indochinois auit intérêt à copier les organismes analogues qui existent Maroc et dont les résultats sont remarquables : le Compir Artisanal Marocain et l'Office chérifien de contrôle et exportation. Le rôle de ce dernier n'est pas limité à l'artinat, auquel il ne s'est intéressé que depuis 1927 : sous le rand principe d'une politique de qualité, son rôle est augmenter la valeur des exportations et de rechercher es débouchés par ses agents et ses propagandes à l'étrander. Indiquons que pour l'Indochine, le conflit d'Extrêmerient crée une situation particulièrement favorable en print l'Amérique d'une grande quantité d'objets qu'elle se ocurait en Chine.

Cependant, il faudra un effort de plusieurs années pour ne les tapis, les laques, la sparterie, etc., de l'Indochine uissent acquérir une qualité suffisante pour trouver une ace sur les marchés d'exportation. Il faudra un bien plus and nombre d'années encore pour que le nombre des artins se développe. Pour donner rapidement de nouveaux oyens d'existence à une partie de la population du Tonn, il faut y développer l'industrie.

Cette question de « l'industrialisation » a fait couler des ts d'encre il y a quelques mois. Ce n'est pourtant pas un it nouveau : le mouvement d'équipement industriel avait mmencé il y a plusieurs années, et actuellement les inistries du Nord du Tonkin font vivre une centaine de

mille d'ouvriers. La crise et le resserrement des débouch en Europe ont ravivé la question : l'industrie métropo taine cherche à se réserver complètement le marché coloni et prétend limiter l'activité des colonies à la seule produ tion des matières premières; la création dans les colonies raffineries, d'huileries, de tissages, etc., est condamnal parce qu'elle porte préjudice à la métropole en lui faisa concurrence en raison du bas prix de la main-d'œuvre des charges fiscales inférieures. Cet argument est discut ble : si le salaire journalier est en effet inférieur, le rend ment de la main-d'œuvre, le prix du matériel, les salair des cadres, le prix des services techniques, des transport etc., compensent largement cet avantage. Quant aux cha ges fiscales, elles ne cessent de s'aggraver aux coloni comme dans la métropole.

D'ailleurs, l'agriculture métropolitaine prend une pos tion assez opposée à celle des industriels : elle prétend lim ter, elle aussi, la production coloniale aux seules cultur qui soient « complémentaires » de la production agricc française et serait disposée, pour faciliter la chose, à favo ser l'industrie aux colonies.

Les colonies protestent naturellement contre ces théori restrictives qui ne sont basées que sur des oppositions égoï tes d'intérêts. On lira avec fruit à ce sujet le très intéro sant rapport de M. Baillaud à l'assemblée du 30 décemb 1935 de l'Institut colonial de Marseille.

L'intérêt de la métropole est que ses colonies soient pro pères et qu'elles aient, par conséquent, la possibilité de d velopper harmonieusement toutes leurs richesses. Il n'y pas une solution à cette question, mais des solutions q seront mises au point dans chaque cas par des ententes pr fessionnelles : la création aux colonies, par les industrie métropolitains eux-mêmes, d'industries-relais paraît êt un des meilleurs types de ces solutions.

Parmi nos colonies, l'Indochine occupe d'ailleurs u place particulière. On l'a appelée métropole seconde par que très éloignée de la France; elle doit avoir une certai autonomie, le cadre naturel de son commerce extérieur éta en Extrême-Orient. L'industrie européenne trouve là-bas u concurrent sérieux dans le Japon. Celui-ci ne peut êt écarté que par la création d'industries rivales en Extrêm

rient même. L'Indochine joint pour cela des conditions onomiques extrêmement favorables avec sa main-d'œuvre ıbile, très abondante et bon marché.

## III. — Civilisation française et civilisation annamite

Il ne faut pas se dissimuler que le passage du stade de la roduction familiale au stade de la production industrielle poser en Indochine une série de problèmes qui seront ɔur notre civilisation une dure épreuve.

Nous avons décrit plus haut l'armature traditionnelle de vieille civilisation annamite : famille et commune, qui ɔnne à ce peuple, il faut le reconnaître avec M. Gourou, n équilibre moral et social et, malgré sa misère, une part bonheur.

Une civilisation plus avancée matériellement ne va-t-elle ıs détruire cet équilibre ? En introduisant l'industrie, allons-nous pas introduire aussi le prolétariat et toutes s tares sociales de l'Europe ?

C'est le souci proclamé par nos pouvoirs publics, et c'est ne des raisons données pour ne pas encourager le déve- ppement de l'industrie. On ne comprend pas bien alors s raisons qui ont poussé ces pouvoirs publics a introduire ıx colonies, avec un grand renfort de publicité, ces lois ites sociales qui ne peuvent, à l'heure actuelle, s'appli- uer qu'à un nombre infiniment restreint d'individus, et ui sont faites justement pour remédier aux défauts du rolétariat.

Nos doctrinaires sont même allés plus loin : ils ont pré- ndu organiser en syndicats la classe ouvrière, encore nexistante, et introduire ainsi en Indochine la lutte des asses qui est la base du marxisme.

Introduite sous sa forme matérialiste, l'organisation in- ustrielle actuelle de nos pays occidentaux serait un mal- eur pour l'Indochine. Mais ainsi que le fait remarquable- ıent remarquer M. Paul Bernard dans la conclusion de son vre cité plus haut :

L'industrialisation d'un pays n'implique pas nécessairement la ıprématie de la matière sur l'esprit. Le service le plus important ue peut rendre à ses protégés un peuple colonisateur est de leur

éviter les coûteuses et parfois sanglantes expériences par lesquel il est passé lui-même.

Si, en Europe, nous avons manqué d'imagination po dominer la machine, ou plutôt si nos dirigeants ont ma qué de courage pour des réalisations difficiles, nous avo le devoir aux colonies, où les problèmes sont plus simp et le champ d'application plus libre, de réaliser une civi sation plus humaine.

M. Roland Ziegel avait fait en 1935, au Centre polytech cien d'études économiques, une conférence fort intéressan sur la « dissémination de l'industrie française »[3]. Apr une critique de la concentration industrielle dont il retr çait les causes historiques, M. Ziegel avait étudié la possi lité de disséminer l'industrie à travers la France par pet ateliers, et les avantages qui en seraient obtenus : pour l hommes d'abord : paysans, bourgeois (extension des cadres et surtout les ouvriers grands bénéficiaires, pour la natio ensuite (facilité de la défense militaire, augmentation de natalité, suppression de la lutte des classes), et même po les industries dont les prix de revient ne devraient pas êt augmentés en raison de la facilité des transports et du co de la vie inférieur dans les petits centres ou même la can pagne.

Il semble que ce soit dans cette voie qu'il faille s'avanc en Indochine, et que l'industrie reste le métier second d paysan qui pourra retourner facilement à la terre en cas d crise et même périodiquement à l'époque des plus gr travaux des champs. M. P. Bernard va plus loin en co cluant :

Si de nouvelles relations doivent régir demain les rapports ent le capital et le travail, est-il interdit de penser que la leçon puis nous être enseignée par notre magnifique possession d'Extrêm Orient où nous avons un monde entièrement neuf à construire ?

Pour construire ce monde neuf il faut, croyons-nous, garder de toucher au cadre traditionnel annamite.

Il est inutile d'insister en ce qui concerne la famille, qu nos gouvernants s'avisent enfin de protéger. Il faut conse ver également, croyons-nous, l'autonomie du cadre com

3. Bulletin nos 18-19, de janvier-février 1935.

nunal dans lequel les Annamites se plaisent tant. Il sera nécessaire cependant de le faire évoluer progressivement, et pour cela il faut commencer par codifier le droit coutumier qui est encore oral et par là même imperfectible.

Cette œuvre immense que nous n'avons fait qu'esquisser dans ces trop longues pages ne sera réalisée que par la collaboration intime de ce qu'il y a de meilleur, de plus élevé dans la civilisation française et dans la civilisation annamite. C'est le devoir des Français de faire appel à leurs forces spirituelles. Nous pouvons espérer beaucoup des élites annamites. Des livres comme les *Essais français annamites* et *Nouveaux Essais franco-annamites*, de S. E. Pham Quynh, ministre de l'Éducation nationale de l'Annam, en sont un gage solide.

E. O' Byrne.

# La condition de la Femme noire

Dans la préface qu'il a destinée au livre de Sœur Marie-André du Sacré-Cœur : *La Femme noire en Afrique occidentale* [1], M. Georges Hardy note que la colonisation, à ses débuts, a tendance à négliger la femme, tant l'état où elle la trouve, dans la société indigène, est inférieur et précaire.

La charité serait seule en cause que le problème serait déjà fort important. Mais le succès général de notre œuvre n'est pas moins intéressé que notre sensibilité par le sort qui est fait à la femme. » Si nous ne donnons pas à la femme indigène, dans nos colonies, le statut qui lui convient, nous ne pouvons apporter aux pays d'outre-mer dont nous avons la charge une organisation sociale durable. Aussi est-il particulièrement précieux de trouver, pour étudier un semblable problème, un livre de haute classe et fait vraiment de main d'ouvrier.

Sœur Marie-André du Sacré-Cœur appartient à la Congrégation des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique,

1. Payot, 1939, 36 francs. — Un chapitre important de ce livre a paru, on s'en souvient, dans *La Revue des Jeunes* du 10 mai 1939.

plus communément appelées Sœurs blanches. Elle connaît à merveille les pays guinéens et soudanais sur lesquels porte son enquête, et elle connaît non moins exactement (son titre de docteur en droit en est déjà une preuve) la théorie juridique à laquelle il convient de se référer pour situer et résoudre les cas concrets. Au reste, le décret du 15 juin 1939 sur la condition de la femme noire réalise terme pour terme un certain nombre de vœux émis par Sœur Marie-André. Ce fait montre bien l'autorité qui s'attache à son travail.

Le cadre géographique de l'étude ? 2 millions de kilomètres carrés dans les colonies françaises du Soudan, de la Guinée, de la Côte d'Ivoire et dans la colonie anglaise de la Gold Coast. Région peuplée de 6 millions d'habitants appartenant à divers groupes dont les plus importants sont les Mandés et les Guerzés à l'Ouest, les Mossi à l'Est.

Dans une première partie, l'auteur nous donne une vue générale sur la famille et la société indigènes.

Dans une seconde partie, Sœur Marie-André envisage plus spécialement la Femme dans la famille. Son rôle a beau être actif, la personnalité qu'on lui reconnaît est bien effacée. Elle n'est même pas libre partie à son mariage, qui est considéré comme étant, bien plus que « l'union d'un homme et d'une femme mettant en commun leur existence », « un contrat qui fait passer une femme d'un groupe familial dans un autre groupe ».

Le consentement des futurs conjoints n'étant pas indispensable la conclusion du mariage, peu importe leur âge; tous deux peuvent être enfants lorsque leurs chefs de famille décident de leur union. La demande en mariage est adressée à celui qui dispose de la jeune fille souvent lorsque celle-ci n'est encore qu'une fillette; on peut même promettre, conditionnellement, une petite fille avant sa naissance.

L'auteur insiste longuement sur l'argent et les objets fournis par la famille du mari en échange de la femme, sur les empêchements au mariage, sur la situation des veuves, sur les conséquences de la polygamie.

Une troisième partie traite de la Femme dans la société. Nous y suivons la femme indigène dans les travaux agricoles et domestiques auxquels elle doit se livrer; nous prenons connaissance de ses goûts esthétiques, en matière d'ameu

blement, de vêtement, de parure, de danses; à propos de la ittérature orale populaire, nous nous faisons raconter des récits très pittoresques; un chapitre traite de la femme et le la religion indigènes.

Quelles sont les influences exercées sur la femme par l'Islam, par le Christianisme, par l'Administration européenne, tel est l'objet de la quatrième partie. S'agit-il du Christianisme, on voit par des exemples concrets combien l relève la personnalité féminine :

Les parents chrétiens qui reçoivent des propositions de mariage onsultent toujours leur fille avant d'y répondre...; dans le foyer ne fois constitué, le mari consulte la femme, l'intéresse à ses proets et lui laisse même (innovation inouïe) la direction de sa maion quand il part en voyage.

On ne sait pourquoi c'est dans cette quatrième partie que œur Marie-André place un chapitre délicieux sur quelques raits de psychologie féminine. Peut-être est-ce pour introuire directement la conclusion dans laquelle l'auteur demande, notamment, qu'une loi ou un décret intervienne our proclamer indispensable à la validité du mariage le onsentement des époux [2].

Le livre dont nous venons de présenter aussi sommairement l'analyse doit être lu par tous ceux qui s'intéressent la Personne humaine de l'Indigène dont nous avons pris harge. Dans quelle mesure devons-nous respecter les coumes ancestrales avec lesquelles nous sommes en présence, ors que d'ailleurs, à leur contact avec notre civilisation, s coutumes tendent à évoluer spontanément ? Avec quelle ardiesse et quelle prudence devons-nous rectifier ce qui elles est incompatible avec la dignité féminine ? Voilà s problèmes que doit se poser toute âme élevée et conciente des responsabilités coloniales qui nous incombent. e livre de la religieuse missionnaire aidera à bien les sier, les éclairer et les résoudre. Son érudition est suffisante our convaincre, insuffisante pour rebuter. C'est donc dans nombreuses bibliothèques d'honnête homme qu'il doit ouver sa place.

André Garrigou-Lagrange.

2. Cette condition a été imposée, depuis, par le décret du 15 juin 39, auquel nous avons fait allusion.

# L'œuvre scientifique de l'Institut français de Damas

L'Institut français, fondé à Damas en 1928 dans le Palais Azem et qui fut dirigé, dans ses premières années, par M. Robert Montagne, lieutenant de vaisseau, ancien professeur de l'Institut des hautes études marocaines de Rabat et actuellement directeur du Centre des hautes études d'administration musulmane à Paris, exerce une activité scientifique de premier ordre. Son premier directeur, après avoir publié une importante étude ethnographique sur les Berbères de l'Atlas marocain, s'est ensuite consacré à des recherches sur les tribus bédouines du désert de Syrie. Il s'est orienté maintenant vers l'organisation d'un centre d'études générales sur l'Islam et les pays de civilisation arabe : au cours des trois dernières années 1936, 1937 et 1938, il a organisé à Paris, au mois de juillet, des Journées d'études sur l'Islam qui furent extrêmement fructueuses pour les participants et dont les travaux sont publiés ensuite en volumes (*Entretiens sur l'évolution des pays de civilisation arabe*)[1].

Parmi les membres de l'Institut français de Damas, nous relevons les noms de J. Lassus, chargé de fouilles archéologiques à Antioche et qui a publié une étude sur « Deux églises cruciformes du Hauran » (tiré à part du *Bulletin d'études orientales*, tome I, 1931); Lecerf qui s'est occupé surtout des questions littéraires et linguistiques; le capitaine A. de Boucheman, officier méhariste, et le R. P. Henri Charles, S. J.

L'Institut français publie un *Bulletin d'études orientales*, dont un volume paraît chaque année depuis 1931 ; il édite aussi deux autres séries de publications[2] : les *Documents d'études orientales* dont huit volumes sont parus jusqu'à présent, et les *Mémoires de l'Institut français de Damas* (six volumes). Parmi ces diverses publications, nous relèverons les plus récentes :

Le capitaine Albert de Boucheman a publié deux tomes des *Documents d'études orientales* :

*Matériel de la vie bédouine* recueilli dans le désert de Syrie (tribu des Arabes Sbaa), 140 pp. avec sept planches hors texte et 54 figures.

*Une petite cité caravanière : Suhné*, 138 pp. avec onze planches hors texte. Cette description minutieuse d'une petite bourgade du désert de Palmyre, habitée par des caravaniers presque tous d'ori

1. Ces travaux seront prochainement recensés ici.

2. Toutes ces publications sont éditées à l'Imprimerie catholique de Beyrouth (Liban).

ine nomade, permet de « découvrir les principaux aspects sociaux, olitiques et économiques des cités caravanières, les y observer ous des formes primitives, voire parfois à l'état pur. On peut diserner, en outre, comment ils se comportent en face du bouleverement économique et social qui ruine aujourd'hui le désert. »

Pour enrichir encore nos connaissances sur les tribus arabes béouines, le R. P. Henri Charles, S. J., vient de publier un très imortant ouvrage : *Tribus moutonnières du Moyen Euphrate* (tome III des *Documents d'études orientales*, 1939, 170 pp. avec quatre artes, quatorze tableaux et seize planches hors texte). Après avoir ait des études très poussées de langue arabe à Paris, le R. P. Henri harles s'est consacré à la fois à l'apostolat des Arabes nomades, uprès desquels il s'est fixé à Palmyre, et au travail scientifique. Il a quelques années, il avait publié déjà une étude historique très ocumentée sur les églises chrétiennes primitives de la région qui orme actuellement le désert de Syrie.

Son nouvel ouvrage apporte le fruit d'enquêtes ethnographiques t sociologiques menées auprès des tribus qu'il a fréquentées sans rrêt de mai à octobre 1936 : il nous donne l'histoire de ces tribus, eur description géographique, sociologique et ethnographique.

Les deux volumes du capitaine de Boucheman et celui du . P. Henri Charles forment un ensemble scientifique extrêmement éussi, par la précision de leurs recherches, par la minutie de leurs escriptions, par la présentation technique fort soignée de ces avaux.

Le dernier volume paru des *Mémoires de l'Institut français* est n volume de M. Henri Laoust, *Le Kalifat dans la doctrine de Rasd Rida* (*Mémoires de l'Institut français*, tome VI, 1938, in-8° de 36 pp.). Ce volume nous donne la traduction de différents artiles publiés en arabe, au Caire, en 1922-1923 et réunis ensuite en olume sous le titre : *Le Kalifat ou l'Imama suprême*. Dans ces artiles, Rassid Rida, mort en 1935, se montre un protagoniste d'une orme modérée de l'Islam; fort partisan du modernisme libéral de heikh Abdou, Rassid Rida a ensuite évolué peu à peu vers le réormisme wahabite. En dépit de ces fluctuations d'opinion le plus ouvent imposées par des circonstances, « Rassid Rida peut être onsidéré comme le défenseur de quelques idées qui font de ces octrines un moment, ou un aspect, de l'opinion musulmane conmporaine et sont à ce titre d'autant moins à négliger que le proème des relations culturelles entre l'Afrique du Nord et l'Islam t appelé à prendre une importance croissante. Le but de ces traactions est précisément de permettre à Rassid Rida lui-même de ous exposer quelques-unes des idées les plus profondes de son tion réformiste et apologétique » (p. 2).

En publiant cette traduction, accompagnée de notes, M. Laoust e veut pas se restreindre uniquement à un public d'islamologues; nous dit lui-même, exprimant bien le but de son travail, qu'il

veut s'adresser « à tous ceux qui, se trouvant en contact, en raison de leurs fonctions administratives ou universitaires, avec les milieux musulmans d'Orient ou d'Afrique du Nord, estiment qu'il est aujourd'hui indispensable de deviner et de mesurer *ab intra* les différents courants d'opinion qui traversent le monde musulman et aussi de rechercher, au-delà des manifestations plus ou moins éphémères de l'opinion, les tendances les plus profondes des aspirations actuelles ».

On trouvera, de fait, dans cette traduction l'exposé de quelques-unes des positions actuelles des musulmans sur les questions du Califat, de la guerre sainte, du contact avec l'Occident, de l'adaptation de l'Islam à la vie moderne. L'on peut juger ainsi de l'utilité de cet ouvrage pour nous mieux faire connaître le monde musulman moderne.

PAUL CATRICE.

# Indiens d'Amérique

Le livre du R. P. Émile Housse, *Une épopée indienne* [1], sous un titre qui rappelle le souvenir de *La Araucana*, le poème d'Alonso de Ercilla, est une monographie historique, ethnographique et sociologique de ces fameux Araucans qui occupent une partie du Chili et qui constituent une des peuplades indiennes les plus originales. Le travail du P. Housse est destiné à ce que l'on appelle le grand public. On peut se demander si celui-ci ne trouvera pas le livre un peu compact et sévère, tandis que les spécialistes regretteront l'absence de certaines précisions et quelques vues qui paraissent manquer de nuances. Ajouterai-je, pour ma part, que l'auteur me semble porté à accepter avec trop de complaisance les légendes édifiantes et les traditions miraculeuses ? Par ailleurs, nous avons là une étude consciencieuse à l'extrême, qui apprendra beaucoup à tous les lecteurs. Un fait, que le P. Housse signale plusieurs fois, doit être souligné : à l'arrivée des Espagnols, les Araucans pratiquaient la monogamie; mais les hommes furent si rapidement décimés au cours de leur farouche résistance contre l'envahisseur qu'ils passèrent en peu d'années à la polygamie. Ce cas de régression est fort curieux, et peut-être même unique. Ce qui n'est pas moins curieux, c'est que, d'après le P. Housse, cette solution permit de sauver la race. On sait, au contraire, qu'en Afrique noire la

1. R. P. Emile Housse, Rédemptoriste, *Une épopée indienne, les Araucans du Chili*, Paris, Plon, 1939, 32 grav., 11 dessins, une carte, II-307 pages.

bolygamie entrave le développement de la population, parce qu'elle prive les jeunes gens d'épouses et force beaucoup de jeunes filles à se marier avec des vieillards. Mais, chez les Araucans, la polygamie paraît avoir eu des caractères bien différents.

Le récit de M. Bertrand Flornoy, *Haut-Amazone* [2], appartient à un tout autre genre que le livre du R. P. Housse. Ici, il ne s'agit plus d'une monographie complète, mais du compte rendu d'une exploration. Il ne s'agit plus d'Indiens relativement civilisés, assimilés en partie par la nation moderne fondée sur leur territoire, et ainsi finalement préservés du désastre, mais de tribus en voie de disparition qui vivent à l'écart du reste du monde, et qui sont demeurées, pour employer le langage courant, à l'état sauvage. Les Civaros de la forêt tropicale du Haut-Amazone sont célèbres par leur talent macabre de réducteurs de têtes humaines. Pour vivre au milieu d'une nature hostile et redoutable, ils mènent une lutte incessante, qui exige un courage, une patience, une opiniâtreté inépuisables. On est là bien loin de la convention de l'Indien négligent, paresseux et léger! M. Bertrand Flornoy s'est aventuré chez eux en compagnie de M. Fred Matter et de M. Jean de Guébriant, et il nous conte ce séjour périlleux avec une simplicité pleine de vie et d'entrain. Il a le bon goût et l'honnête sagesse de ne pas se poser en savant : il ne se donne que pour un explorateur épris de risque et de nouveauté, désireux seulement de servir la science dans la mesure de ses moyens. On aurait donc mauvaise grâce à le chicaner sur certains détails, d'autant plus que ces pages alertes se lisent avec un vrai plaisir.

ROBERT RICARD.

# Le R. P. Aupiais et le « devoir colonial »

*L'Académie des Sciences coloniales a reçu parmi ses membres le R. P. Aupiais, Provincial des Missions Africaines de Lyon. Le numéro d'octobre 1939 d'Univers reproduit le discours d'accueil prononcé à cette occasion par M. Georges Hardy, recteur de l'Université de Lille. Nous en extrayons ces lignes significatives :*

Vous partez de ce principe que le Noir d'Afrique n'est nullement un bloc informe que d'aucuns imaginent, qu'il contient des puis-

2. Bertrand Flornoy, *Haut-Amazone, Trois Français chez les Indiens réducteurs de têtes*, Paris, Plon, 1939, 30 grav., 2 cartes, 1-273 pages.

sances de développement dont on aurait tort de faire fi, et que sa civilisation originelle, — sa civilisation, oui, n'ayons pas peur du mot, — abonde en acquisitions précieuses. Dès lors, quand nous entreprenons de l'amener à nous et d'améliorer son existence, n'avons-nous pas intérêt à utiliser d'abord ce fonds de nature et ne devons-nous pas nous interdire, sous couleur de progrès, une dévastation morale qui par avance rendrait vaines nos plus généreuses intentions ?

Il faut bien reconnaître qu'une telle position de thèse n'est pas toujours facile à faire admettre. On a l'air de ressusciter le bon sauvage de Rousseau ou de colorier, à l'usage d'un public sensible, d'ingénues images d'Épinal. Et puis, bien des habitudes des sociétés négro-africaines heurtent notre humanité, portent la marque d'une indéniable barbarie et, s'il est possible de les comprendre, c'est-à-dire de les faire rentrer dans un système de conceptions qui n'a rien d'incohérent ni d'absurde, il est tout de même malaisé de les tolérer. Mais vous savez ces choses-là mieux que personne, et votre point de départ n'est ni une rêverie utopique ni une idée à priori. Vous avez assidûment fréquenté le paysan et le chef de village, le tisserand et le devin; vous n'ignorez rien des mystères de l'animisme, ni des arcanes de la coutume; vous avez minutieusement étudié la littérature orale et la production esthétique, et le rôle d'éducateur, de conseiller, d'arbitre, que vous avez joué durant tant d'années, vous aurait certainement délivré, si c'était nécessaire, de toute naïveté et de toute indulgence abusive.

Fort de cette longue pratique des sociétés indigènes, vous pouviez vraiment vous permettre d'affirmer que le bon et le mauvais, là comme ailleurs, voisinent et qu'il suffit de trier le grain pour rendre leurs vertus aux semences qui méritaient d'être fécondées. Vous avez trié, d'une main ferme et délicate. Et vous ne vous êtes pas contenté de régler votre travail de stricte évangélisation sur ces lumineux principes vous avez imaginé, en dehors même du plan religieux, ce programme, si intelligent et si émouvant, de régionalisme africain, dont il a été maintes fois parlé ici même et dont on peut voir, dans votre champ d'action préféré, au Dahomey, une éclatante et durable application.

Humaniser sans anémier, améliorer sans déséquilibre, réorienter sans dépaysement, conserver à la vie indigène sa saveur originale et son entrain, multiplier les terrains d'entente et les occasions de rapprochement entre tuteurs et pupilles sans que les uns ou les autres aient à sacrifier leur personnalité morale : que d'attrayant libéralisme et que de charité, au sens plein du mot, dans ce dessein, qui n'est pas resté pour vous un simple propos, et comme tout cela est bien fait pour illustrer à la fois la grandeur et la séduction du devoir colonial!

# LES LETTRES ET LES ARTS

ERNST ERICH NOTH. *Retour à Gœthe.*

« Grandioses sont vos entreprises, titans; mais mener vers le bien éternel et l'éternelle beauté, c'est l'œuvre des dieux; laissez-les faire. »

GASTON POULAIN. *George Desvallières.*

« Le rêve pour le rêve n'est pas mon affaire, mais bien la religion chrétienne.

CHRONIQUES

CHRONIQUE LITTÉRAIRE : le *Journal* de Julien Green, par C. DUCASSE.

CHRONIQUE DRAMATIQUE : *29 degrés à l'ombre*; *On ne badine pas avec l'amour*; *L'École de la médisance,* par H. GOUHIER.

CHRONIQUE MUSICALE : *Messes en musique au front,* par OLIVIER MESSIAEN.

*Campagnes de France,* par H. POURRAT.

*Le mois artistique,* par G. P.

# Retour à Gœthe

Il fait nuit en Allemagne. Nos regards, pleins d nostalgie et d'appréhension, ne rencontrent que de l'obs curité de l'autre côté du Rhin. Quel paysage désolé! Qu silence pesant encore dans le bruit assourdissant e menaçant des bottes! Son vide intérieur même rend fas cinant le spectacle que nous devinons plutôt que nou ne le suivons de près. Une immense révolte gronde e monte; des titans déchaînés lancent un défi orgueilleu aux forces de la vie et de la lumière. Ils veulent détruir la Loi, détrôner Dieu. Dans leur acharnement contr toutes les valeurs spirituelles sur lesquelles repose notr civilisation, fille de l'Athènes antique et de la Rom chrétienne, ils ne manquent pas d'une sauvage logique Ils s'attaquent aux racines, aux sources, ils veulent fair table rase. L'esprit et la foi, pour eux, sont devenus de ennemis, des obstacles à leurs desseins, et par cel même les victimes désignées de leur brutalité. Il fut u passé où l'Allemagne était forte, et aimée, pour so esprit, pour les esprits purs et hauts qu'elle a donnés l'humanité. Ses nouveaux maîtres renient en bloc préc sément ce passé ; parfois, ils poussent l'audace jusqu' le mépriser publiquement, toujours ils ignorent les ver tus et le salut qui y résident pour le peuple allemand, e pas pour lui seul.

Dans un monde qui se déshumanise, et plus particu lièrement dans des pays livrés à la violence et par elle une barbarie contre laquelle déjà ni la foi ni l'intell gence ne semblent plus rien pouvoir, la Sagesse et l

eauté se voient vouées au mépris. Elles n'ont même s la ressource de voiler leur face, de se cacher dans refuge sûr, en attendant que l'orage passe. Leurs iles sont vite recouverts de crachats, et les blasphè-es les rejoignent dans leurs cachettes les plus secrètes. out ce qui fait, par exemple, la grandeur de l'œuvre de æthe : la perfection, et la grandeur de son caractère : sérénité, voilà des valeurs singulièrement démonéti-es dans l'Allemagne actuelle; elles n'y ont plus de ace. Gœthe, pour le Troisième Reich, n'est plus actuel ». — D'ailleurs, son exemple, son enseigne-ent, sont gênants. De temps à autre, dans la polémi-ie internationale, ou dans un but de propagande, on rt de l'oubli, de sa disgrâce officielle, le Sage de Wei-ar; mais ces manifestations d'un culte purement verbal nt dépourvues d'enthousiasme vrai. « L'Allemagne de æthe » vit dans le cœur des quelques hommes qui sont stés fidèles à son esprit; mais ces hommes-là ne vivent s toujours — tant s'en faut — dans l'Allemagne con-mporaine. L'exil serait terriblement plus amer si l'on avait pas pu emporter avec soi cette Allemagne de æthe; il y aurait, aussi, beaucoup moins d'espoir pour monde et dans ce monde, s'il n'y avait pas eu Gœthe. ais son univers, non seulement à l'intérieur des fron-ères du Reich, mais même à l'étranger, même en rance où pourtant quelques-unes des plus belles pages t été écrites sur lui, est encore le plus mystérieux, le us inconnu.

N'y pénètre pas qui veut. Le fait d'avoir à toute occa-on son nom sur les lèvres ne représente pas encore une çon authentique de le vénérer. Les jeunes, d'habitude, l'aiment guère. Les foules prennent difficilement con-ct avec lui. Les titans ne lui pardonnent pas d'avoir itté leurs rangs pour reconnaître et adorer l'œuvre des

dieux, « le bien éternel de l'éternelle beauté ». L
« surhommes », les apprentis sorciers de la politiq
font la moue et le jugent volontiers « sénile ». D'u
façon générale, toutes les forces de la turbulence, to
les esprits qui ne sont pas suffisamment mûris, lui so
hostiles puisqu'ils le sentent et savent hostile à leu
aspirations démesurées, à leur idéologie. Ces turb
lents, ces aspirants à la puissance séculière et à la gloi
des gazettes, ne peuvent pas cacher le violent ressen
ment que sa vie et son œuvre leur inspirent. Ils ont po
lui cette même exaspération qu'on trouve parfois ch
des incroyants, qui sentent dans un moment de lucid
cruelle quelle grâce leur a été refusée en les condamna
à ne pas croire. Gœthe, pour eux, est déconcertant; ca
dans leur for intérieur, ils savent bien, ou devinent, q
même là où les apparences sont contre lui, où il a to
fait pour les mettre contre lui, il a toujours et aura to
jours raison. Il possède, d'ailleurs, sur tous ses inter
cuteurs anciens, actuels et futurs, cet avantage énor
d'avoir vécu longtemps, et plusieurs vies d'homme o
ont fini par en faire une, et de les avoir vécues avec u
intensité admirable, en allant toujours jusqu'au bo
de ses impulsions et de sa pensée, pour profiter ensu
d'un maximum de bénéfice — enrichissement intérie
et intellectuel — de ses expériences. Son exemple, il e
vrai, a de quoi exaspérer les impatients et les refoul
que leur propre incapacité a condamnés à rester suspe
dus à mi-chemin entre l'enfer et le salut; mais la mor
fication qu'ils ressentent ainsi est d'autant plus crue
qu'il y a des moments où ils entrevoient ce salut,
reconnaissent que, pour y parvenir, il aurait fa
emprunter le même chemin que leur grand précurseu
qu'il aurait fallu suivre ce guide.

Il faut le reconnaître : Gœthe a toujours été comb

ais ce qui le rend si singulièrement grand, c'est qu'en ofitant des richesses qui lui furent généreusement ertes, il a comblé les autres, et qu'il a toujours essayé, d'ailleurs réussi, à rembourser avec intérêts l'imense somme de biens que la Providence lui avait avane. Travailleur infatigable, observateur à la fois hume et passionné, éternel étudiant, il y a, dans sa vie mme dans son œuvre, une synthèse parfaite entre l'arur de la jeunesse, la force virile de l'âge mûr et la gesse de la vieillesse. Il possédait une des choses les us rares pour les Allemands — si souvent, si implablement guettés par l'obsession de la catastrophe et tentation du retour au chaos qui les incite à s'acharr contre eux-mêmes et contre les autres — : l'art de vre, le savoir-vivre, le goût de la vie, son culte, enfin. , il s'agit de bien s'entendre : il n'était point ce 'on appelle un « bon vivant », il n'avait rien d'un nal « jouisseur »; tous les excès lui étaient odieux. Il vait avec intensité, il donnait son adhésion entière à la , mais surtout il vivait, avec une rare conscience; l'éilibre moral autant que physique, la mesure et l'harnie ont guidé cette vie prodigieuse. Il était profondént pénétré de l'idée que chaque homme devrait for son propre destin, parce qu'il croyait qu'en s'efforıt de son mieux à prendre en main sa propre vie, omme obéit à une loi plus haute et la rejoint fatalent. Il a transposé, dans ses livres et dans sa vie, un f-d'œuvre qui devrait s'intituler : Un art de vivre. ı œuvre est éminemment pédagogique, sans qu'on y te la moindre intention professorale, sans qu'on sse en être blessé ou humilié. Ce n'est pas seulement grand poète, l'homme est grand, et cette âme était ement riche qu'elle pouvait insuffler de la vie à tant

d'œuvres, les soutenir, les nourrir. La perfection de cette vie, c'est d'avoir été étrangère à la défaillance.

Que ne doit pas l'Allemagne à Gœthe! L'énumération de tant de mérites semble mesquine. Rappelons seulement, pour mieux lui assigner sa place, que c'est lui qui a créé une langue littéraire, base même de l'unité et de la communion spirituelle d'un peuple, langue qui, avant lui, n'existait pas. Grâce à Gœthe, grâce à son œuvre, l'Allemagne a pu prendre le haut rang qu'on sait dans la littérature universelle dans laquelle elle est entrée bien après la France, l'Italie, l'Angleterre. Mais il y a autre chose : en Gœthe, pour la première et l'unique fois, l' « Éternel » s'était réalisé, la loi s'était incarnée dans les œuvres, le génie allemand avait enfin infligé un démenti authentique à tous ceux qui, à travers le vaste monde, le croyaient essentiellement chaotique, turbulent et vaguement « destructeur ». Gœthe est le grand réconciliateur entre le génie nordique et le génie méditerranéen. Il en est même la synthèse la plus parfaite; il s'agit d'une alliance qui fut heureuse et fertile, et malgré les apparences décevantes de l'heure actuelle, elle durera.

L'Allemagne d'aujourd'hui, l'Allemagne officielle, est aussi éloignée que possible de cet esprit. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que cette Allemagne qu'on appelle habituellement « l'Allemagne de Gœthe » ne s'est jamais incarnée politiquement. Le classicisme de Weimar, cette réussite magnifique, est un cas isolé. Il n'y a que quelques individus qui l'ont reçu en héritage mais depuis longtemps, et plus singulièrement de nos jours, cet héritage peut leur paraître comme un lourd fardeau, comme une charge écrasante. Il est difficile de garder cette flamme, de la garder pure, dans un moment où souffle l'ouragan des passions politiques. Jamais la pensée et l'œuvre de Gœthe n'ont pu influencer de façon sensible

évolution de l'histoire allemande, à peine même celle de esprit allemand; aussi étrange que cela puisse paraître, ans le siècle qui a suivi la mort de Gœthe, on ne trouve ucun poète, aucun penseur qui soit vraiment de la linée de l'Olympien, à plus forte raison de sa taille. On eut même dire que tout ce qui, dans ces cent dernières nnées, s'est passé en Allemagne, a été un reniement u classicisme, une rébellion, tantôt ouverte, tantôt sourpise, contre le Weimar de Gœthe. Mais cela veut dire u'on vient de tomber de très haut. Aujourd'hui, vertiineuse, la chute s'accélère; on voit le gouffre grand uvert où s'écraseront les défaillants, les infidèles, les ous prétentieux.

Gœthe a vaincu les démons de l'orgueil, national ou ndividualiste. Il a trop lutté pour échapper à certains tavismes, il lui a coûté trop de devenir, d'un titan reelle l'Olympien serein, pour qu'il lui fût possible de juer avec une indulgence complice les excès du romansme, ou l'attardement de tant de jeunes dans le mouveent « *Sturm und Drang* », tempête et soulèvement. Il vait clairement mesuré le péril parce qu'il l'avait vécu. oudain célèbre par son *Werther*, roman qu'il jugeait on sans sévérité par la suite, il a eu la grandeur d'âme la lucidité d'abandonner une voie qu'on lui demandait e suivre et qui semblait solidement tracée et confirmée ar sa jeune gloire. Il a toujours eu une conscience merveilleuse de sa vraie vocation, ou plutôt, d'une façon ystérieuse, son subconscient le conseilla et le guida. ucune vanité, aucune flatterie, aucune raillerie ne l'ont mais aveuglé. Au moment où les envieux et les adverires jubilaient de son long silence, avant ce voyage n Italie, qui fut un bain de jouvence, il portait déjà en i les chefs-d'œuvre futurs, et il savait qu'il les portait n lui, qu'il pouvait attendre, et surtout qu'il devait

attendre. Il fut toujours sensible, mais jamais affolé, toujours curieux, mais jamais inquiet. Rien en lui de troublé ni de troublé; s'il déconcerte tant les gens, c'est qu'ils ne peuvent pas comprendre le secret de sa grande sérénité. Cette vie magistralement organisée et ordonnée, aspirant encore dans le moindre effort quotidien vers la synthèse la plus vaste qu'il appelait l'unique vérité, celle de l'éternelle beauté, si elle sembla osciller au gré des attirances et des préférences entre des pôles opposés, ne pouvait pourtant jamais se perdre dans la contradiction.

Oui, il gêne les maîtres du jour comme il gêne les enthousiasmes faciles, les délires des foules excitées par des phrases suaves et faciles. Contre l'activité fanatique des uns, contre l'abdication paresseuse des autres, toute sa pensée, la pensée du plus grand des Allemands qui est aussi un des plus grands Européens, s'inscrit perpétuellement en faux. Et on ne peut pourtant pas le renier si facilement, faire taire cette voix, faire oublier ce grand exemple. Il a condamné avant la lettre les efforts des nouveaux demi-dieux. Mais ils se bouchent les oreilles devant les avertissements de la vraie sagesse. Leur loi d'ailleurs, est de ne point penser aux conséquences de leurs actes. Et puis, ils n'ont ni le temps, ni le goût, de lire dans *Pandore* ces vers admirables où se résume l'essentiel de la pensée de Gœthe, qui est du côté de l'éternel, de tout ce qui dure et vaut, contre les vaines apparences du moment, les vaines agitations des grands orgueilleux du pouvoir séculier : « *Grandioses sont vos entreprises, titans, mais mener vers le bien éternel et l'éternelle beauté, c'est l'œuvre des dieux; laissez-les faire.* »

Sa philosophie n'est pourtant pas celle de la résignation, et s'il aspire à être universel, il ne s'abandonne

as à ce relativisme que les braves gens de notre XX^e siè-
e ont pris pour une révélation formidable, tout comme
s semblent ravis de voir se substituer à leur âme im-
ortelle une série de complexes psychoanalytiques.
œthe est toujours positif, affirmatif, et s'il n'était pas
royant au sens strict du mot, il était toujours profondé-
ent pénétré de cette « crainte des dieux » qui préserve
s âmes nobles de la négation railleuse, de sombrer dans
vanité du défi blasphématoire. Son scepticisme est une
gende. Certes, il n'était pas croyant dans le sens
u'entend et sous-entend le chrétien. Il est même un peu
ain, un peu puéril, de vouloir établir qu'il avait
quand même » la « foi ». Des textes formels s'y oppo-
nt. Parfois, il a pu s'égarer jusqu'au blasphème appa-
nt. Fils d'Allemagne, du pays le plus mal converti, sol
favorable à toutes les hérésies, il n'aimait point, obéis-
nt à quelque obscur atavisme, la croix, et le disait en
ainte phrase, le disait après tant d'autres, avant tant
autres, comme Nietzsche, par exemple. Il est curieux
constater combien le symbole du chrétien semble inac-
ptable à leur orgueil, et même subtilement « provo-
nt » aux esprits allemands, qui tous s'y refusent dans
e attitude de bravade, qui tous lui prêtent un je ne sais
oi d'humiliant, de trop peu « viril ».

Ceci dit, la religiosité de Gœthe est certaine. Elle est
ite d'abord du respect d'autrui, et d'une sympathie
nais dissimulée pour toutes les manifestations de la
chez les individus. Acceptant et faisant sienne la pen-
e de Spinoza, il croyait en un dieu qui se confond inti-
ement avec l'univers. Le fond de toute religion, pour
, était l'élan de l'âme vers la divinité mystérieuse,
ais existante, et non pas l'image qu'on se fait d'elle, le
gme et les formes sous lesquelles on la vénère. Il n'a
nais été ni « libre penseur » ni incroyant, surtout pas

dans le sens qu'on donne habituellement à ces mots « croyant », il l'a été à sa façon, « chrétien », certainement pas. Son esprit largement ouvert à tout et à tous, son orientation universaliste, le grand besoin, le grand souci de tolérance qui le distinguent, l'on poussé à la recherche d'une vaste synthèse entre les religions humaines, entre toutes les formes de religiosité humaine. Ce qui le sépare à tout jamais de ceux qui nient et renient, c'est son attitude de profond respect pour toute impulsion mystique; cette attitude a son fil conducteur qui s'exprime dans le mot magnifique, mais intraduisible de « *Ehrfurcht* » (vénérer une chose, une âme, une divinité tout en la craignant d'un frisson pieux, ou rendre hommage, honneur, tout en éprouvant une crainte sacrée). Il fait confiance à Dieu puisqu'il est pénétré de la conviction de s'être soumis et plié, dans la mesure du possible, de toute son immense bonne volonté, sous sa loi; on pourrait dire qu'il se montre toujours assuré de son propre salut, étranger qu'il est à tout sentiment d'inquiétude. Son credo, c'est dans *Faust* qu'on le trouve; comme son héros qui a traversé toutes les erreurs, tous les égarements, il a « parié », pour son propre compte aussi, pour le salut, pour le rachat, pour la rédemption. « *Wer immer strebend sich bemueht...* », nous retrouvons là la justification non pas par l'unique foi, mais par l'élan qui porte une âme « bien née », vers le divin. Dans cette œuvre-clé, qui à elle seule aurait suffi aux Européens pour reconnaître Gœthe comme un des plus grands parmi eux, il assigne le rang le plus haut, le plus élevé, à la mystique chrétienne. L'acheminement de Faust vers ces cimes est admirable, et hautement symbolique : le titan qui se débat d'abord avec les démons les plus bas, les plus païens, avec tout ce cortège de Méphisto qui se donne rendez-vous au « Blocksberg »,

our trouver ensuite, sur une échelle plus élevée, dans n univers singulièrement plus noble, les dieux, les sprits, les symboles et les mythes de l'antiquité grecue, pour s'élever finalement, de plus en plus purifié, ers le ciel chrétien, celui de l'amour au pouvoir de rahat éternel, celui du pardon, de la grâce. La fin de 'aust atteint les cimes où règnent la grâce et le mystère, t ces derniers vers sont une proclamation de foi à laelle le chrétien pourrait difficilement refuser son adhéion : « Sauvé du mal est le noble adepte du monde des Esprits. Celui qui s'efforce perpétuellement à tendre plus aut peut être délivré. Et si, au surplus, d'en haut a ravaillé avec lui la grâce, le bataillon bienheureux va à a rencontre et lui fait un accueil céleste. »

Si l'Allemagne d'aujourd'hui délaisse Dieu, ce n'est as pour lui préférer l'Olympe. Les livres de ses grands enseurs et poètes lui sont devenus aussi étrangers que es autels, aussi indifférents, et même lui semblent parois hostiles. L'Église et Gœthe, chose curieuse, se voient ssociés, par l'identité des causes, dans la désaffection ctuelle. A tous deux, on reproche, ouvertement ou imlicitement, d'être universels, et de s'opposer, par cela nême, par cette vertu soudain devenue crime, à l'étroite t stérile rétraction sur soi-même qui est caractéristique es nationalismes exaspérés, des régimes totalitaires. 'our ces formes d'État, toute tentative de franchir les rontières et de communiquer avec l'étranger, avec le nonde dans d'autres buts que ceux de la conquête ou de propagande, est considérée comme suspecte, et même omme un délit de trahison. Les orgueilleux tiennent à eur autarcie, non seulement d'ordre politique et éconoique, mais encore, mais surtout, d'ordre moral, d'orre spirituel. Les Allemands ont toujours nourri un subl grief à l'égard de l'Église, parce que sa tête se trouve

à Rome. Ils sont, inconsciemment d'abord, idéologiquement ensuite, « anti-occidentaux ». C'est pour cette raison également qu'ils sont devenus « antifrançais » lorsqu'il est apparu, au cours de l'histoire, qu'après la chute de l'empire romain et la ruine de la puissance temporelle des papes, la France a recueilli une part de l'héritage de Rome, de la mentalité occidentale, beaucoup plus grande que celle de l'Allemagne, lorsque, pour tout dire, le centre de gravité latin s'est trouvé transféré de Rome à Paris. L'Allemagne, malgré sa situation au cœur même de l'Europe, est non seulement politiquement, mais intellectuellement en état de révolte latente contre l'Occident dominé par les idées de la civilisation méditerranéenne. Or. ce que, de son vivant déjà, des patriotes étroits reprochaient à Gœthe, ce qu'aujourd'hui de nouveau ils pensent tout bas ou disent tout haut, c'est qu'il est trop « occidental » dans son orientation intellectuelle, trop méditerranéen par sa culture et dans son œuvre qui doit son renouveau décisif et significatif par le contact intime avec la latinité, car, sans vouloir oublier ou dédaigner ce que Gœthe doit à l'Allemagne, à son sol, à son climat, on ne saurait jamais assez insister sur l'importance extrême dans sa vie et dans son œuvre de son voyage en Italie, de son séjour à Rome où il découvrit le marbre devenu vie, la beauté parfaite des statues antiques, la sérénité, l'équilibre, l'harmonie; tous ces éléments essentiels que nous retrouvons dès lors dans son œuvre de plus en plus dépouillée, purifiée. Il y découvrit également la lumière dont il gardait à tout jamais la nostalgie, cette lumière que ses dernières paroles réclamaient encore au gris et triste ciel de mars sous lequel il s'éteignit, cette même lumière qu'on voudrait tant aujourd'hui voir jaillir sur l'Allemagne où il fait si sombre, car ce pays a tellement besoin d'une leçon

umineuse; elle la trouverait pourtant en ne se détour-nant pas trop de celui de ses fils qui s'est dépensé pour a lui faire.

Du latin, Gœthe a également ce « bon sens » qu'on lui a tant reproché sous prétexte qu'il ne fut que paresse de cœur, manque de générosité, méfiance d'un égoïste. Sa jeunesse mouvementée, ses amours, mais aussi sa bonté ntelligente s'inscrivent en faux contre ces insinuations. Il aimait la force, sous tous ses aspects légitimes, mais l en détestait le gaspillage. On a toujours mal inter-prété son propos célèbre : « Je préfère une injustice au désordre. » Il faut être de mauvaise foi pour ne pas s'a-percevoir que c'est précisément le désordre qui engendre outes les injustices, et que Gœthe va singulièrement loin en s'attaquant à la source du mal au lieu de s'arrêter à une de ses variétés. D'ailleurs, notre monde agité et xcité par des phrases d'une stupidité hallucinante, aurait beaucoup de mérite à rapprendre les vertus de la vraie nodération, celle que Gœthe ne s'est pas lassé de pré-oniser sur tous les plans, et singulièrement sur celui de a politique. Il se disait volontiers « libéral modéré », omme le sont ou devraient l'être, explique-t-il à Ecker-nann, « tous les gens raisonnables ». « Durant toute ne longue vie je me suis efforcé à agir dans ce sens. Le rai libéral, continue-t-il, cherche avec les moyens ont il dispose à faire autant de bien qu'il peut, mais il rend garde de vouloir détruire les vices, souvent iné-itables, par le feu et le fer. Il s'efforce par une progres-on sage de faire reculer peu à peu les défectuosités ubliques, sans anéantir en même temps autant de bon-es choses par des mesures violentes. Dans ce monde oujours imparfait, il se contente du bon jusqu'à ce que temps et les circonstances le favorisent pour attein-re le meilleur. »

De tels propos peuvent fort bien ne pas être du goût de tout le monde, et ils ne sont guère du goût de notre temps. Mais derrière eux, il y a le poids d'une longue existence, et celui surtout d'une longue expérience, car Gœthe n'était pas seulement poëte; longtemps, il fut ministre d'État, et assuma des responsabilités écrasantes et absorbantes. Ce qu'il y a d'admirable en lui, c'est que le poëte a toujours été doublé de l'homme d'action, d'un homme fort actif, curieusement penché sur tous les phénomènes de la cité aussi bien que sur ceux de la nature humaine. Il ne nous parle donc jamais du haut d'une tour d'ivoire, et ce n'est pas lui qui aurait permis aux « intellectuels » le mépris de l'action sociale.

La grandeur authentique — celle de Gœthe — est de connaître à la fois ses propres possibilités et ses propres limites. Gœthe, ayant su les reconnaître, est toujours allé jusqu'à ses limites. C'est là le scandale pour ceux qui crient le plus fort et bombent le torse dans une pose qui se veut avantageuse et impressionnante, mais qui n'est que spectaculaire, dépourvue de force vraie, de signification. Une fois de plus : Gœthe a toujours gêné les susceptibles, les ratés, les disgraciés. Son talent, sa réussite — autant de dards qui blessaient les envieux et continuent à menacer de nos jours les amateurs des extrêmes, les révolutionnaires de salon et les prophètes de coin de rues. Pour toute une catégorie de nos contemporains vaut ce que Gœthe (qui se rendait fort bien compte combien il était gênant, aussi bien pour les médiocres que pour les excentriques turbulents) a dit des siens : « Je sais fort bien que je suis une épine dans leur œil, ils aimeraient fort être débarrassés de moi. Et puisqu'on ne peut pas toucher à mon talent, on en veut à mon caractère. »

Il est vrai que des myriades de scribes ont passé leur

ɛmps à découvrir à Gœthe des défauts de caractère, et ans sa vie d'homme des fautes. Plus on monte, plus on st exposé. S'il n'était pas un saint, il n'a jamais cherhé à l'être; il ne fut jamais cachottier, et n'affectait ımais rien dans sa poësie, dans son œuvre dont il vouıit qu'on la considérât comme « les fragments d'une rande confession ». On lui a reproché à peu près tout, : aujourd'hui encore, des gens ne manquent pas pour eprendre les vieux refrains. Il a tout fait pour la littéature et la culture de l'Allemagne, raison de plus, diraitn, pour des soi-disant ardents patriotes, de l'accuser de ésertion, de haute trahison, et de voir dans son universlisme une espèce d'intelligence avec l'ennemi. On sait estime qu'il portait à Napoléon, et sa froideur appaente à l'égard des guerres dites de libération qui proɔquèrent la chute de l'empereur. Cela lui valut, et connue à lui valoir, de solides rancunes. Les rancunes du atriotisme allemand sont singulièrement solides. Il n'a ɔujours pas pardonné, par exemple, à Charlemagne 'avoir écrasé la tribu des Saxons. Il n'a pas encore ardonné non plus, quoi qu'il dise, à Gœthe son attitude endant les guerres napoléoniennes. Hitler, en visite fficielle à Weimar, est allé se recueillir dans la maison : Nietzsche, le père du nihilisme moderne tel qu'on le et en pratique (tout en le déformant et en le méconıissant dans l'essentiel, bien entendu) au Troisième eich, et pour y respirer un air où flotte la folie d'une ɜpiration surhumaine, inhumaine. Il n'a pas pénétré ıns la maison de Gœthe, qui jusqu'alors fut pourtant centre des pèlerinages weimariens. Gœthe, le Gœthe ımain, tolérant, libéral, universel, est officiellement disgrâce, et on l'a signifié à ses mânes par un geste éclat.

Il est utile, et réconfortant, de rappeler à cette occa-

sion quelques-unes des réflexions qu'il fit à son conf dent Eckermann au sujet de son attitude « abstentio niste » pendant ces guerres. Contre l'extrême dignité d ces propos, les calomniateurs anciens, présents et futur ne peuvent rien; la mesquinerie de leurs accusations éta trop éclatante :

Chez moi qui ne suis pas une nature guerrière et qui n'ai pa d'esprit belliqueux, des chansons de guerre auraient été un ma que qui me serait fort mal allé. Je n'ai jamais rien affecté dan ma poésie. Ce que je ne vivais pas, ce qui ne me brûlait pas sou les ongles ou ne me préoccupait pas impérieusement, cela je n l'ai pas mis en poésie ni même prononcé. J'ai fait des poèmes d'a mour seulement quand j'aimais. Comment, alors, aurais-je pu fai des chansons de haine sans haine? Car, entre nous, je ne haïssa pas les Français, quoique je remerciasse Dieu quand nous e étions débarrassés. Comment aurais-je pu, moi pour qui seules l culture et la barbarie sont choses d'importance, haïr une natio qui fait partie des plus cultivées de la terre et à laquelle je deva une si grande part de ma propre culture! C'est, d'ailleurs, un chose curieuse que la haine nationale. Vous la trouverez toujou la plus forte et la plus violente sur les échelons les plus bas de l culture. Mais il est un échelon où elle disparaît complètement où l'on se trouve pour ainsi dire au-dessus des nations, et là o ressent le bonheur ou le malheur du peuple voisin comme s'i étaient arrivés au vôtre. Ce degré de culture était conforme à m nature et je m'y étais longtemps fortement attaché, avant d'avo atteint ma soixantième année.

Peu importe que les préférences philosophiques d M. Hitler aillent à Nietzsche et qu'il refuse son hommag à Gœthe. Plus grave, plus redoutable est la désaffectio qu'a le siècle même pour un si grand esprit qui rest méconnu, sur un certain plan, malgré le culte verba que les uns lui vouent et les livres que les autres lu consacrent. Il semble y avoir peu de place dans ce siècl de violence, de vitesse, de forces grégaires, pour u homme préoccupé avant tout de collaborer à la trinité d

au, du bien et du vrai. La sagesse gœthéenne, le par-
an des extrémismes modernes, l'adorateur d'une
eudo-religion politique la trouve suspecte, néfaste à la
ıse qu'il a embrassée, puisque individualiste, voire
goïste ». Notre époque comprend de moins en moins
grandeur de l'individualité, et elle perd tout respect
ır la solitude où certains esprits doivent fatalement
nfermer si l'incompréhension générale ne les y a pas
à enfermés. Non, je ne crois pas qu'il puisse y avoir
ıucoup de vrais « gœthéens » de nos jours. Gœthe,
le rencontre toujours à titre individuel, pour ainsi
e. Mais tous ceux qui sont sincèrement épris des cho-
de l'esprit et vraiment sensibles à la grande poésie,
ou tard le trouvent sur leur chemin, et bientôt il leur
ient un guide indispensable.

Gœthe n'a pas arraché le feu aux dieux jaloux, ou plu-
: il a vite renoncé à la tentation de le faire. Il a tôt
npté ses instincts de proie et de violence. Des dieux,
raignait et connaissait la vengeance, et, avec cette
fiance généreuse dans une Loi suprême qui le dis-
gue, il savait, il croyait, que la ferveur pieuse finit
jours par obtenir ce qu'elle implore. Il a imploré en
es, en œuvres. S'il a été comblé, c'est qu'il savait
endre, et qu'il s'était placé dans les meilleures condi-
ıs pour obtenir la grâce la plus précieuse pour un
te : l'acheminement lent, sans affolement ni panique,
s l'œuvre d'envergure. Il n'a jamais voulu ni pu for-
quoi que ce soit; rien d'étonnant qu'il n'ait pas pu
ıtendre avec Beethoven. Et on peut prétendre, sans
nte qu'il nous démentirait, que la sauvagerie de la
fare wagnérienne l'aurait littéralement épouvanté. Il
mait pas les romantiques, leur exaltation, leur tur-
ence; il n'aimait pas le vague, l'inachevé. C'est pour-
i il fait tellement contraste, et aussi un peu sensa-

tion, un peu « scandale » dans un pays de génies forc nés, qui trop souvent placent l'attitude au-dessus de création, le prestige au-dessus du succès concret, et au quels Apollon, le dieu de l'art parfait, contre lequel se soulève en vain, refuse sa grâce. En Gœthe, l'esp allemand a atteint sa maturité. Gœthe, c'est, pour l'E rope, l'avènement du moment allemand, pour l'Allem gne, l'avènement du moment européen.

Pourtant, puisqu'il s'agit de regarder les choses bi en face, il faut constater que ni les masses ni la pens ne l'ont suivi autant que la grandeur et la significati de son œuvre le laissaient espérer. Il ne s'est pas ass imposé à l'Allemagne pour que l'étranger puisse qualif l'esprit allemand de gœthéen. Il est vrai qu'une traditi tenace ne laisse apercevoir en Allemagne avant tout q la fermentation, l'esprit de turbulence, tout ce qui pous à la destruction de l'harmonie. On reste persuadé q l'esprit allemand, l'art allemand, ont été et restero toujours profondément « romantiques ». Un vague sy bole de juvénilité, des réminiscences de brumes emp tées par le vent, de nuits enchantées, de sentimental héroïque se glissent toujours dans les esprits quand pense à la poésie allemande. C'est surtout ce qu'il d'imparfait, d'insuffisamment mûri, dirait-on, qui att l'étranger vers l'esprit allemand. Tout cela pour la bon raison que l'époque classique de la perfection, te qu'elle a existé à Weimar au temps de Gœthe, est res en dehors du caractère allemand et a laissé peu traces dans l'histoire politique et la mentalité du pa Pour que l'esprit de Gœthe redevienne agissant et pu sant en Europe, il faudrait peut-être que d'abord le pe ple allemand vienne vers lui, enfin, et pour de bon.

ERNST ERICH NOTH.

# Le peintre George Desvallières

## I. — L'homme

L'église du Saint-Esprit, plus sombre que le jour, par un glacial
orès-midi, l'hiver, il y a quelques années.

Dans la pénombre, l'ombre grise d'un ouvrier en salopette bleue
une ombre évadée de quelque danse macabre : le maroufleur et
peintre George Desvallières.

Tous les trois, nous ramassons la toile étendue sur le sol, une
oile comme griffée par la peinture, éclaboussée de rouge, une sta-
on de chemin de croix, et nous l'appliquons sur le mur englué
e colle.

L'ouvrier se coupe avec sa souple truelle d'acier.

Desvallières étire ses longs bras afin de retenir la toile. Dans la
mi-obscurité, la barbe de Desvallières se mêle à celle du Christ,
sang de l'homme s'ajoute au sang du Christ...

Au fond du chœur se développe une vaste peinture de Maurice
enis. Au premier rang, M. Maurice Denis, au second, et un peu
ché par lui, George Desvallières. Un George Desvallières pla-
de, légèrement empâté, sans nul reflet du brasier qui l'anime,
agite et le dessèche, une séduisante stylisation de cette haute et
aigre momie diablement vivante, aux yeux enfoncés, au nez cro-
u, aux grandes oreilles, aux cheveux et à la barbe risquant d'être
rsutes et argentés.

Aujourd'hui, George Desvallières est assis chez lui, dans un vieux
uteuil, au milieu d'un amas de peintures fixées aux murs, posées
r des chevalets, posées contre le chambranle de la porte. Au-des-
s d'une petite table, sont épinglées la photographie du P. de
ucauld, un fanion tricolore, fané, frappé d'un Sacré-Cœur, la
otographie d'un jeune alpin à l'ombre d'un rameau de buis,
niel Desvallières, tué pendant la dernière guerre. Nous n'écri-
ns pas « mort à l'ennemi ». Il était le fils de George Desval-
res...

## II. — L'histoire

— Je suis né ici, 14, rue Saint-Marc, comme tous les miens
puis le XVIIIe siècle, le 14 mars 1861.

Je suis l'arrière-petit-fils du poète Gabriel Legouvé, qui a fait
s œuvres charmantes : sa *Mélancolie* est une chose assez drôle...

« J'ai été élevé par mon grand-père Ernest Legouvé : je lui doi le culte et le respect de ce Gabriel qui nous a donné une flamme assez curieuse...

« Dans cette maison, chez Ernest Legouvé qui aimait le théâtre ont joué Talma, Sarah Bernhardt, Got, Mounet-Sully; Berlioz y es venu, et aussi Paul-Louis Courier...

« J'étais un très mauvais élève — on devrait bien faire un col lège pour les crétins qui ne sont pas des paresseux! — mais pa méchant garçon. De Condorcet, je suis passé à Monge, où, entre le planches disjointes du parquet, je cachais le *Contrat social*...

« Je n'aimais que la peinture. Élie Delaunay, qui avait fai le portrait de ma mère, m'encourageait. Il y eut un conseil de fa mille, qui décida que je passerai d'abord mon bachot. Et de m donner un « chauffeur à bachot ».

« Un jour, mon grand-père m'interrogea...

« — Mais il ne sait rien!

« — Il ne faut pas savoir, dit le « chauffeur » : il faut avoir l'ai de savoir... »

« Mon grand-père bondit... Ainsi se terminèrent mes études offi cielles. Alors je travaillai avec mon grand-père, surtout les clas siques.

« Maintenant, mon ami Paul Manceaux me dit :

« — Votre christianisme, c'est Eschyle. »

« Élie Delaunay n'avait pas d'atelier : j'ai commencé par alle chez Tony Robert-Fleury. A l'Académie Jullian, M. Moreau n'avai pas encore d'atelier. Je suis allé le trouver. Au Salon, vers 1883 j'exposai un portrait auquel Puvis de Chavannes s'intéressa.

« J'allai l'en remercier. Il me dit :

« — Au Salon, il y a un tableau d'Aimé Morot. Chaque pied es un tableau, chaque doigt de pied est un tableau... et le tablea n'existe pas! »

« Puis j'ai été malade un peu... tourmenté, et j'avais de lon gues conversations avec M. Moreau. Pendant cette période j'ai pein sous son inspiration.

« Les antiques, à l'école, m'assommaient. Mais je les faisais sé rieusement.

« — L'antique, c'est pour plus tard, me disait Delaunay.

« Je l'ai compris quand je suis allé à Naples.

« Montrant à M. Moreau un portrait genre Velasquez, il sourit

« — Vélasquez, c'est très bien. Mais *après?* »

« Je suis allé en Angleterre. Tous les soirs, je prenais des croqui dans un petit café de Londres, éclairé de petites lumières rouge où des femmes attendaient.

« Je demandais à une de ces femmes de poser.

« — Tiens! Vous êtes peintre ? Nous vous croyions de la police!

« A Paris, je suis allé beaucoup au Moulin-Rouge et dans les caf de Montmartre, aussi prendre des croquis...

« Mon côté religieux m'a montré la mélancolie de ces choses... au Rat Mort, de gros messieurs fumaient de gros cigares. Une danseuse espagnole suait entre les tables. Elle n'en pouvait plus...

« — Encore! Encore! bis! bis! »

« Et elle dansait encore... Les hommes sont des monstres.

« A cette époque j'ai connu Léon Bloy. Il a eu une grande influence sur moi.

« Toujours pour des croquis, j'allais à Notre-Dame-des-Victoires, à la première messe, celle de 6 heures.

« Il y avait des clochards sur toutes les bouches de chaleur, et de grosses cuisinières... J'avais des scrupules et je trouvais idiot le *Credo* en latin.

« Un jour, tout a changé.

« En dedans de moi quelqu'un m'a dit : « Tu vas mettre le front sur la pierre, et tu réciteras le *Credo* et tu te confesseras. »

« J'ai mis le front sur la pierre, j'ai récité le *Credo*, j'ai vu passer un curé, un curé très sale. Je me suis confessé à lui. Il était admirable.

« A la guerre, j'avais fait mon volontariat, je suis parti, très mal noté. La topographie, je n'y comprenais rien. J'étais capitaine... Un jour je suis sorti avec mes hommes, en reconnaissance. Les balles tombaient. J'étais très calme... J'ai fait à ce moment-là un vœu : celui, revenu, de ne plus faire que de la peinture religieuse.

« Voilà le petit événement...

« En 1930, je suis entré à l'Institut. Rodin m'avait dit :

« — L'Institut, c'est une société secrète. Méfiez-vous! »

« L'Institut, c'est très gentil. On s'entend très bien, même si on n'est pas du même avis. Et puis nous avons Vuillard... J'aimerais bien y voir Despiau! »

Élu en 1935 président du Salon d'Automne, quelques mois après la mort de Frantz Jourdain, braise succédant à des flammes, George Desvallières avait été et reste l'animateur de la section d'art religieux de ce Salon, née, coïncidence? après la guerre de 1914-1918.

— C'est Frantz Jourdain, l'homme de toutes les initiatives, m'écrivait-il un jour, qui a eu l'idée de créer cette section, pour remettre aux mains des artistes un levier négligé des Cézanne, des Renoir, des Bonnard. A vrai dire, notre section, c'est un champ d'expériences que Frantz Jourdain a mis à la disposition de l'expression religieuse, certes, expérience ne dit pas forcément réussite, mais l'expérience seule mène à la réussite. »

Expérience encore que les ateliers d'art sacré qu'il dirige en compagnie de Maurice Denis, et expérience déjà utile.

### III. — La doctrine

— Ma doctrine, c'est assez compliqué. Mes premiers maîtres m'ont toujours dit que je leur faisais penser à l'*Ion* du musée de Nantes qui se tortille sur la roue.

— Le rêve pour le rêve n'est pas mon affaire, mais bien la religion chrétienne.

— C'est le côté chrétien qui m'a sauvé. Georges d'Espagnat m'a dit : « Sans lui, vous seriez un peintre médiocre. »

— Charité d'abord. Amour d'abord.

— Pierre Laprade me disait : « J'ai une petite sonnette en moi qui sonne quand il ne faut plus que je touche rien. » Moi, je ne m'arrête pas...

— Je prépare mes toiles en blanc, et les commence en bleu; mon ami Denis les préfère ainsi.

Devant un de ses paysages, où la toile était apparente, je demandais à Matisse : « Pourquoi ne pas la boucher? » Il m'a répondu : « J'ai tout fait autour de ces blancs-là. »

— Il ne faut pas copier comme on copie des bottines.

George Desvallières a écrit en 1935 :

— Aujourd'hui, tout est à trouver en art religieux, car notre époque ne ressemble à aucune autre. C'est un nouvel apostolat qui s'offre à nous. Il ne s'agit pas de maintenir la foi, de combattre tel schisme, de relever telle erreur théologique; c'est la cause de Dieu qui est en jeu, il nous faut réapprendre à parler de Dieu pour aider à parler à Dieu.

— Notre pauvre et orgueilleuse intelligence travaillant sans Dieu commence à sentir l'inquiétude la gagner. Le besoin de dévouement, l'égoïsme, le courage, la lâcheté, la paresse, le mensonge, la loyauté, tous les péchés et les vertus dansent une lamentable et tragique sarabande en nous... et nous avons perdu le moyen de discerner le bien du mal. L'un et l'autre se trouvent mêlés dans une confusion déconcertante chez les individus comme dans les institutions, dans la famille comme dans les États. Les événements du jour ne viennent-ils pas nous démontrer par surcroît que lorsque les hommes sont livrés à eux-mêmes, ils ne tendent, ils ne savent que se manger les uns les autres? « C'est la loi de la nature, c'est humain », me disent les politiques. Alors quelle était donc la qualité de celui qui a dit à cette humanité : « Aimez-vous les uns les autres »?

— Certes le chemin est dur, mais pour l'épanouissement de notre cœur, nous y rencontrons la Madeleine sanctifiée, le pauvre glorifié, le Samaritain réhabilité, et pour la justice, le mauvais riche condamné. Certes, il y a la croix, la croix toujours, mais aussi la résurrection, l'ascension, le ciel.

— N'y a-t-il pas là de quoi satisfaire nos besoins d'épanchements, renouveler nos moyens d'expression, enrichir l'éloquence de nos tons, de nos arabesques? Mais ce sera toujours en s'appuyant sur ce que nous sentons, ce que nous voyons tous les jours autour de nous... arbres, fleurs, maisons, ciel, pauvres humains, pauvres tout court, car tout cela fait partie de Dieu, ne sommes-nous pas les membres du Christ? Qui parle alors d'idéaliser en art religieux, il

gît de réaliser. De réaliser les souffrances du Christ, les joies l'effort, les actes de vaillance qu'a inspirés aux hommes la vertu spérance... Et quand le soleil vient éclairer notre maison famie, la petite chambre de l'ouvrier ou la masure des zones rouges, gardons bien, pauvres et riches, c'est un coin du paradis que u nous découvre. En vérité, artistes chrétiens, nous n'avons qu'à ier comme Renoir au Moulin de la Galette, comme Corot fait ses « petites branches », comme Sisley, comme Monet, avec tes nos sensibilités de rétines... Mais que dans l'œuvre, le Christ t le premier servi.

Et il avait écrit l'année précédente :

— Je ne veux rien rejeter de tout cet art qui met la France à la des nations, par ses recherches, mais je voudrais que toutes admirables qualités plastiques puissent atteindre la foule, nme au temps des cathédrales. Je voudrais faire mentir la bou e de Goncourt : « La beauté, c'est ce que ma bonne trouve eux. »

— Artistes, peignons donc avec nos méthodes — « qu'elles soient droite ou de gauche » — les mystères de la Passion, et les souf nces que nous conterons ainsi atteindront pour les secourir tous x qui sont dans la douleur.

## IV. — L'œuvre

— Mes peintures sont toutes des faits divers autour du Golgotha, st un bafouillis plein d'ardeur, m'a dit George Desvallières.

on œuvre fut tout d'abord l'expression d'une sensibilité très , d'une mélancolie un peu grise, certifiée par des coups de ceau enveloppants, égaux, dont le portrait de sa mère dénote goût pour la peinture teinté d'une tendresse en demi-deuil, en me temps qu'une scolarité semi-opportuniste.

e furent ensuite les reflets de la « morbidesse » plastique de tave Moreau, de ses antiques amincis, de Mantegna décalcifiés. t enfin la guerre, les convulsions dans les ténèbres, sous l'éparement déchirant du métal, la guerre obsédante dévore George vallières.

a paix n'est plus en lui.

on symbolisme romantique s'échevèle, ses coups de pinceau se t âpres, ils grêlent et griffent les plus douces figures, les met en lambeaux. Les saints, ensanglantés avec les hommes, surent des fils de fer barbelés, comme si la couronne d'épines s'éti jusqu'à nous.

esvallières offre à Dieu un holocauste d'écorchés.

Gaston Poulain.

# Journal[1]

« Je voudrais écrire pour celui qui est seul », dit quelq part M. Julien Green dans ce nouveau volume de son *Jou nal*. Je pense que l'on peut solliciter un peu cette phrase entendre ce souhait de M. Green dans un sens très préci Je dirai donc qu'il n'a écrit ces pages que pour ceux q essayent encore, dans le tumulte et l'angoisse de ce mond de se recueillir parfois dans la cellule de la connaissance d soi-même, cette cellule où, quoi qu'il en soit de notre vi nous sommes seuls, ou, du moins, sans compagnie h maine. Ce n'est pas sans motif que j'emprunte, pour parl de ce *Journal*, une expression au vocabulaire d'une myst que. Car, d'une part, ce qui émane de certaines pages d M. Julien Green c'est le sentiment de quelque chose de plu profond et de plus grave qu'une simple vie intérieure pr fonde. Et, d'autre part, de même que pour sainte Catheri de Sienne le retrait dans la cellule de la connaissance d soi-même n'est que le moyen de rejoindre Dieu, pou M. Green il est, parfois au moins, l'occasion, mais l'occa sion créée, voulue, de chercher Dieu, d'écouter son app et, peut-être un jour, d'y répondre.

Que l'on puisse d'emblée situer ce *Journal* à un tel pla montre que M. Green est bien modeste, ou bien indulgen à ses contemporains, quand il écrit : « Ce que j'ai voul faire en publiant ces pages, c'est donner un portrait aus fidèle que possible d'un écrivain de cette époque. Je ne m flatte pas d'être le moins du monde représentatif; je croi même que, dans une grande mesure, j'ai vécu et je vis en core en marge de mon siècle, mais il n'empêche que me soucis, mes espoirs et mes doutes soient ceux de beaucou d'hommes dont la vocation est d'écrire. » J'ai l'impressio qu'il y a chez M. Green, en dehors des qualités de roman

1. Julien Green, *Journal*, t. II, 1935-1939 (Plon, éd.).

cier, un sérieux, une gravité, une densité d'expression qui donnent à ses soucis, ses espoirs et ses doutes une valeur exceptionnelle. Il me semble entendre une voix qu'aucun autre écrivain contemporain ne nous a fait entendre. Certes, je l'avoue, il m'arrive, au détour de ces phrases, de surprendre un accent si fraternel que si je voulais m'exprimer sur certaines questions qu'aborde M. Green, je ne saurais que lui céder la parole. Cependant, je ne crois pas que mon émotion, à la lecture de ce livre, me conduise à en majorer indûment la portée.

Cependant tout, dans ce *Journal*, n'est pas de la même importance. Il n'appréhende pas constamment la vie intérieure de son auteur; M. Julien Green le confesse : « Si l'on découvrait ce journal, il donnerait de moi une idée fort inexacte, car je n'y mets guère que ma vie extérieure; ce qui se passe en moi, et qui est en contradiction absolue avec ma vie extérieure, je ne puis en parler, ou j'en parle très mal. » M. Green revient sur ce point à plusieurs reprises; il n'y a pas de doute que tout ce qui dans une vie ressortit au domaine de la distraction constitue, par son pittoresque et sa facilité d'expression, une proie tentante pour celui qui tient son journal; ici, par exemple, les récits de voyages tiennent une grande place, à la longue un peu fastidieuse. Mais M. Julien Green est injuste pour lui-même en exagérant les défauts de son journal; je crois qu'on l'y trouve vraiment lui-même; il est trop artiste pour ne pas exprimer l'essentiel de ses préoccupations, ce qui, pour tout autre qu'un artiste, resterait inexprimable. A cet égard, on risquerait de se tromper si l'on prenait trop à la lettre ce passage : « Les mots ne peuvent que faire allusion à ce qui demeure éternellement hors de la portée de notre langage, et j'admirerai toujours que nous puissions nous tirer d'affaire avec des moyens aussi incommodes, car il arrive que nous nous comprenions les uns les autres, mais pas tous les jours... » Mais l'allusion est un mode d'expression qui peut être très fidèle, et M. Julien Green y recourt avec un bonheur exceptionnel. Il serait très intéressant de relever dans ce *Journal* les passages où une simple allusion à des souvenirs d'enfance, à une nostalgie passagère, à un rêve met très réellement le lecteur en présence de M. Julien Green. Il me semble, par exemple, qu'il est impossible de lire les notations diverses des pages 116-117, tout animées de ce ly-

risme contenu si émouvant chez M. Julien Green, sans avoir l'impression qu'on découvre, je ne dis pas seulement les secrets, mais le secret même d'un être. C'est la même impression qu'on éprouve à la lecture de certains passages d'Alain-Fournier, de Katherine Mansfield, de Rilke, écrivains dont les œuvres sont pourtant très éloignées de celles de M. Green.

En cherchant à me préciser comment m'apparaît M. Julien Green à travers son *Journal*, je me le définissais comme une sorte de moine dans le monde des lettres. En cela, il diffère entièrement, et fort heureusement, de la plupart de ses contemporains. M. Julien Green est retiré; bien entendu je ne dis pas cela du point de vue du monde, de la gloire, des honneurs, mais dans un sens beaucoup plus sérieux. Il y a chez lui comme une marge qui le sépare invinciblement des préoccupations inutiles, un besoin qu'il n'élude jamais d'être en contact « avec cette partie secrète de nous-mêmes que le monde nous cache, avec Dieu, peut-être ». Quelque part, à propos de deux tableaux de la *National Gallery*, M. Julien Green parle de cette « lumière mystérieuse qui paraît encore tout enveloppée d'ombre et qui est la lumière de certaines visions intérieures, une lumière en quelque sorte méditative », et il ajoute : « Que de silence dans ces deux toiles ! » C'est un tel silence qu'il faut surprendre, qu'il faut écouter dans son *Journal*, ce silence où l'âme se découvre. Au fur et à mesure que l'on avance dans la lecture de ces pages, on voit M. Green se retirer toujours davantage dans ce silence, s'y détacher, comme il le dit, « de certains aspects de cette vie », se détacher même du journal qu'il tient. Pourquoi le publier, dans ce cas ? Peut-être pour témoigner, comme M. Green le suggère dans son avertissement que j'ai cité tout à l'heure. Davantage, je pense, parce qu'il est bon que les âmes qui peuvent s'entendre, correspondent, fût-ce en courant le risque d'une impudeur tout apparente.

Bien entendu les admirateurs de l'œuvre de M. Julien Green trouveront dans ce volume, comme dans le précédent, des indications très précieuses sur cette œuvre et sur l'esprit dans lequel travaille l'auteur de *Minuit*. On se rend compte, notamment, combien cette œuvre que l'on croit issue d'une imagination sans contrôle, est au contraire volontaire et consciente; je renvoie notamment au passage où

. Julien Green cite une phrase de Dickens qui, dit-il, pourrait servir d'épigraphe à toute mon œuvre » : « Dans *ack House*, écrit Dickens, j'ai volontairement insisté sur aspect romantique des choses familières ». On trouve aussi rtains passages qui accusent les affinités, que j'ai déjà eu occasion de signaler, entre l'œuvre de M. Green et celle Edgar Poe; j'attirerai en particulier l'attention sur un ssage où M. Green dit que « par nos désirs et toutes les nprudences de langage que nous commettons... nous donons la vie à un personnage invisible qui ne nous quitte mais et se nourrit de nous-mêmes »; c'est certainement ne conviction analogue qui a très souvent inspiré Poe, sinlièrement dans *William Wilson* dont j'ai écrit ici même, n jour, que c'était un texte extrêmement proche des noulles de M. Julien Green.

A propos du premier tome du *Journal*, j'ai déjà insisté r les pages où M. Green parle de son travail et de ses efrts dans la création; je n'y reviendrai pas ici, où l'on ouve cependant des pages aussi instructives à cet égard; désire toutefois signaler la page 67 qui est très significare, mais pourrait peut-être, à l'insu de son auteur, prêter quelque confusion. M. Green y note qu'il lutte, dans la laction d'un roman que nous ne connaissons pas encore, ntre l'instinct qui pourrait le pousser à refaire ce qu'il a jà fait; cela montre que M. Green est lui-même sensible cette extraordinaire monotonie de son génie qui confère e grande puissance à ce qu'il a écrit jusqu'à présent; il a curieux de voir ce qu'il fera s'il dompte cette mononie. Mais là où l'on pourrait se tromper, c'est lorsque Green écrit, qu'après la première page d'un roman, aufois, il allait à l'aveuglette jusqu'à la fin; je pense 'il ne faut entendre cette déclaration que dans le sens ne ignorance des développement extérieures du roman : nduite et dénouement de l'intrigue, etc. Mais quant à ssence même de ses livres, à leur signification profonde, épendante de l'intrigue, du sujet comme on dirait en nture, je crois que M. Green a toujours été conscient; que épisode de ses romans était peut-être écrit dans l'iprance de ceux qui le suivraient, mais dans une connaisce attentive de sa relation au sens véritable du livre et son aspect mythique. On pourrait d'ailleurs citer de nbreuses déclarations de M. Julien Green, lorsqu'il écri-

vait *Le Visionnaire*, *Épaves* et *Minuit* qui mettent cela pa faitement au point.

Quelque chose, dans ce volume, me paraît plus importa et plus précieux que les renseignements directs sur les l vres de M. Julien Green et son effort créateur, c'est les pa sages qui éclairent indirectement les liens qui unissent l'« tre secret de M. Julien Green à son œuvre. Je pense, pa exemple, au passage où l'auteur des *Clefs de la mort*, à pro pos d'un roman fantastique anglais, dit : « Il m'a fait sen tir à quel point je suis moi-même de la race de l'auteur » à une autre page, un peu plus loin, où M. Green décrit u rêve qui trouverait admirablement sa place dans un roma de Jean-Paul; à tous les endroits où M. Green parle de l nuit, cette nuit qui, dans tous ses livres, joue un rôle cap tal; à ceux où il parle de sa tristesse dont il s'est « débar rassé en la faisant passer dans ses livres ». Par tous ce traits, se dessine fortement l'image d'un écrivain excep tionnel dans notre littérature, un écrivain dont la patri est au Nord et qui a sa place, notamment, auprès de ceu que M. Albert Béguin a célébrés dans l'*Ame romantique e le rêve*.

Plus profondément dans le secret de l'être que ces rap ports de l'âme et de l'œuvre, se trouve enfin le problèm essentiel aux yeux de M. Green : le problème de la vérité. propos du premier tome du *Journal*, j'avais marqué que c problème pour M. Julien Green était peut-être moins celu de la vérité que celui de vérités partielles indépendante les unes des autres. On ne saurait le penser après avoir l ce nouveau volume. C'est bien sur la vérité que M. Green ic s'interroge sans cesse. « Bien peu de mes difficultés inté rieures transparaissent dans ces pages, dit-il quelque part je n'y retrouve pas grand'chose de cet incessant débat entr ce qui est vrai — et veut me gouverner — et ce qui est illu soire — et me fascine. Je suis en ce monde comme un hyp notisé qui essaie de revenir à l'état de veille et à la plein conscience; j'ai cédé aux prestiges d'un mirage; me réveille à présent est difficile, pénible. » Toutes les pages où ce « difficultés intérieures » de M. Green transparaissaient son très belles; ce sont elles qui me font placer ce livre si haut Quelque part, M. Green écrit : « Je fus préservé de l'a théisme, de même qu'il me fut épargné de marcher à qua tre pattes et de manger de l'herbe... L'idée que Dieu pû

; pas être ne m'a jamais effleuré. » On se rappelle peut-
re ce que M. Green écrivait dans le premier tome du *Jour-
ıl* : son âme « aimait Dieu, et Dieu s'est détourné d'elle ».
étaché de Dieu, mais sachant bien toujours qu'il existait,
. Green cherchait des réponses, des vérités. Mais peu à peu
semble qu'à ces vérités autour desquelles il tâtonnait, se
it substituée vraiment la vérité, celle qui a un nom, ce
om que M. Green trouve si beau : l'Éternel. Dès lors,
. Julien Green se retourne vers lui; c'est pour le trouver
ı'il se retire en lui-même, qu'il entretient ce sanctuaire
encieux où il se déprend de tant de choses. M. Green vou-
ait voir comblée cette marge entre la croyance qu'il ne
ut récuser en Dieu et cette reconnaissance de Dieu qui
i est difficile; il espère, parfois, que Dieu le contraindra :
Espérais-je que le ciel s'ouvrirait ? Je n'ose le dire. Je
ose dire le vœu secret que je forme toutes les fois qu'il
'arrive de franchir le seuil d'une église chrétienne. »
ais ce vœu est bien téméraire. M. Green me paraît plus
oche de Dieu lorsqu'il appelle, lorsqu'il implore avec une
ave sincérité la vérité qui pourra le délivrer : « Une nuit,
ıi eu l'impression qu'une tempête s'abattait sur moi et
ı'au milieu de cette tempête quelqu'un essayait de me
rler, de se faire entendre, mais en vain. Qui était-ce ?
ut-être celui qui se cache au fond de nous et nous guide
rs la grande lumière dont il passe un rayon sous la porte
oire de l'avenir et de la mort. J'ai lu la Bible, j'ai réflé-
i, j'ai demandé qu'une main me fût tendue. » Tout à la
ı du livre, une page mystérieuse qui date du début de
tte année semble indiquer que cet appel n'est pas resté
in et que M. Julien Green a peut-être saisi la main qui
pouvait pas ne pas lui être tendue. Mais on ne saurait,
r un sujet aussi grave, solliciter un tel texte, et il faut
specter le mystère que M. Green lui a donné. Contentons-
ous de terminer cet article par le très beau passage qui
ôt aussi le *Journal* : « Nous sommes d'hier, nous ne sa-
ns rien », est-il dit dans le livre de Job. Ce verset éter-
llement actuel résume en quelques mots l'état des con-
issances humaines et laisse une large place à la foi, car
Écriture, elle, ne peut errer. Oh ! si jamais l'ombre s'é-
nd sur ma vie, puissé-je avoir toujours cette lampe pour
ıider mes pas ! »

CHRISTIAN DUCASSE.

# THÉATRE

La Comédie-Française n'a pas seulement ouvert ses portes, elle a présenté un nouveau spectacle. *29 degrés à l'ombre*, même avec les couplets de M. Sacha Guitry, est-ce une pièce qu'il était indispensable d'inscrire au répertoire? L'excellente interprétation montre du moins qu'un pareil texte possède un certain « dynamisme » théâtral capable d'exciter la fantaisie et la verve d'acteurs intelligents. La biche tout cru est impossible ; Gaston Baty a montré la bonne voie dans l'étourdissante re-création du *Chapeau de paille d'Italie* : traité en livret d'opérette, le dialogue retrouve la force comique qui le meut et qui n'est pas toujours dans les mots.

M. Pierre Bertin a mis en scène *On ne badine pas avec l'amour*, en insistant sur la puissance tragique de l'œuvre et, par suite, en soulignant l'importance décisive de la vie religieuse dans le drame. Camille est ici vraiment l'amie et la disciple de cette sœur qu'un amour janséniste (au sens vulgaire de ce mot) de Dieu écarte d'un monde détesté; la tentation du couvent est réelle dans son âme, et la prière finale, dans l'oratoire du château, est une véritable prière. Mme Marie Bell a parfaitement exprimé cette Camille tourmentée par son amour, incertaine de sa vocation, confondant même sa foi avec l'orgueil qui lui donne la force de lutter contre l'homme. Dans le dialogue avec cette Camille M. Debucourt est égal à sa partenaire; la grande scène du deuxième acte, près de la fontaine, apparaît bien ce qu'elle est réellement, le chef-d'œuvre du romantisme au théâtre par la transfiguration de l'éloquence en poésie. Mais, par leurs dons mêmes, Mme Marie Bell et M. Debucourt dissipent le badinage. Je ne regrette pas qu'ils soient plutôt une femme et un homme que deux écoliers : la pièce nous fait assister à la naissance de la femme et de l'homme dans les écoliers. Ce que leur intelligence et leur lucidité enlèvent à l'œuvre entière, c'est une espèce d'innocence; leur drame est si rayonnant que le climat des scènes les plus gaies reste orageux.

Présentation sans luxe; beaux camaïeux de Mme Suzanne Lalique; une volonté constante de sauver la pureté de l'œuvre... et, une fois de plus, le miracle s'accomplit : un texte

ans rides retrouve devant nous et en nous le mouvement ui le fit naître dans l'âme du poète, un texte dont la simlicité éclaire la profondeur.

*L'École de la médisance* est, disait Byron, le chef-d'œuvre e Sheridan. Ce n'est pas une traduction que M. Claude paak a donnée au Rideau de Paris, mais une adaptation, vec coupures et compléments : les coupures sont probablenent nécessaires; il y aurait quelques réserves à faire sur le rincipe des compléments ; reconnaissons simplement la éussite. M. Marcel Herrand a mis en scène avec esprit une euvre claire, bien construite, aux lignes régulières.

*L'École de la médisance* est une œuvre de jeune homme : n 1777, Sheridan a vingt-six ans ; son mariage avec lle Élisabeth Linley, cantatrice, l'a dressé contre son mileu; il a besoin de dire aux honnêtes gens ce que cachent eurs vertus. Sa pièce est un pamphlet animé plutôt qu'une omédie de mœurs ou une comédie de caractère. Il a l'exérience du théâtre autant que celle du monde; il sait rearder les hommes, mais il connaît aussi les personnages u'un long et facile succès a rendus familiers aux spectaeurs. Il importe donc peu qu'il ait beaucoup lu Molière ou es prédécesseurs anglais : les mérites de l'œuvre sont dans es inventions de situations qui permettent au jeune Sherian de se délivrer en riant de son ressentiment. Le second cte est certainement le meilleur; et surtout, dans le second cte, la scène de la mise en vente des portraits de famille ar le mauvais sujet au bon cœur, Charles Surface, qui ne econnaît pas son oncle des Indes dans l'acheteur procuré ar un usurier juif.

Ne cherchons dans *L'École de la médisance* — du moins ans l'adaptation de M. Claude Spaak — rien d'autre que le iomphe de la bonne humeur. M. Marcel Herrand donne xactement le ton dans le rôle de Charles Surface. Unissant ans une même équipe les comédiens du Rideau de Paris à es artistes tels que MMmes Yolande Laffon et Tonia Balanova, M. Paul Œttly et M. Jean Lafleur, l'interprétation st digne de cette salle du Théâtre des Mathurins où nous e pouvons plus entrer sans donner une pensée à Georges itoëff.

HENRI GOUHIER.

# CHRONIQUE MUSICALE

## Messes en musique au front

Depuis le 4 septembre, je mène une vie très pénible d'ouvrier-soldat. Trous à creuser, arbres à abattre et à porter sur l'épaule, poids lourds à soulever, wagons aux tampons glacés à pousser à la main, maisons à évacuer — au désordre plein de souvenirs innocents... La messe jette là-dedans une note étonnamment apaisante et bienfaisante. Le dimanche matin, quand on se lève, épuisé par les nuits de garde dans la neige et le piétinement sur les ponts couverts de sacs, et qu'un petit oiseau lointain vient poser sa douce mélodie sur le tranchant de l'angoisse... que c'est beau le dimanche matin !

J'ai eu peu de dimanches sans messe, et peu de messes sans musique. A ma première messe de soldat, mes mains et mes pieds étaient tout couverts d'ampoules, et j'ai joué de l'orgue comme cela. (Oh ! que j'étais gêné par les molletières et les souliers à clous pour faire des traits de pédales !) Puis j'ai vu des instruments divers : orgues d'églises, orgues de cathédrales, tout petits harmoniums de campagne. Partout, j'ai joué ce qui me revenait en mémoire : du Bach surtout, — et me suis également payé de nombreuses improvisations sur les plains-chants propres. (Une fois, surtout : improvisation plus qu'avant-garde, avec mixtures et remixtures, style Debussy, puis Strawinsky, puis Schönberg, puis Milhaud, puis le plain-chant et les mixtures me poussant je suis parti à fond de train dans un autre style — je n'ai pas à vous en parler —, celui qui m'est coutumier ! Improvisation d'une heure au moins : durée énorme !) — Ainsi, malgré ma vie de manœuvre, je rentrais chaque dimanche matin dans l'arc-en-ciel où je suis né pour mon malheur ici-bas...

La plus belle messe que j'aie entendue et « vue » a été une messe sans musique, sans église, sans autel. Rien qu'une caisse, le prêtre, l'hostie et le calice. Nos femmes et nos enfants, nos travaux, notre confort, tout cela nous a été enlevé : le dépouillement sublime de cette messe en était l'image — une image pleine d'enseignement, et le prêtre

us l'a dit... Dépouillement plein de joie et d'*espérance* ; spérance, « cette petite fille qui sauterait à la corde dans e procession » (dit Péguy); l'espérance, seule étoile à laelle il faut maintenant accrocher son char pour marcher en et droit.

OLIVIER MESSIAEN.

# Campagnes de France

*janvier.* — Sous le froid soleil, entre ces murs gondolés que passent des branches nues, arrive une fourragère qui emplit la elle. Le conducteur rubicond et tout engoncé dans sa capote bleu e porte le haut bonnet de police à double corne. Avec ces cerux tendus d'une bâche, la fourragère ressemble aux chariots litaires des images anciennes. Et cette porte verte d'enclos est lo même, transportée là, d'une vieille poudrière. Son lindage de rre est gravé en gros beaux chiffres d'une date, 1791, entre un et un L., qui doivent signifier la *Nation*, la *Loi*. On pourrait se ire, pour une minute, en 1799; tout au plus en 1809.

Une fabrique abandonnée, sous ses girouettes et ses tuiles creuses, ns les arbres du ruisseau, est devenue un cantonnement. On rentre dans la rue tantôt, emmitouflé d'un cache-nez, un soldat à et, en pantalon de treillis, qui porte par la courroie trois gamel; tantôt, sanglés de ceinturons neufs et les mollets enveloppés de ndes, quatre hommes en bleu horizon, qui vont causant avec un t accent chantant du Languedoc.

Ainsi on nous a envoyé des militaires; mais ce peu de velours r à leur col marque qu'ils sont sapeurs, — sapeurs forestiers; et nous les envoie pour que nous en fassions des bûcherons.

*1 janvier.* — Chez le marchand de fromages. C'est le jour du rché. Femmes de villages, rétrécies, ratatinées par le froid, dans rs lainages noirs. Moins de monde qu'à l'ordinaire; la neige, haut, bouche les chemins. Et ce froid sauvage vous laisse sans rage.

Une épaisse commère, couperosée, aux lèvres en rebord de pot chambre, s'est lancée dans de grosses paroles sur la guerre, sur soldats. Ce genre de bêtise violente devant quoi l'on a le sentint de la totale impuissance. Cependant, une autre femme essaie mettre celle-là, précisément devant ce qu'elle dit, devant la se même. Eh bien, mais, quoi, Hitler viendrait, et sait-elle ce ce serait ? Qu'elle le demande à ceux qui le savent, à ceux qui vu, eux, comment on vit en Allemagne, et commnt on y est né. Ou encore à ce Tchèque, qui était ici, cet été, et qui disait

ce que c'était de vivre chez lui, depuis que Hitler était devenu maître de son pays...

La grosse écoute, toute froncée, et ses petits yeux éraillés po sent des regards noirs, coléreux, qui vont à tous et à personne.

— Et alors, le peuple allemand, pourquoi qu'il le garde, Hitle

Une discussion qui gauchit un peu, mais où la grosse se démon et finalement elle se tait, toute bougonnante, ramasse son sac provisions, son parapluie, prend la porte.

Ainsi l'autre a eu raison de parler. Et cependant, même lorsq ce qu'on a à dire est si clair, comment discuter ? Les propos sont point des raisonnements, mais bien plutôt des résonnemen sous le choc de la colère et de la peine, une émission d'humeu noires. Or, on ne réfute point la peine, on ne réfute pas la do leur. Il y a même là quelque chose de sacré qui porte silen sinon conviction. Quel dommage qu'avec la douleur puisse aller bêtise!

Ne sont vraiment des êtres que ceux qui savent raisonner, se co trôler, ne pas céder au besoin de dire n'importe quoi, par harg ou par tourment, comme on cède au besoin de crier sous la pir ou sous le bistouri. Cependant les autres, ceux qui cèdent, qui p lent et départent, les malheureux, les imbéciles, ils restent c créatures humaines. Obtenir leur mutisme serait désirable. M leurs propos, leurs humeurs sont naturels. Il faut y voir une so france, mais refuser absolument d'en faire état comme d'u opinion.

L'erreur d'Hitler, ç'a été de croire que parce que tels et tels p pos avaient été tenus en France et surtout en Angleterre contre guerre, l'Angleterre et la France ne se résoudraient jamais à fa la guerre. Et c'est peut-être de croire encore, d'après ce que p vent dire ici ou bien là, par moments, les gens qui ne savent se gouverner et qui ne sont pas gouvernés avec la minutieuse co trainte allemande, que les humeurs entraînent des décisions. exprime ses humeurs, peut-être pour s'en débarrasser; mais serait un peu lourd d'exprimer le sentiment de cette liberté qu' préfère pourtant à la vie.

*3 février.* — Au-dessus des carrières, les arbres si beaux da leur dépouillement. Bouleaux gracieux, un hêtre comme un bo quet. Sapins dans leur pesant velours rèche, à la fois hérissé et l tré. Plus bas, un cerisier crevassé se cramponne à un pan de g zon, sous quoi se creuse la rocaille jaune.

Du coude de la route débouche un camion. Il est chargé de pl chettes exactement empilées, pas une ne passant l'autre. Tou prêtes à faire des caisses à grenades...

Utiliser les arbres, c'est les débiter, sous la règle et sous la sc réduire leur bois en planches pareilles. Le Système Industri c'est cela, une mise en quantités égales, inertes, chiffrables. Po prendre barre sur les choses et sur les êtres, il faut les ramene tes pièces sur lesquelles avoir directement prise. L'intelligence

fficience, c'est cela. Ainsi leur condition première, ce semble ıbord d'aller contre la vie. La puissance en ce monde appartient Prince du Monde.

Et pourtant le secret de la puissance plus large et plus poussée, st d'attendre de la vie plus encore que de la mécanisation. Se ıvenir d'une expérience récente : il s'agissait de faire collaborer s gens assez opposés : ils s'opposaient parce qu'ils ramenaient ıt à des partis et à des classes : lorsqu'ils sont arrivés à voir des rsonnes et non plus des étiquettes, ils ont pu s'entendre. On dis-bue plus aisément le travail à des matricules; mais quel plus ıi travail peuvent faire des êtres. L'efficience la plus grande, st d'aller à l'être, à la vie. (Il en va de même pour les arbres : ur utiliser au mieux le chêne et son élasticité, il faut non plus er, mais fendre à la main, selon leur fibre, les pièces dont on a les douelles à tonneaux.) Le Prince du Monde donne la puis-ıce, l'Esprit de Mort qui réduit tout à la matière et au numéro : ıis la puissance la plus puissante est à l'Esprit de vie, elle est à eu.

*10 février.* — « Le moral, dit J. A. (de l'infanterie de forteresse), n'est pas un problème pour nous. Nous tenons le secteur, et là; nous ne sortirons pas de là. Je ne vois pas bien ce qui nous moraliserait ? Si ce n'est peut-être de sentir que ceux de l'ar-re ont d'autres soins que nous et qu'ils s'amusent. Un des ser-nts de la casemate a épinglé au-dessus de son lit une invitation ın bal. C'est sa femme qui la lui a fait tenir parce que cela l'a-t mise à cran elle-même. Il la montre à tous ceux qui viennent. aque fois la colère se remet à chauffer. »

Oui, ce qui démoralise, c'est ce lâchage : nous tenant les nes, eux faisant la fête. Il y a un courant qui ne passe plus. pture du moral. »

*4 février.* — Ce retour de l'hiver, c'est de la souffrance pour ıs. On sent que certains repliés en pâtissent durement dans leur ement de fortune. Histoires de conduites gelées qui crèvent, de iateurs mal purgés où la circulation s'arrête et qui craquent.

Neige. Elle retombe « à plein temps ». Comme il n'y a pas un ffle, les arbres en sont fourrés jusque sur leurs ramilles. A li, on les voit qui commencent à lâcher cela, en poignées de fa-e. Sans qu'ils semblent encore se secouer, ils font une fumée nche. C'est la bise qui s'élève. Tout poudroie. Des toits raclés tent de longues volutes. Sifflements, tourmente. De nouveau gros froid, qui tourne à la catastrophe pour les femmes des fau-ırgs, des villages, celles qui n'ont que l'allocation pour vivre. ıeter du charbon, c'est s'endetter; après, on ne s'en tire plus. qui les sauve, c'est le marché passé par une œuvre, le Patro-ge, avec l'Intendance : pendant toute la guerre, il y a aura du vail de couture. Le travail encourage plus que l'allocation.

HENRI POURRAT.

# MOIS ARTISTIQUE : FÉVRIER

*6.* — Mort, à soixante et onze ans, du peintre Édouard Saglio.

*8.* — M. Georges Hartmann, collectionneur émérite, défenseur e historien numéro un du Vieux Paris dont, à l'Hôtel de Ville, était vice-président, est mort.

*12.* — L'Art tchécoslovaque en France est présenté en une ardent exposition à *Beaux-Arts*. Le peintre George Kars y confirme so profond talent, notamment dans un « Prague en décembre 1938 d'une triste grandeur.

*14.* — Galerie Barreiro, Madeleine Luka vend ses œuvrettes au pro fit des réfugiés polonais et du fonds de secours tchécoslovaque.

*16.* — Ouverture, rue Royale, du 33e Salon des Humoristes. Hitle par Abel Faivre, est sur l'affiche, portant une pancarte : « Tout personne qui sera surprise ne riant pas sera envoyée dans un cam de concentration ». Des rétrospectives sont consacrées aux « humo ristes » de 70 et de 14-18.

*19.* — Au musée Galliera, organisée par M. Paul Lavalley, divers tentative de rénovation de jouets et des images par des artistes.

*20.* — M. Paul Claudel présente chez lui les graves peintures d Jacques Thévenet.

*21.* — Le ministère de l'Armement récoltant les vieilles ferraille M. Jean de Castellane, conseiller municipal, propose, dans la *Se maine à Paris*, qu'il enlève les bronzes encombrant nos places e nos squares.

*23.* — Le célèbre peintre belge Eugène Laermans meurt à Bruxe les à soixante-quinze ans.

*27.* — *La Bohémienne endormie*, toile d'Henri Rousseau, fameus de nouveau il y a quelques années à la suite d'un procès, vien d'entrer au musée d'art moderne de New-York.

*28.* — Le peintre Poncelet, l'un des plus sérieux et des plus aigu de sa génération, vient d'être mobilisé. L'autre guerre lui ava valu la médaille militaire.

*29.* — Tandis que le musée du Luxembourg attend une nouvell « affectation », son successeur, le musée national d'art moderne se prépare à démontrer que l'art continue. — Annonce de la mor du paysagiste Georges Aufray, qui naquit à Ecouen et qui était de Artistes Français.

G. P.

# JEUNESSES

bbé JOLY. *Flot nouveau.*

« Pour nous aussi, un barrage s'est brisé, un flot tumultueux d'événements a fait craquer toute notre vie. »

★ ★ ★ *Marie de Vesins (1914-1939) (Témoignage).*

Nous avons souvent parlé ici des efforts que l'Action catholique a suscités dans les différents milieux sociaux auxquels elle s'adresse sans distinction, afin de sauver les âmes dans leur condition propre. L'élite à laquelle appartenait par sa naissance Marie de Vesins, élite traditionnellement enracinée en sol chrétien, attendait le même renouvellement.

NOTES ET CHRONIQUES

LIVRES D'AVIATION : *Aviation, école de l'homme,* de Robert de Marolles; *La Ligne,* de J.-G. Fleury.

LIVRES DE FORMATION : *Un nouveau « Guide de lectures »; « Pour nous, jicistes ».*

DISIRS DE L'ESPRIT : *Poèmes,* de Jean Massin; *Contes,* d'Alix de Lachapelle d'Apchier; le 11 Novembre 1918.

*Notre-Dame de l'Université.*

CHRONIQUE DE LA RUE

*Villages de l'Est sous la neige,* par H. BOKANOWSKI.

LETTRES DE NOS AMIS

D'un industriel, officier d'artillerie.
D'un étudiant, sous-officier d'infanterie.

*JALONS DE ROUTE*

# Flot nouveau

*Ecce nova facio omnia.*

*Impressionnante, la débâcle de la Moselle!*

*Sitôt qu'à coups de pétards ils eurent fait sauter le barrage de glaces, là-haut, à quelques kilomètres en amont, la carapace immobile s'est gonflée, a craqué de toutes parts. Les glaçons se sont soulevés, culbutés, précipités vers l'aval. Le flot a grossi, grossi, grossi... Il a escaladé les berges, envahi les prairies, dispersé de tous côtés les grandes dalles de glaces. Et le pont vibrait sous le choc des énormes glaçons... Des dalles gisent encore sur les rives. Le flot — sans glaçons — normal et rapide a repris sa course vivante.*

*
* *

*Dans des détonations impressionnantes, pour nous aussi, un barrage s'est brisé, un flot tumultueux d'événements a fait craquer toute notre vie. Tout s'est fracturé; tout a été bousculé, culbuté, charrié... Les piles des ponts les plus solides ont vibré sous les chocs.*

*La guerre — même pour les plus jeunes d'entre nous — ce fut d'abord cet éclatement d'une carapace de glace.*

*Nos vies étaient figées, solidifiées, immobilisées. Tout était prévu. « Je préparerai l'X au baz. Louis. J'irai déjeuner chez grand'mère le dimanche. Tous les matins je prendrai mon café au lait avec du beurre, sauf le dimanche où j'irai à la messe de 8 h. 55 et je prendrai du chocolat au retour... »*

— « *Tu seras trimballé toutes les nuits en camion, et, matin, tu coucheras là où on te dira. Tu auras des marades que tu n'auras pas choisis, et, huit jours plus rd, tu seras séparé d'eux. Tes bras, ta faim, ton somil, ta vie, d'autres en disposent... Et toi « qui-n'aspas-l'âge », tu poursuivras tes études ici, ou peut-être Tu feras ton droit en attendant de conduire un tracur, ou des math. pour savoir tenir la comptabilité de Ordinaire... »*

*La carapace de glace est rompue.*

*Incertitude qui rend disponible.*

*Discipline qui libère.*

*Joie de n'avoir plus qu'à jouer le jeu, et à vivre la pléude de l'instant présent.*

*A vos ordres, Seigneur!*

*
* *

*Eh! non. Ce n'est pas si simple que ça.*

*Nous avons essayé de nous raccrocher à toutes les bérités du rivage. Je suis même bien sûr que beaucoup entre nous — vraies dalles de glace — sont allées nouer dans les prés avoisinants, où elles fondent lentent dans l'air plus chaud. Disons — sans images — e tous nous avons essayé de nous refaire une vie contable : propriété provinciale où l'on se chauffe douiltement — popotes d'officiers où marcs et liqueurs retiennent une douce euphorie — au moins sac ou va-, bourrés des livres préférés.*

*Au fait, parlons « lectures ».*

*Nous a-t-on assez rappelé le devoir de nous cultiver? e bain de cerveau de Lyautey, et la nécessité de l'éva-n hors de la routine quotidienne, et l'élargissement horizons, etc..., etc... Au moment où la vie maté-*

*rielle risque de nous écraser, la lecture n'est-elle pas le premier devoir? La guerre, d'ailleurs, ne nous offre-t-elle pas d'exceptionnels loisirs? n'est-elle pas ce grand temps de vacances que nous n'espérions plus? A nous, le fauteuil et les livres!*

*J'imagine le vieux Noé entendant ces propos. Comme dans la pièce d'André Obey. Quand le premier rayon de soleil libère sur l'arche une folle joie, et que garçons et filles oublient déjà les leçons du déluge, Noé étend vers Dieu ses grands bras découragés :*

*« Seigneur, c'est loupé! Foutez-nous tous dans le jus, et qu'on n'en parle plus! »*

*Le déluge de la guerre couvre une partie de la terre; demain il la couvrira peut-être tout entière... et ce qu'ils appellent « culture », c'est l'évasion qu'un livre leur procure? Eh! certes, nous ne brûlerons pas tous les livres. Nous croyons même qu'un roman, à côté de Pascal et de l'Évangile, est plus utile pour faire la guerre qu'un passe-montagne ou une boîte de conserves. Mais faisons d'abord la guerre. Cultivons-nous* dans *la guerre.*

*Un paysan ne cultive pas son champ en allant regarder les produits d'une exposition agricole. Ou s'il va — avec raison — les regarder, c'est pour reprendre, avec plus de connaissances et plus de cœur, le manche de sa charrue. Notre culture, nous la demanderons au Christ, aux hommes et au monde.*

*D'autres vous ont dit ce qu'apprend l'agenouillement en une église de village ou le chapelet récité dans le froid d'une veille de nuit. Notons seulement les trésors que nous offrent nos contacts avec les hommes. Vous vous souvenez de nos enquêtes de « géographie humaine », et du temps où, en deux heures, nous découvrions la vie d'un village! A longueur de semaines, de mois, d'années sans doute, il nous est donné de vivre au contact des*

*ıysans et des paysannes de nos villages, au contact des ıysans et des ouvriers qui sont nos camarades de chaue jour, au contact de ces communistes d'hier ou d'aurd'hui, d'incroyants, d'artistes, d'hommes d'affaires...*

*Quel livre nous apportera une connaissance aussi proonde des hommes que ce frottement, cette promiscuité ı cette camaraderie, cette obéissance et ce commandeent? Quand on a expérimenté l'habileté manuelle et la onscience de l'ouvrier français, quand on a entendu vonder sa susceptibilité devant une injustice, quand on a prouvé son dévouement, alors, on peut relire Péguy et « réaliser »; alors, on sait ce que peuvent produire des ècles de France... et s'émouvoir en constatant que la ve, souvent, a cessé de monter dans la tige encore viureuse.*

*Et que dirons-nous du monde invisible des âmes qui lpitent en résonance avec la nôtre? La première souffance, la seule vraie souffrance que la guerre ait appore à beaucoup d'entre nous, fut cette brutale séparation tous ceux que nous aimions. Une lettre, un jour, une emière lettre, nous est arrivée, comme un trait mystéux qui nous aurait reliés à un monde antérieur. Deux tres, trois, dix... des centaines! Et voici qu'une intité extraordinaire naissait peu à peu, que nous n'eusns osé rêver. Tout y concourait : le désarroi de notre litude, la liberté de la distance, le souci — ni orgueilx, ni charitable — de ne livrer que le meilleur de nousîmes, mais aussi la réelle purification de nos cœurs. L'univers tout entier — comme les étoiles en un ciel niver — scintille plus clair devant nos yeux. Et la créan elle-même — cette création que nous, vieux camurs, nous croyions connaître comme une vieille man — voici qu'elle nous a saisis dans sa rude intimité. ous ignorions le froid qui torture, et l'humidité qui*

*pénètre; nous ignorions aussi la splendeur de la pleine lune sur l'étendue de neige, ou la merveille du givre qui, tel une fée, transforme arbres et arbustes, treillages et clôtures, en un paysage de fin argent.*

*
* *

*Demanderons-nous seulement à la guerre de briser la glace de nos routines et de nous apporter un flot de découvertes neuves? Dieu merci, le flot est puissant et vigoureux; sous sa poussée, ce sont nos égoïsmes qui craquent et, malgré nous, sont emportés. Adieu, vocation caressée où chacun de nous cherchait ce qu'il croyait être le meilleur épanouissement de sa personnalité. Adieu argent, sécurité, honneurs, rayonnement. Il n'y a plus de vocations individuelles qui comptent.*

*Oui, aujourd'hui, que nous le voulions ou non, nous devons servir la cause « France ». Dieu merci, ce n'est pas dans un esprit de nationalisme intégral. S'il nous paraît bien téméraire d'identifier la cause de notre pays à celle de la civilisation ou du christianisme, il nous suffit de savoir que la victoire de la France est la* condition *du progrès du monde.*

*Car — Dieu merci! — il nous est possible de grandir à l'infini l'objectif de nos efforts et de nos sacrifices. Quand la Moselle eut fait craquer la carapace de glace qui l'immobilisait, quand son flot eut emporté les glaçons qui l'encombraient, la rivière retrouva seulement le cours paisible des mois plus chauds. Le fleuve de la création, et singulièrement le fleuve humain, ne reste pas identique à soi-même. Sagesse à bien courte vue — fût-elle celle de l'Ecclésiaste — qui va répétant : « Nil novi sub sole. »*

*Nous, chrétiens, nous croyons à la fermentation de la pâte et à la fécondité de l'histoire. Nous, chrétiens, nous croyons que l'univers souffre et gémit dans les douleurs de l'enfantement. Nous, chrétiens, nous croyons que l'histoire du monde est la gestation du plérôme du Christ, de toute la création unifiée dans le Christ.*

*Comment la guerre actuelle ne nous apparaîtrait-elle pas comme une phase particulièrement décisive de cet enfantement du « Christ total »? La vieille carapace de glace d'un monde plus jeune et plus gonflé que ses institutions craque de toutes parts. La science et la civilisation ont progressé qui ont fait de tout homme, dans le temps et dans l'espace, un citoyen de l'univers. Le levain du Christ pénètre peu à peu toute la pâte et fait « lever » l'amour. Et le monde reste cloisonné! Et les idées chrétiennes, séparées les unes des autres, deviennent folles! Et les barrières artificielles accroissent le potentiel explosif des nations! Tout craque. Le flot boueux emporte tout et projette avec violence les glaçons sur les vieux ponts qui vibrent sous le choc...*

*Rédemption douloureuse. Immense catastrophe; mais recommencement et continuation temporelle d'une « catastrophe divine » qui emplit toute l'histoire du monde : celle du Vendredi Saint.*

*Préparation des Pâques terrestres et des Pâques éternelles, dans la mesure même où nous saurons nager dans le flot nouveau — dans la mesure même où nous saurons être jeunes, vivants, disponibles — dans la mesure même où nous saurons, ô Jésus, « vivre votre éternel amour dans la plénitude de l'instant présent ».*

Abbé Joly.

*TÉMOIGNAGE*

# Marie de Vesins
## (1914-1939)

Marie de Levezou de Vesins naquit en mars 1914 près de Laval, à la Jupellière, propriété de ses parents, le colonel et la comtesse Bernard de Vesins. Du côté maternel, elle était la petite-nièce de cette Marie d'Erceville qui, sous le nom de Mère Marie du Saint-Esprit, mourut à Tunis, vers 1885, après avoir été Assistante générale de la Révérende Mère Marie de la Passion, fondatrice de l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie.

Elle passa sa jeunesse soit à Paris, soit à la campagne à laquelle elle demeura toujours très attachée.

Ancienne élève des Dames du Sacré-Cœur, Marie descendait aux Feuillants, quand elle séjournait à Poitiers. Venue dans cette ville le 17 juin 1939 pour le mariage de deux amies, elle s'alita le lendemain matin et ne devait plus se relever : une forte fièvre typhoïde se déclarait, sans complications d'abord; le vingt et unième jour, la fièvre cédait même, et, pendant quelque temps, on put espérer la convalescence. Puis, tout à coup, la fièvre remonta; c'était la rechute et cette fois des complications très graves apparurent. Durant quatre semaines encore, ce fut une véritable lutte pour l'arracher à la mort; elle

ouffrait beaucoup sans se départir de son sourire. L'a-
onie fut longue, car le cœur était intact et ne céda que
entement à la terrible intoxication. Malgré tous les
fforts humains et tant de prières, elle s'éteignit au soir
lu 5 août, fête de Notre-Dame des Neiges, premier
amedi du mois et veille de la Transfiguration.

Marie de Vesins!... Comment la définir?... Mainte-
ant qu'elle est partie pour le ciel et que sept semaines
le maladie ont achevé de fixer les traits de sa physiono-
nie morale, il semble que l'on puisse en dire ceci : c'é-
ait une pensée très spéciale du bon Dieu déposée dans
ne vie humaine, pensée qui s'est cherchée d'abord à
âtons, puis dans une lumière indécise et s'est exprimée
nfin dans une pureté, dans un dépouillement allant à la
ransparence aussi complète que cela est possible sur la
erre.

Le message divin qu'elle aurait tant à cœur de trans-
nettre un jour, Marie, d'abord, ne le connaissait pas;
lle grandissait, fine, ardente, fière, très sensible et
imide sous une vie débordante, absolument représenta-
ive de son milieu dans ce qu'il a de meilleur. Elle aurait
u se contenter de la vie facile et heureuse qui lui était
aite parmi les siens; très vite, une inquiétude semble
ourdre en elle; elle veut savoir, elle travaille avec
rdeur, passe son baccalauréat, fait sa Croix-Rouge,
ommence une licence en Sorbonne. Mais il y a autre
hose à faire! Quoi donc? La pensée qu'elle porte en elle
e cherche, mais ne s'exprime pas encore. Cette incerti-
ude explique les démarches successives de cette période
e sa vie, période douloureuse où, se sentant appelée à
ne mission très exigeante, elle cherche son cadre et
e le trouve pas. Elle ne s'étonne pas de n'être pas tou-
ours comprise : « J'ai tant de peine moi-même à me

comprendre! » avoue-t-elle. — Et jamais, en son cœur déjà très humble, il n'y aura de place pour l'amertume; mais quand elle sent qu'on la devine, qu'on peut l'aider à se réaliser, elle s'épanouit dans la reconnaissance : elle voudrait tant savoir *où et comment servir* !

*
* *

« Servir », voilà le mot qui, entré dans sa vie, grandit, s'amplifie, s'approfondit, et de plus en plus révèle sa totale exigence.

*Servir qui? Son milieu d'abord,* dont il lui semble bien qu'il n'a pas de sens en dehors du service du prochain.

Le 10 mai 1937, elle écrit :

Je me ferai hacher plutôt que de renoncer à rendre plus chrétien mon milieu, si telle est la volonté de Dieu.

En octobre 1937, dans les *Cahiers* qu'elle rédige en collaboration avec ses amies, elle s'interroge loyalement :

Je me pose à moi-même une question; comme je n'y trouve pas de réponse, je voudrais aussi la poser à d'autres... Lorsque je réfléchis au problème qui se pose à nous : vivre à fond le christianisme dans notre milieu, bien des choses me gênent et parfois me font fortement souffrir. Cette souffrance n'est pas nouvelle. Ayant assisté l'an dernier à un meeting catholique, je notai au retour ceci que je veux transcrire, car je le pense encore avec plus d'acuité qu'alors : Hier soir, choc formidable! Je n'avais jamais pensé à tout cela; un propagandiste de la J.O.C., Paul Hibout, a parlé... Je trouve merveilleux que les ouvriers veuillent rendre chrétien leur milieu, pourtant, c'est quand Paul Hibout parlait que j'ai commencé à être triste. J'étais heureuse pour la J.O.C. et malheureuse comme tout pour moi et pour mon milieu... Je ne comprends pas bien ce que j'éprouvais là. Sûrement j'étais heureuse que le milieu ouvrier eût des apôtres. Pourquoi souffrais-je donc tellement qu'on ne pût en dire autant du nôtre? Après Hibout, un ingénieur parla, puis un patron. Un ouvrier, un ingénieur, un patron; voilà l'usine reconstituée; et sur le plan

'atholique, chacun parlait là au nom de son métier. Mais, cela ıe nous intéresse pas, l'usine!... Cela nous intéresse, oui, bien sûr, ›arce qu'il y a dedans des hommes et que ces hommes ont une ;me; mais l'usine pour elle-même ça ne nous intéresse pas du tout. Quand je pense pourtant que c'est par elle qu'on définit « le monde moderne »!... *Alors sommes-nous donc absents de ce monde moderne?*

Voici que les tâtonnements prennent fin; ce qui sera désormais la raison d'être de sa vie se révèle : *réveiller et entretenir l'idéal du service absolument désintéressé dans son milieu.* Ce milieu dont l'existence est en question, parce que justement il ne se reconnaît plus assez ui-même comme une fonction sociale en état permanent l'exercice, mais dont la place reste vide, quoi qu'on en lise, et dont l'abstention au milieu des égoïsmes déchaînés se révèle dangereuse et lourde de responsabilités; car s'abstenir, c'est éluder un devoir, ce qui est toujours une lâcheté et parfois une trahison.

Mais, pour servir, il faut connaître, et pour connaître l faut aimer : aimer pour connaître, connaître pour servir, voilà désormais le mot d'ordre. Alors, Marie se donne, elle aime; elle, si timide par certains côtés, elle ouvre ses trésors, elle se fait transparente, traduit ses ecrets, brisant simplement, toutes les fois qu'une âme 'attend, cette glace que les préjugés, les habitudes mondaines, l'égoïsme interposent entre nous tous. Elle pprend à donner Dieu en se donnant; elle a trouvé et lle enseigne le secret de l'amitié vraie, qui est un divin ervice, où rien n'est puéril, où toutes les délicatesses, es attentions, les fermetés aussi vont à ouvrir une âme, l'épanouir, à la révéler à elle-même, à lui montrer le hemin de la libération et de la joie dans le service total. *Elle n'a pas d'autre méthode, elle ne cherche pas 'autre cadre que celui de l'amitié comprise ainsi, comme ne flamme qui circule, qui éclaire, qui réchauffe.* Elle est

merveilleusement douée pour cela; on dit d'elle : « Elle a tout! » Mais elle ne joue pas avec ses dons, elle les répand en se donnant, elle transforme en apôtres les âmes qui l'approchent, elle ne garde pas ses amies pour elle, pour un groupe restreint, pour un cercle fermé; elles vont servir partout, de ce service que rien ne rebute et qui partout sait trouver sa place. Elle-même est Jéciste et voudra que le petit blason bleu à épi d'argent la suive jusque sur son lit de mort.

Mais servir son milieu n'est encore qu'un des côtés de sa mission; lui rapprendre à se transformer lui-même est insuffisant, ou plutôt, tout cela réclame autre chose : il faut *que son milieu comprenne qu'il n'a pas de raison d'être dans la société moderne s'il n'est pas au service de tous les autres milieux, de toutes les classes sociales.*

Une de ses amies raconte ainsi sa première rencontre avec elle. On la surprend là en pleine action apostolique, avec sa manière à la fois loyale, directe, délicate et ferme.

« J'ai vu Marie pour la première fois le Mercredi Saint de l'année dernière 1938, et ce matin-là, en deux mots, elle m'a mise au pied du mur.

— Trouvez-vous que tout aille bien autour de nous? m'a-t-elle demandé.

— Non, évidemment.

— Quels en sont les responsables?

— .....

— Où placez-vous notre milieu dans l'échelle sociale?

— Il devrait être en haut.

— Ah! il *devrait*? alors, s'il ne tient pas cette place, c'est qu'il ne la mérite pas, c'est qu'il ne remplit pas son devoir. Et si ceux du haut de l'échelle ne tiennent pas leur place, que feront ceux des autres échelons? Encore une fois, quels sont les responsables?

— Nous...

— Que voulez-vous donc faire? Continuer à consta- que rien ne va, sans plus, ou faire quelque chose ur changer cela?

mpossible de reculer : Marie me tenait. Je n'ai compris 'après, à quel prix elle nous achetait ainsi les unes rès les autres. Je me souviendrai toujours du lende- in, Jeudi Saint. — Quel jour de bataille! « Je ne vous herai pas, me disait Marie, vous êtes dans un filet, les illes sont très serrées, vous ne passerez pas au tra- rs. » Je trouvais objections sur objections, car c'était dieu à cette douce vie sans soucis qui ne me donnait s le vrai bonheur, mais à laquelle tenait mon égoïsme. ut doucement, avec cette patience d'ange qui gagnait it, Marie faisait tomber ces obstacles et m'arrachait in le oui que je lui dois. Il me semblait qu'elle venait m'ouvrir, qu'elle réveillait un idéal profondément oui, que j'allais enfin vivre. »

Elle sent que dans la société humaine d'aujourd'hui, ravers tant d'intérêts contradictoires, son milieu social a grande mission de faire participer tous les autres à biens spirituels et moraux en échange des biens tériels qui lui sont fournis par le travail. Elle sait que tes les élites doivent s'unir dans le grand effort de ressement actuel et que ce que l'on attend de son ieu, c'est qu'il donne l'exemple d'une vie vraiment naine et intégralement chrétienne.

Privilégiée, certes, elle l'est et elle le sait bien. Elle nprend que, même pauvre, son milieu a un immense ital traditionnel, une immense dette aussi, car, en cultivant, il ne s'est pas toujours soucié des autres, ins favorisés.

*
* *

*Le service est un vrai service, c'est-à-dire un servic coûteux.* Marie ne se paie pas de mots.

Sans aucune amertume, elle a souffert de n'être pa toujours comprise; même dans un milieu resté chevale resque et généreux, sa formule, si exigeante et absolue étonne; elle, si tendre, — sa dernière maladie l'a bie prouvé — elle souffre de faire souffrir. Par ailleurs, o ne croit pas toujours à son désintéressement, ou, si l'o y croit, sa pensée paraît une utopie, une formule qu n'est pas viable. Elle continue simplement sa route, sou riante, silencieuse, bienveillante.

La transparence entre les âmes, les barrières qui tom bent, permettant les meilleurs échanges, elle les paie d sacrifices très humbles, très généreux; elle, si réservée « sort de sa tour d'ivoire », comme elle dit; elle est l bien de tous et tous peuvent y puiser.

Dans son village, elle tint à n'être qu'une chrétienn modèle et la plus dévouée des jacistes. Aussi mérita t-elle cet éloge d'un de ceux qui, la voyant de près l'œuvre, eurent l'occasion de l'apprécier grandement.

« Je puis affirmer que si M^lle^ de Vesins fut, dans so milieu, un apôtre de haute valeur, elle sut, dans s paroisse, vivre l'idéal qu'elle proposait à tous. Peut-êtr fut-elle ailleurs militante hors de pair!... Je suis, pou ma part, plus touché de l'avoir comptée parmi no chanteuses et de l'avoir vue parcourir nos chemins e nos fermes à la recherche de Jacistes, vendre des œuf de Pâques, proposer des calendriers, soigner telle ma lade, faire le catéchisme, etc. Elle connut sans doute Paris de nombreux succès apostoliques; aucun d'eux pourtant, me semble-t-il, ne témoigne en sa faveu autant que le courant de sympathie que réussit à crée autour d'elle à la campagne son très affable dévouement

« ... Je ne sais si je m'abuse, mais je crois avoir ouvé en M^lle de Vesins la réalisation de l'idéal que le onde rural se fait des gens de sa condition. Aux nobles omme aux prêtres, les ruraux demandent beaucoup; ils étonnent assez vite de ne pas recevoir d'eux les exem- es et les services qu'ils sont en droit d'en attendre. ans la mesure de ses forces, M^lle de Vesins a travaillé satisfaire ces exigences... Elle a senti intensément le oids de ses responsabilités, et, en bonne logique, elle a ensé que la meilleure manière d'y faire face était de ener parmi nous une vie paroissiale exemplaire... »

Étudiante de Sorbonne-Lettres, elle fit activement par- e d'un groupe jéciste et voici le jugement que porte r elle son chef d'équipe, jugement qui, nous le savons, t l'écho de beaucoup d'autres semblables.

« Marie de Vesins a été pour moi ce qu'elle désirait re, « un tout petit canal du Christ ». A travers elle, i mieux réalisé que Jésus existait parce qu'elle essayait Le suivre. Sans retours en arrière, sans lâchetés, e était très ferme, n'allant jamais aux chemins faciles n'y poussant jamais les autres; elle était dure parfois, mme pour elle-même; elle ne cherchait pas le repos. le était donnée : je savais que ça existait, mais jamais n'avais vu ça de si près. A côté de cela, si humble, utant d'elle-même, une bonne volonté indéfinie et nple, directe : elle m'a conquise au premier sourire et me rappellerai toujours ma joie de l'avoir découverte. e a été pour moi l'amie. Nous avons cherché ensem- . Pas une minute, je n'ai eu l'impression d'un être rop » haut, inabordable; c'était quelqu'un comme les res, mais avec en plus un amour ardent, une généro- é extraordinaire, une volonté tenace. Je lui dois toute n année et maintenant une grande partie de ce que je s de convenable. »

Les barrières plus lourdes encore entre les milieux et les classes, cette froideur indifférente qui tombe d'en haut, cette envie parfois haineuse et ignorante qui vient d'en bas, comment les neutraliser si ce n'est par la charité même du Christ?... Marie, de plus en plus, vit tout près du Christ, elle étudie sa manière, elle voit bien que, pour nous sauver, il s'est fait l'un de nous. *Elle aussi veut connaître concrètement pour aimer vraiment et humainement,* elle veut sonder le problème de la pauvreté souffrante et même celui de la misère pour « savoir », car ceux qui pourraient quelque chose ne savent pas justement de ce savoir vivant, concret, qui fait comprendre, tressaillir et agir.

Or voici que le bon Dieu répond au désir qu'il a fait naître en elle, il lui ménage des occasions de contact et même d'expérience et fidèlement elle les saisit. Elle apprend les dessous douloureux du bien-être moderne dans les visites d'usines. Elle connaît les longues courses fatigantes à travers Paris, parce que les tickets sont chers et qu'elle ne peut résister au désir de donner le sien à la petite ouvrière fatiguée, à la maman chargée d'enfants. Elle connaît certaines détresses physiques et morales qui sont le pain quotidien des jeunes filles dans les milieux ouvriers. Lui fait-on remarquer combien cette vie est au-dessus de ses forces, elle répond qu'il y a beaucoup de femmes, de jeunes mères dont l'existence est bien plus dure que la sienne et qui sortent de table ayant faim... et sachant bien, elles, qu'il en sera toujours ainsi... On s'étonne peut-être un peu parfois dans les restaurants populaires féminins qu'elle fréquente de la présence de cette grande jeune fille, si simple mais d'une si rare distinction, on ne sait pas qui elle est, mais tout le monde la connaît : on l'aime, on lui sourit, on a confiance, on s'ouvre

uant à elle, maintenant, elle sait la terrible lèpre qu'est . misère; une immense pitié et une indomptable résolu-on montent dans son cœur.

*
* *

Ainsi se révèlent les exigences de Dieu sur ceux qu'il noisit spécialement. Lorsqu'il veut appuyer sur un point u message évangélique, il incarne cette parole en une ersonne humaine, chargée de la redire aux siens, en ouffrant et parfois même en mourant à la tâche. Marie e Vesins a été choisie pour redire à son milieu et à sa énération la parole du Christ : « Je ne suis pas venu our être servi, mais pour servir. » Elle a été choisie our exprimer l'ineffable charité qui Le courbait aux eds de ses apôtres au soir du Jeudi Saint, avec tout le spect, la courtoisie délicate, le témoignage personnel 'affection que ce geste comportait dans la civilisation ive et que le Christ entendait demander aux siens, uand il disait : « Si moi, qui suis Maître et Seigneur, ai fait cela, vous aussi, vous devez vous le faire les uns ux autres. »

Au milieu d'un monde en pleine fermentation, où les igences matérielles se font tyranniques, où les intérêts oïstes se heurtent avec violence, Marie a redit :

Que, pour être digne du nom de « dirigeante », une asse sociale doit se préoccuper avant tout de ses res-nsabilités : « Au lieu de nous dresser pour la défense nos privilèges, dit-elle, nous devrions tâcher de les ériter à nouveau »;

Que pour servir de ce grand service humain, il faut oir pour tous les milieux cet amour vivant, concret, *i sait* parce qu'il a pris conscience des difficultés par-

ticulières et de la mission providentielle dévolues à chacun;

Qu'il est donc indispensable à ceux qui ont beaucoup reçu d'entrer en contact avec les autres par une amitié vraie où l'on partage ses richesses, et de se mesurer au moins un peu avec la pauvreté, afin que la pitié humaine naisse en eux et brise la glace de l'ignorance, de l'indifférence et de l'égoïsme;

Et qu'alors, sans doute, ils sentiront grandir le besoin de communiquer les richesses culturelles et spirituelles ainsi acquises; *le besoin aussi de réduire les exigences d'un appétit de bien-être débilitant, d'enrayer le glissement vers le luxe matériel effréné, qui détruit l'équilibre économique et moral du monde, et de revenir à cette vie simple et normale qui permettrait à tous l'accès à un minimum de biens matériels, essentiel à une vie vraiment humaine.*

Voilà ce que le bon Dieu a voulu dire, semble-t-il, par la vie si courte, mais si pleine de Marie de Vesins; voilà ce que sa souffrance et sa mort viennent de confirmer d'un double témoignage qui ne trompe pas.

*
* *

Sa méthode de service par l'amitié, Marie, en effet, la continua simplement sur son lit douloureux : faire plaisir, dire merci, consoler, aider, était comme toujours son unique préoccupation; jamais, jusqu'à la dernière heure, son rayonnant sourire ne fit défaut; elle sut découvrir la date des fêtes de ses infirmières et les leur souhaiter à sa manière charmante; elle était abandonnée comme une enfant, demandant qu'on la prépare à la confession, qu'on l'aide à faire ses actions de grâces; elle eut des mots exquis pour dire : « A Dieu ! » et

toura d'une tendresse infinie sa pauvre mère dont, us le courage, elle sentait la détresse.

Plus que jamais, c'était l'heure du service coûteux : C'est bon de souffrir », disait-elle en regardant son ucifix; elle voulut que l'on chantât le *Magnificat* à son d'agonie; elle trouva tout naturel de faire le sacrifice sa vie : c'était chose convenue depuis longtemps! Elle pétait souvent : « Ma Sœur, il faut que je sois chic! » t, dans les dernières souffrances, elle serrait fortement main de sa mère à cette prière : « Je veux tout ce que ous voulez, *parce que* Vous le voulez, *comme* Vous le ulez, *tant* que Vous le voulez! » Tout donner, ne rien prendre, était la passion de cette âme d'une rare blesse.

Elle offrit lentement sa vie, jusqu'au bout, aux grandes tentions apostoliques dont elle vivait : la paix du onde, l'union des esprits et des cœurs, les camps de cances, la Semaine Sociale de Bordeaux, dont le sujet, Les classes sociales et la communauté humaine », lui nait tant à cœur [1], et surtout pour que « ceux qui ont aucoup reçu donnent beaucoup ». L'Église, l'Action tholique, le Saint-Père résumaient tout pour elle. On ntait que, près de ce lit de mourante, s'opérait mystéusement un de ces échanges que le Christ réclame et cepte pour sauver le monde : par les lèvres de son re, qui tint à remettre lui-même entre les mains de eu l'âme de son enfant, Marie s'offrit jusqu'au dernier uffle pour toutes les grandes causes auxquelles elle ait voué sa vie.

1. M. le chanoine Tiberghien devait écrire quelques jours plus d : « A la Semaine Sociale de Bordeaux, où j'ai eu à parler de « Inégalité des classes », je me suis nettement inspiré de son e. Je crois qu'elle a frappé l'auditoire. Je ne me doutais pas à cet instant même elle était en agonie... »

# LIVRES D'AVIATION

**Aviation, école de l'homme,** par Robert de Marolles (Plon « Présences », 20 fr.).

Ce livre, qui est une espèce de somme de l'Aviation, dépasse ce domaine lui-même, et mériterait d'être lu de tous. Son sous-titre appelle déjà l'attention sur son aspect moral et formateur; j'y ajouterais volontiers cette belle devise portée par la bande du volume : Si l'homme a fait l'avion, l'avion fait des hommes. Nous ne possédions pas encore un tel livre, complet, informé, riche et exaltant. Notre ami Daniel-Rops — qui est certes le plus actif des directeurs de collections — a eu l'excellente idée de susciter ce bel ouvrage pour « Présences ».

Robert de Marolles avait dix-huit ans, en 1914, lorsqu'il s'engagea dans l'aviation. Bombardier, chasseur, instructeur et depuis tour à tour pilote d'essai ou ingénieur chargé des projets, enfin technicien et théoricien, il a pu rassembler dans son livre, et comme le dit Michel Détroyat en sa préface, « une somme d'observations et de réflexions que seule une longue et diverse expérience personnelle des choses de l'air pouvait permettre de rassembler. Ce que dans ses multiples domaines, l'aviation offre à l'humanité, l'auteur l'a vécu depuis bientôt un quart de siècle, en observateur à l'attention toujours en éveil, et prompt à dégager des faits leur substance philosophique ».

Il est difficile, en effet, dans une simple note d'évoquer la diversité de ces pages qui nous font sentir d'abord la joie de voler, pour nous présenter ensuite « l'homme né des ailes », et confronter cet homme même avec la machine aérienne, pour terminer enfin par un examen de la formation morale, de l'admirable école de patience ou d'énergie que l'on doit à l'Aviation.

Ceux qui suivent depuis bien longtemps l'Aviation elle-même comme la littérature nouvelle suscitée par elle, souhaitent de voir ce livre original et fort rencontrer partout le succès large et durable qu'il mérite.

A. G.

Jean-Gérard Fleury, **La Ligne** *de Mermoz, Guillaumet, Saint-Exupéry et leurs compagnons d'épopée.* Éditions de la N.R.F.

Il faut lire *La Ligne.* C'est toute l'histoire de l'aviation commerciale qui nous y est retracée; hommage magnifique à tous ceux qui

ont contribué à faciliter les relations commerciales, économiques, sociales entre la France, l'Afrique et l'Amérique du Sud. En ces heures de guerre, il est bon de se souvenir que même en temps de paix il y a des héros. Si quelques-uns d'entre eux ont connu la gloire, d'autres plus obscurs la méritent au même titre. Martyrs de la dissidence, avant la pacification du Maroc, victimes des conditions atmosphériques, ils sont tombés, après avoir surmonté d'incroyables obstacles, pour accomplir la mission dont ils étaient chargés.

M. J.-G. Fleury nous offre un livre fertile en détails anecdotiques, où rien n'est passé sous silence de la vie de ces pionniers, dont il est en quelque sorte le premier anthologiste.

# LIVRES DE FORMATION

## Un nouveau « Guide de lectures » [1]

Dans ce livre, la J.E.C. propose aux étudiants une *bibliographie*, succincte mais parfaitement exacte, et une *méthode* dont les éléments successifs sont abordés avec autant d'aisance que de sérieux par M. René Rogé. « Savoir lire » — tel est le titre de cette préface — n'aborde pas les grands problèmes et les conditions de la vie de l'esprit, comme le fait avec tant de maîtrise et de façon si séduisante le R. P. Sertillanges dans *La Vie Intellectuelle*, mais limite son investigation aux rapports de la culture et de la lecture. Cet *art de lire* est une excellente introduction au recueil d'ouvrages, à la bibliographie proprement dite, où se trouvent ensuite classés les livres de qualité; quinze rubriques embrassent à peu près tous les genres littéraires. Signalons avec satisfaction une vue générale des lettres étrangères : une grave lacune est ainsi comblée.

Le propos de l'éditeur est d'étudier par la suite la vie et l'œuvre des principaux écrivains contemporains. Claudel, Mauriac et Maurois sont ici même l'objet d'une intéressante analyse, mais nous regrettons que ces trois monographies, en occupant plus de la moitié du volume, rendent celui-ci moins pratique, moins facilement utilisable. Sans doute, ces articles sont précieux, par le jugement qu'ils portent sur des œuvres célèbres et l'ordre de lecture rationnel qu'ils en proposent, mais ils auraient mieux leur place dans un livre distinct. Ce qui a fait le grand succès du guide publié jadis par le R. P. Doncœur, c'était, avec la sûreté du choix, son format maniable et... la modicité de son prix.

1. Éditions Spes. Prix : 15 fr.; franco : 16 fr. 50.

## « Pour nous, jicistes [1] »

En 1935, la J.I.C.F. était constituée en Mouvement national. Quatre ans plus tard, voici que ses dirigeantes « font le point » et précisent dans une brochure pleine de réalisme et d'allant leurs *objectifs* et leurs *méthodes*. Déjà soixante-dix évêques ont confié à ces jeunes filles la rechristianisation du milieu dit indépendant, c'est-à-dire de la bourgeoisie. « Toute la bourgeoisie, précise l'article liminaire : tous ceux à qui leur fonction sociale, leurs conditions de vie ont donné dans la cité une responsabilité de direction, de service vis-à-vis des autres classes sociales. Chefs d'entreprise, savants, patrons, propriétaires, industriels, commerçants, professeurs, fonctionnaires, officiers, pharmaciens, notaires, médecins, avocats, négociants... il faut une coordination de toute la bourgeoisie, du bourgeois le plus modeste au bourgeois le plus influent, *afin que soit rechristianisée sa fonction sociale.* »

Cette brochure doit être consultée par tous ceux que préoccupe la restauration, à tous ses échelons, de l'ordre social.

# LOISIRS DE L'ESPRIT

JEAN MASSIN, **Poèmes de la Compassion de Jésus-Christ.** Éditions franciscaines.

M. Jean Massin publie aux Éditions franciscaines son deuxième volume de vers : *Poèmes de la Compassion de Jésus-Christ*. Les cinq poèmes qu'il nous offre sont magnifiques d'exaltation. On ne lit pas sans une émotion profonde son premier poème : « Laude de l'infirme », où l'auteur offre au Seigneur, comme un don suprême, sa douleur quotidienne surmontée... Les quatre autres s'égrènent, tout pénétrés d'un souffle biblique et médiéval. Le « *Magnificat* » élève, toujours plus passionnée et plus violente, sa louange infinie, dans un rythme aux larges ascensions, pesantes et riches comme des accords de J.-S. Bach. Par contre, le début du « Poème de Véronique » est d'une légèreté exquise, avec ses vers de douze pieds :

*Au creux des vallons bleus où le soleil dormait*
*Le printemps s'est levé comme un rossignol ivre.*

Mais pourquoi M. Massin, qui nous prouve ici qu'il est un vrai

1. Secrétariat général, 7, boulevard Delessert, Paris. Prix de la brochure : 6 fr.

ète quand il lui plaît, n'attache-t-il pas plus de prix au côté chnique de son œuvre ? Ses trois autres poèmes, émouvants par . richesse de leur chant, par leur extraordinaire ferveur, gagne-ient à être plus aérés. Ce sont plutôt des psaumes que des poè-es, et malgré l'émotion qu'il éprouve, le lecteur attentif aimerait sentir plus d'élasticité dans un rythme sans doute majestueux, ais qui n'est pas sans monotonie.

LIX DE LACHAPELLE D'APCHIER, **Les Contes de la Vieille Marianne.** Boivin.

Ceux de la Vieille Marianne sont à signaler entre cent autres rce que vraiment transmis d'une vieille Marianne des champs. Un tour aux sources. Comme le surgeon d'eau chantant, plein de bul-s et de lueurs, monté de la roche sous les fougères, ils sortent de ntique veine terrienne. La merveille, c'est qu'ils aient gardé ce ût populaire, à la fois si authentiques et si vifs. Il est malaisé de ter des contes contés par une paysanne, de ne pas les retoucher, cependant, pour éviter qu'ils ne soient plats et décolorés comme ne fleur d'herbier, de leur restituer ce que leur prêtait la voix la conteuse, et cette odeur de foin, de laitage, de fagots autour elle. Mlle Alix de Lachapelle d'Apchier y a réussi, parce qu'elle gardé vivant le souvenir de sa vieille Marianne et le sens de ces tiques campagnes. D'un mot, à la paysanne, elle sait tout don-r de gaie et frappante façon, montrer au passage les gens dans urs gestes, une place verte sous un rocher, un pré sous sa rosée, lever du jour. Tant de tour et de trait. Ah! la conteuse, ici, ne est pas trompée de langage. Grâce à elle, revoici dans l'air ces aîches et immémoriales imaginations du peuple paysan qui, l'on en avise soudain, sont la grande imagination même en son intré-de enfance.

H. P.

**'arrivée des Parlementaires allemands.** B. Arthaud.

On sait quel renom ont acquis les livres de voyage des Éditions thaud, où des textes choisis encadrent de splendides héliogra-res, dans leur velouteuse sépia nettes comme des regards, ro-ntiques comme des souvenirs. Cette année ont paru *Jura Fran-e-Comté*, *Route des Pyrénées*, *Route des Alpes*, et des guides rfaitement établis, parfaitement illustrés : *Notre-Dame de Paris*, *ute-Combe*, *Carcassonne*... Il est bien qu'à côté de livres somp-eux comme *Toute la Provence*, d'A. Chollier, ou comme *La Vierge tre Médiatrice*, de M. Vloberg, un petit volume ait été consacré 7 novembre 1918 : l'arrivée des parlementaires allemands de-nt le front occupé par le 171e R.I. Comme la moindre particula-é est parlante ici, et quelle page de roman vaudrait une telle ation! Le réel dans sa singularité même. On peut songer. Voilà istoire prise de tout près, et l'on voit le grain de la peau.

H. P.

## Notre-Dame de l'Université

Une élève de Fernand Py, Mlle Denyse Grard, vient de tailler en bois polychromé une très fine statue de la Sainte Vierge. Guidée par l'Esprit, Notre-Dame s'avance, un livre entre les mains; un texte du Livre de la Sagesse y est inscrit : « La Sagesse est pleine de lumière. Sa beauté ne se flétrit pas. » Du livre se détachent quelques signets, témoins des différentes branches de l'Enseignement : Lettres, Sciences, Arts... Avec le livre et entre ses mains jointes, la Vierge porte une lampe, symbole de la vraie lumière qui éclaire toute l'Université.

On peut se procurer chez l'auteur (10, boulevard Delebecque, Douai) une image au ton chaud qui reproduit cette très belle œuvre. Elle est vendue 3 francs au profit des Missions.

# CHRONIQUE DE LA RUE

## Villages sous la neige

La route scande les blanches étendues de sa ganse d'asphalte. Un vent âpre balaye en rafales la neige fine et poudreuse qui s'entasse sur les bas-côtés. Une sorte de chant accompagne la bise, rythmé comme un tam-tam, triste comme une complainte; tantôt sournois comme un danger latent, tantôt vibrant comme une scie qu'on ploie, comme un ressort qui se détend.

Les vastes étendues, piquetées de villages, se déroulent tristement. Point de givre, le vent a déchargé les branches de leur frange de neige, et la neige des plaines, sous un ciel blême et sans soleil, est d'une froide opacité.

Mais voici que la figuration du sol se modifie : les champs sont coupés de bandes vertes de jeunes sapins qui dressent fièrement leurs panaches; de grandes côtes barrent l'horizon, d'une coloration chaude, légèrement rousse, parsemées de plaques argentées. Puis viennent les collines arrondies, les vallons au creux desquels se nichent de minuscules villages. Voici les forêts de sapins, givrés comme des arbres de Noël.

Ces pays-ci sont faits pour les hivers rigoureux : la confi-
uration du sol et la végétation sont en harmonie avec l'as-
ect que prête aux choses la saison hivernale. L'architecture
st soumise, elle aussi, aux lois des températures basses : les
urs sont percés de fenêtres étroites et petites, les portes
nt basses, les toits immenses et inclinés sont prêts à sup-
orter le poids des couches superposées de neige. Point n'est
esoin, ici, d'un rayon de soleil pour que tout s'égaye. En
érité, c'est par un hiver rude et long comme celui-ci que
on perçoit le charme, le caractère profond des campagnes
t des villes de l'Est.

Ce qui frappe, c'est la solitude. Le sol s'est endormi sous
n tapis blanc. Les branches raidies par le froid ne sont
as balancées par le vent, parfois il s'en détache une par-
elle glacée avec un crissement sec, mais c'est une chute
lencieuse, amortie par un tapis ouaté.

Dans la journée, pas une âme, personne sur les chemins tel-
ement enneigés qu'on les discerne à peine. Ici et là, des pots
lait métalliques, tout de guinguois, déposés par une fermière
igilante, attendent le ramasseur qui va les porter en ville;
e sont comme des bornes indicatrices : une ferme, des éta-
les doivent se dresser à quelques centaines de mètres. Mais
e camouflage hivernal est si parfait qu'on n'arrive pas à les
istinguer.

Dans les villages, tout est silencieux, on serait tenté de
oire qu'ils sont abandonnés si, au travers des cloisonne-
ents de verre, on ne percevait pas le rougeoiement des
res.

A midi, brusquement, tout s'anime : c'est l'heure de la
oupe, les hommes disséminés dans les granges et dans les
aisons sortent avec leurs gamelles et leurs quarts; et c'est
ne course allègre vers la « roulante », d'où l'on rapporte à
ute allure des mets fumants que l'on va consommer au
aud. Chez l'épicière, il y a foule, les civils se mêlent aux
ilitaires et tout le monde de bavarder. Les gamins profi-
nt d'un rayon de soleil pour faire, sur la bande glacée des
goles, de grandes glissades; d'aucuns se font tirer ou pous-
r dans des luges improvisées : généralement de vieilles
ouettes dont on a retiré pieds et roue.

Le jour tombe, la neige descend en larges flaques, la nuit
acée est comme adoucie par cette chute silencieuse et ra-

pide. On ne croise bientôt plus de ces convois imposants, conduits par des hommes encasqués, aux mâchoires tendues par l'effort. Les rares passants se font plus rares : écoliers emmitouflés, sac au dos, qui rejoignent une ferme isolée, la main dans la main, permissionnaires débarqués à une gare régulatrice, qui s'acheminent vers un cantonnement, paysans attardés au bourg voisin par quelque affaire urgente.

La nuit est toute de solitude, mais au carrefour, surgi de l'ombre, se dresse brusquement le soldat vigilant, baïonnette au canon. Comme lui, des milliers d'hommes arpentent un sol glacé au mépris de la bise : ils veillent.

A cette heure tardive, leurs frères d'armes, vêtus de peaux de biques qui les confondent avec le paysage, opèrent la relève des lignes. Ceux-là, ils quittent des villages où ils ont pris quelque repos. Je les ai vus partir : ils marchent d'un pas régulier et feutré, car ils sont assimilés au silence de la nuit qu'il ne faut pas interrompre. Ils se taisent, la mâchoire serrée, le buste légèrement incliné sous le paquetage pesant, ils passent en sourdine à travers les ruelles désertées. Les dernières maisons sont franchies, voici qu'ils affrontent la solitude. Bientôt ils auront franchi la zone protégée, et ce sera la grande inconnue, où le danger partout vous guette et à chaque instant, le silence peuplé de claquements, de crissements, de bruits sourds, les ténèbres zébrées de subites et brèves lueurs, les nerfs surtendus par une attente de chaque instant.

Ils veillent, eux aussi : la France peut dormir tranquille.

## Lettres de nos amis

D'un industriel, officier d'artillerie :

La solitude intellectuelle est pénible : aucun des officiers du régiment n'a les mêmes préoccupations que moi. Certains sont intelligents et ont une valeur morale certaine, mais il est curieux de constater combien peu ont cet « esprit de synthèse » qui permet d'essayer de voir clair dans les problèmes de l'heure et de décider une action. Par ailleurs, encadré dans la hiérarchie militaire, on

ne peut rien faire d'autre que d'essayer de remplir le mieux possible son rôle strictement délimité par des règlements, et l'on se sent étrangement impuissant devant les événements et devant *la préparation de l'après-guerre* qui est (depuis avant cette guerre) le sujet qui me préoccupe.

En août, j'avais eu un certain nombre de conversations qui m'avaient prouvé que le moment était venu d'essayer de réunir un certain nombre « d'actions » jusqu'à présent dispersées, non pour les fédérer, mais pour les rendre en quelque sorte convergentes grâce à une vue synthétique de ce qu'il y a à faire (à la suite d'études poursuivies en commun) dégagée en conclusion de cette « Enquête sur l'état présent de la France » dont je vous avais déjà parlé.

Depuis la guerre, je voudrais reprendre tout cela, entre mobilisés et non mobilisés, et je voudrais surtout arriver aux armées à ce que nous soyons relativement nombreux à faire le serment de ne pas prendre de repos après cette guerre tant que nous n'aurons pas « refait la France ». Sans quoi d'ailleurs, il n'y aurait à mon avis *aucune raison* de nous battre — si cela doit en effet continuer comme avant, ne serait-ce que démographiquement les sacrifices actuels sont inutiles.

D'UN ÉTUDIANT, SOUS-OFFICIER D'INFANTERIE :

D'abord une difficulté pratique : la dispersion. Pendant notre temps de caserne, les militants se retrouvaient avec joie le soir au foyer militaire pour retremper leur courage dans une saine atmosphère de gaieté chrétienne et discuter ensemble de leur apostolat et les questions religieuses posées par notre vie militaire. A peine étions-nous quinze ou vingt pour le même régiment. Maintenant que les cantonnements fractionnent l'effectif par bataillons, voire par compagnies, combien sommes-nous à nous retrouver : quatre, cinq! Quand toute rencontre n'est pas impossible. J'ai longtemps été seul dans un petit village, logé à une demi-heure de l'église, comprenez-vous la difficulté, alors, de réagir contre un milieu abrutissant qui vous prend vingt-quatre heures sur vingt-quatre heures ? La solitude!

Il faudrait se regrouper très fortement, afin d'avoir une action, et ne point perdre soi-même le peu que nous pourrions avoir.

Le résultat de la solitude sur la généralité des « braves types » de ma compagnie (car ce sont de braves types) est quasi inévitable : sur quarante allant habituellement à la messe, au bout d'un mois, il n'y en avait plus qu'une dizaine.

Si tous nos militants étaient complètement formés, ces conditions matérielles seraient moins importantes. Hélas! il y a encore chez eux trop de routine, ou plutôt, trop d'ignorance religieuse.

Au point de vue moral, les cercles d'études les ont renseignés.

Mais *je crains qu'on n'ait minimisé leurs possibilités.* Jamais je n'ai entendu parler dans nos réunions des vertus théologales, de la foi, de l'espérance, de la charité : encore moins de la contemplation : terme effrayant! Je sais, nous avons étudié la messe, la confession, mais comme à regret, pour répondre aux objections d'un argument à l'emporte-pièce, mais sans aller jusqu'aux principes qui éclairent et enracinent dans l'âme une conviction réelle.

Je me souviens encore de ces fameux « commentaires d'Évangile » dirigés par des Jocistes ou des Jacistes, dans lesquels le texte de l'Évangile lui-même était lu trop rapidement, mais où nous nous arrêtions complaisamment aux conclusions pratiques et aux rêves d'apostolat conquérant le monde.

J'attends que nous reprenions ce travail difficile — en profondeur. Est-ce téméraire à cette heure ? Non. Il y faudra seulement du courage.

Vous savez que parallèlement j'entrevois le travail spirituel, de prière et de formation, du *Rosaire vivant* des soldats. Beaucoup voient dans le Rosaire une véritable méthode de vie spirituelle et d'apostolat. Chaque jour m'apporte un témoignage en faveur de cette méthode. Le Rosaire est un résumé de théologie à l'usage des fidèles, et le soldat a besoin plus que tout autre de ce retour à la simplicité. L'enseignement qu'il donne est vital et profond puisque l'on apprend tout dans le silence de la prière et de la contemplation.

Il est une prière qui nous oblige à ouvrir notre Évangile et à le méditer.

Le Rosaire aussi crée une famille, une amitié vraiment spirituelle.

De là découle un apostolat fécond.

D'autres difficultés? Il y en a chaque jour à résoudre. Imaginez, par exemple, la réaction de mes camarades en face de la vie de nos officiers (je parle de mon cas sans généraliser). Malgré leur réputation d'excellents catholiques, l'entrée en campagne les a libérés d'entraves et a rempli leur poche de solde renforcée. Aussi ils ne se privent pas. Tandis que nous gelons, ils festoyent de bon cœur, d'une façon souvent moins qu'honnête et ils se font servir. La comparaison est trop facile à établir entre leur sort et le nôtre. Je n'ose vous formuler les jugements portés sur eux et les conséquences sur le moral.

Conséquences aggravées par des maladresses, exercices trop durs, ou inflexibilité injustifiée dans la discipline.

Voici mes quelques réflexions. Elles sont peut-être sans grand intérêt pour vous. Du moins prenez-les comme un témoignage de fidélité à tout ce que nous aimons.

---

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).